

LEWISBIQUE  
Archives

09

# BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction: Maurice-Alfred Duwaerts

Rédaction: Yves Boyen

Présentation: Georges Van Assel

Administration: Rosa Spitaels

Imprimerie: Snoeck-Ducaju & Fils

Photogravure: Lemaire Frères

Couverture: le Berrurier

Prix du numéro: 30 F. Cotisation: 150 F. Etranger: 170 F.

Siège: 4, rue Saint-Jean, à Bruxelles 1.

Tél.: (02) 13.07.50 - Bureaux ouverts de 8.30 h à 17.15 h.

Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés. - C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant: 3857.76.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandstalige uitgave van het tijdschrift „Brabant”, die ook tweemaandelijks verschijnt en originele artikels bevat die zowel de culturele, economische en sociale uitzichten van onze provincie belichten als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimonium.

Les lecteurs désireux de souscrire un abonnement combiné (éditions française et néerlandaise) sont priés de verser la somme de 250 F (pour l'étranger: 290 F) au C.C.P.: 3857.76.

## SOMMAIRE

3 - 1968

Le vieux curé, par <b>Maurice Carême</b>	2
Le Musée Schott, par <b>Geneviève C. Hemeleers</b>	4
A la découverte d'Iltre, par <b>Pierre Houart</b>	10
Une nouvelle fontaine à Bruxelles	19
Nouvel aménagement de la collection égyptienne des Musées Royaux d'Art et d'Histoire, par <b>Pierre Gilbert</b>	20
Léau, par <b>Yves Boyen</b>	29
Le plus grand vignoble de Belgique, par <b>Georges Mariman</b>	42
Le drossard de Brabant, par <b>Fernand Maqua</b>	48
Le hameau de l'Hermitte, à Braine-l'Alleud, par <b>Georges Deprez</b>	57
L'orfèvrerie belge aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire, par <b>R. De Roo et G. De Coninck-Van Gerwen</b>	60
Le Caillou, musée historique, par <b>Théo Fleischman</b>	62

### ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

Le vieux curé: Illustration de Mil Crabbé; Musée Schott: Hubert Depoortere; A la découverte d'Iltre: A.C.L. et Pierre Houart; Nouvelle fontaine à Bruxelles: Le Soir; Nouvel aménagement de la collection égyptienne des Musées Royaux d'Art et d'Histoire: A.C.L.; Le plus grand vignoble de Belgique: Bibliothèque Royale de Belgique et Georges Mariman; Drossard de Brabant: Bibliothèque Royale de Belgique et Fernand Maqua; Hameau de l'Hermitte: C.G.T., De Meyer, Albert Hanse et Georges Deprez; Orfèvrerie belge: A.C.L.; Musée du Caillou: clichés de la Société Belge d'Etudes Napoléoniennes; Léau: A.C.L., Georges de Sutter et Hubert Depoortere.

Couverture: Un aspect du déambulatoire de la splendide église-musée de Léau (Photo: le Berrurier).

## *Le vieux curé*

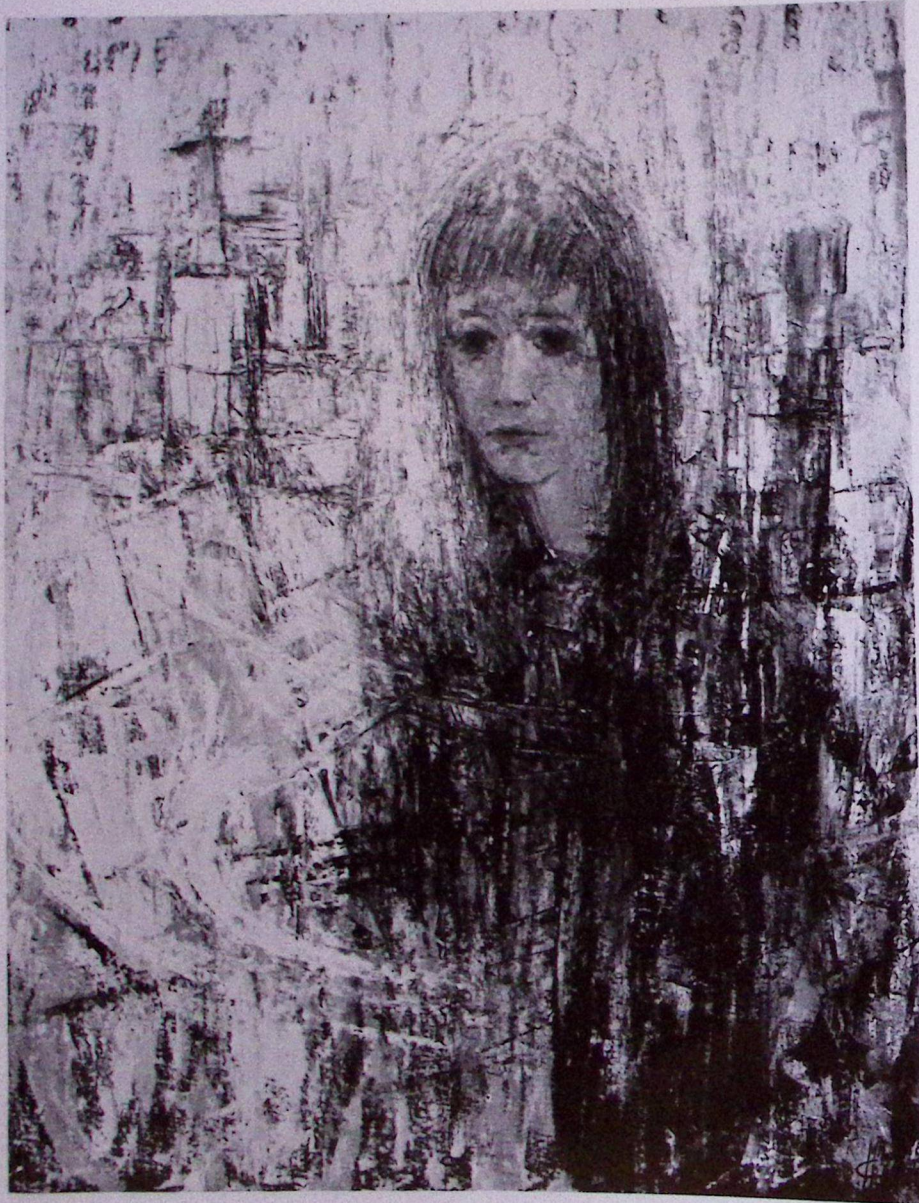


Illustration  
de Mil Crabbé.

*Le vieux curé montait là-haut au cimetière  
Avec un gros bouquet de lilas pour sa mère.*

*Son chien, vieux lui aussi, le suivait lentement,  
La langue fatiguée, pendue entre les dents.*

*Il était revenu vivre dans son village,  
Comme dit Du Bellay, le reste de son âge.*

*Et il se surprenait parfois à chanter  
Une vieille chanson où l'on parlait d'un gué*

*Qu'une fille passait, les jupons relevés.  
Dominus vobiscum... Qu'aurait dit son évêque*

*S'il l'avait entendu chanter ainsi avec  
Son bouquet de lilas? Mais Dieu, lui, comprenait*

*Qu'un vieux curé se ressouvienne, au mois de mai,  
D'une enfance où l'amour tient parfois tant de place*

*Que la fille du clerc semble un ange qui passe.*

Maurice CARÈME

## Le musée Schott

par Geneviève C. HEMELEERS



C'est à la fois ancien et moderne, vieux et neuf.

— Pour l'ancien: il s'agit d'une maison du XVIIe siècle, à la façade intéressante, implantée au cœur de Bruxelles, à l'angle de la rue de Villers et de la rue du Chêne, au n° 27.

— Pour le moderne: il s'agit de la même maison dont la présentation intérieure actuelle est différente en ce sens qu'elle a été transformée en Musée, projet réalisé grâce à un don et un legs en faveur de la Ville de Bruxelles, grâce surtout au travail acharné, au dévouement, aux soins compétents de Mademoiselle Andrée Brunard, Conservateur du Musée Communal de Bru-

xelles (Maison du Roi, Grand'Place) à laquelle incombe également la charge de la très belle Maison Patricienne située, elle aussi, rue du Chêne au n° 10.

*L'histoire — qu'il s'agisse de la grande ou de la petite — est longue.*

### L'HISTOIRE (la grande)

Vers la fin du XVIIe siècle (quand Bruxelles compte près de 80.000 âmes) les Pays-Bas ressentent le contrecoup de la guerre « de la Ligue d'Augsbourg » (Louis XIV contre la Ligue formée de

l'Empire, l'Espagne, la Suède, la Bavière, la Saxe). Vainqueurs à Fleurus, les Français marchent vers le Nord, s'emparent de Hal, parviennent aux abords de Bruxelles, s'installent dans le Couvent des Minimes à Anderlecht. L'artillerie du maréchal de Villeroi poste, sur le territoire de Molenbeek-Saint-Jean, 18 pièces de gros calibre plus 25 mortiers et prend pour cible la tour de l'Hôtel de Ville de Bruxelles. Les 13 et 14 août 1695, un effroyable bombardement dévaste affreusement tout le centre de Bruxelles. Le cœur de la ville se transforme en un brasier d'enfer activé par le vent d'Ouest: 3.800 immeubles sont anéantis, 460 autres



De gauche à droite: Pietà (XVIIe siècle); Saint Antoine l'Ermite (XVe siècle); Saint Job (XVIIe siècle); Vierge en Majesté (XVe siècle).

gravement endommagés. Par la suite, les dégâts furent évalués à près de 23 millions de florins.

Au lendemain du désastre, on déblaya, on s'affaira à la reconstruction avec la belle ardeur que mettent toujours les sinistrés à rebâtir sur la zone ruinée... mais on reconstruisit sur des fondations qui, elles, n'avaient pas bronché. Pensez donc: les plus anciennes dataient du Moyen Age. Elles avaient été prévues pour durer... si bien faites pour durer que, de nos jours encore, elles servent de bases aux maisons qui se sont succédé en surface depuis des siècles... quand les hommes ne les ont pas volontairement mises à mal.

Que de caves, celliers, cryptes, couloirs souterrains, ne sont-ils pas dans notre ville la preuve de cette pérennité.

### L'HISTOIRE DE L'IMMEUBLE

Il semble qu'à l'époque la rue du Chêne souffrit en tout premier lieu de la catastrophe: dévalant de la place de la Vieille-Halle-au-Blé jusqu'aux pieds mêmes du célèbre petit « manneken », rue de l'Etuve, elle se trouve en plein milieu de la ville.

La raison controversée de l'appellation rue du Chêne donne lieu à de si mul-

tiples interprétations qu'elles dépassent le cadre du présent article.

Ici, qu'on me permette une parenthèse: les bureaux de la Poste aux lettres furent établis à la Maison Patricienne de 1750 à 1794. Par la suite, l'hôtel de maître passa entre les mains de commerçants, de notables, pour devenir — en 1919 — propriété de la Ville. Actuellement il sert de lieu de réception au Collège des Bourgmestres et Echevins de Bruxelles.

Pour en revenir à la maison du n° 27, il paraît certain qu'elle fut réédifiée en 1697, selon le cartouche placé au-dessus de l'imposte de la porte d'entrée, à l'endroit exact de sa destruction puis-



Commode anglaise, en acajou, formant cave à liqueur (XVIIe siècle).

Commode, en chêne mouluré et sculpté, à 3 tiroirs (XVIIe siècle).



« Le Vieux Pignon ». Peu après, sa vie changeant de direction, il vendit l'immeuble au peintre Philippe Schott qui en fit son domicile privé.

#### L'HISTOIRE DU DON ET DU LEGS

Cet artiste, amateur passionné, collectionna tout au long de sa vie les objets d'art et les entassa dans sa vieille maison. Leur nombre était si considérable qu'on pouvait à peine se frayer un passage parmi eux. L'âge venant, le découragement devant la vieillesse, une certaine négligence, la solitude aussi le poussèrent à léguer l'immeuble et les choses qu'il aimait à la Ville de Bruxelles à charge pour elle de le laisser finir ses jours chez lui et d'ouvrir ses collections au public après sa mort. Celle-ci survint en 1964.

#### L'HISTOIRE DE FEE

Depuis, ah depuis, ce fut épique. Sous la diligente direction de Mademoiselle Andrée Brunard qui eut l'œil à tout, on peina, dépoussiéra, frotta, gratta à n'en avoir plus d'ongles. Il fallut déménager, ranger, traiter les bois, combattre l'humidité, rapprocher les lieux mal entretenus, dresser l'inventaire, trier ce riche « fatras » afin d'arriver au premier stade si ardemment souhaité: l'ouverture du rez-de-chaussée au public. C'est chose faite depuis juillet 1967 (ouvert les mardi et jeudi de 14 à 17 h., sauf jours fériés).

De la rue on entre de plain-pied dans la salle principale du rez-de-chaussée. Une émouvante Pietà (XVIe) rayonne au centre des lieux. Un fragment de retable, une quarantaine de statues, christes, reliquaires, semelle de poutre

Secrétaire en acajou (fin XVIIIe, début XIXe siècle).

Coffre de carrosse en cuir (XVIIe siècle).

et autres bois sculptés des XVe, XVIe, XVIIe siècles sont artistement disposés sur de beaux meubles anciens de chêne ciré: crédences, bahuts, cabinets, dont la sévère beauté s'anime de la note pourpre d'un drapé de tissu. Les hauts murs sont tendus de jute bise. Les battants d'une armoire Renaissance s'entr'ouvrent sur une magnifique collection de bougeoirs de laiton présentés avec noblesse, eux aussi, sur fond écarlate. Un coffre bardé de fer, à clé épaisse et lourde, ne renferme plus aucun trésor, aucun secret... De petits coffres de voyage en cuir attendent je ne sais quels départs... Un antiphonaire gothique à rude reliure de cuir s'ouvre de lui-même aux pages les plus lues naguère, par qui? nul ne le saura jamais... Quelques pierres s'effritent de vieillesse...

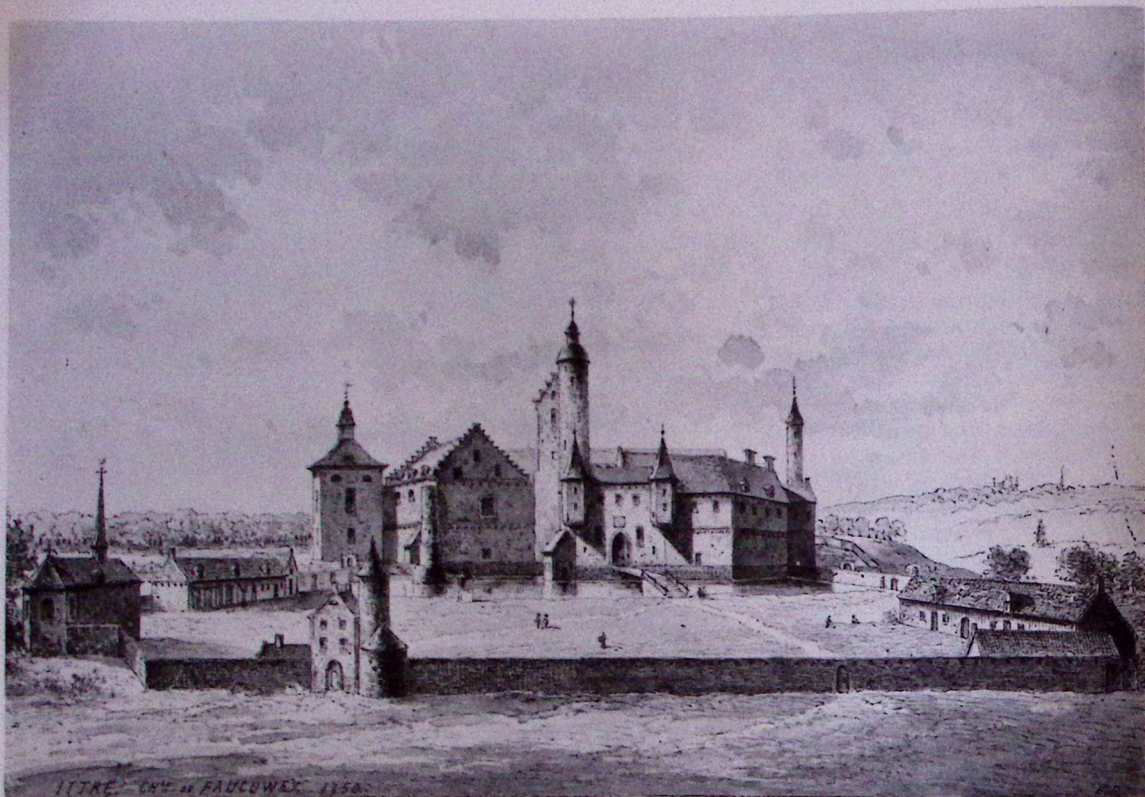
Tout n'est que pure beauté, dépouillement du plus haut goût.

Dans la seconde pièce sans fenêtre, vers l'arrière, les XVIIe et XVIIIe siècles sont fastueusement représentés par une superbe collection de petits meubles de maîtrise (une trentaine environ) affectant les formes les plus diverses et comblant les exigences les plus raffinées de la perfection. Des croix de clochers font valoir le savoir-faire des ferronniers d'antan. Un angelot à fossettes fait face à une Vierge en albâtre, de dimensions réduites, enclose dans une niche murale. Elle sourit, doucement maternelle, et semble inviter les curieux à s'attarder en ces salles sous son regard bienveillant.

Répondez donc à l'invite et allez à la découverte.

Sources consultées: Alphonse Wauters, Louis Verniers et Van Haegendoren.





## A la découverte d'Ittre

par Pierre HOUART  
 Directeur du Centre International  
 « Ars Mundi »

J'IRAI VIVRE AVEC LOUISETTE  
 DANS UN COIN D'ITTRE  
 (Maréchal de Saint-Arnaud)

Imaginez un grand village cossu, niché dans la verdure brabançonne, étageant ses vieilles demeures paisibles à flanc de coteau, rêvassant paresseusement à l'ombre de bois de bouleaux et de sapins, s'étirant tout au long d'une délicieuse petite vallée où coule, vif, un ry capricieux.

Situez ce village de rêve à 28 km au sud de Bruxelles et à 9 km au nord-ouest de Nivelles, vous y êtes, c'est *Ittre-en-Brabant!*

Village harmonieux, au relief vallonné, comme on comprend le Maréchal de Saint-Arnaud menaçant l'administration

de se retirer à Ittre pour y couler des jours heureux, si elle fait opposition à son plan !

« Si on ne le trouve pas bon, je rends ma canne, je prends ma disponibilité, et, avec huit mille francs par an, je vais vivre avec Louissette dans un coin d'Ittre ».



Qui est Louissette? Et pourquoi Ittre, direz-vous? Le mystère est simple: le Maréchal avait épousé en 1848 Louise Anne-Marie de Trazegnies d'Ittre. Il adorait son épouse et tout autant son village, attiré qu'il était par le charme

▲ « A-senne-pont franchit  
 la sennette que longe le chenal  
 s'y dresse fière la tour du bailli  
 qui commande l'entrée de Virginal »

◀ Les Seigneurs de Fauquez possédaient un magnifique château qui surplombait la vallée de la Sennette (et l'actuel canal) en face du nouveau pont de Fauquez — Ce château fut démoli en 1827, et les rares vestiges qui subsistaient encore, les fondations notamment, furent enfouies dans les travaux du canal.

agreste et les agréments d'un lieu de séjour reposant.

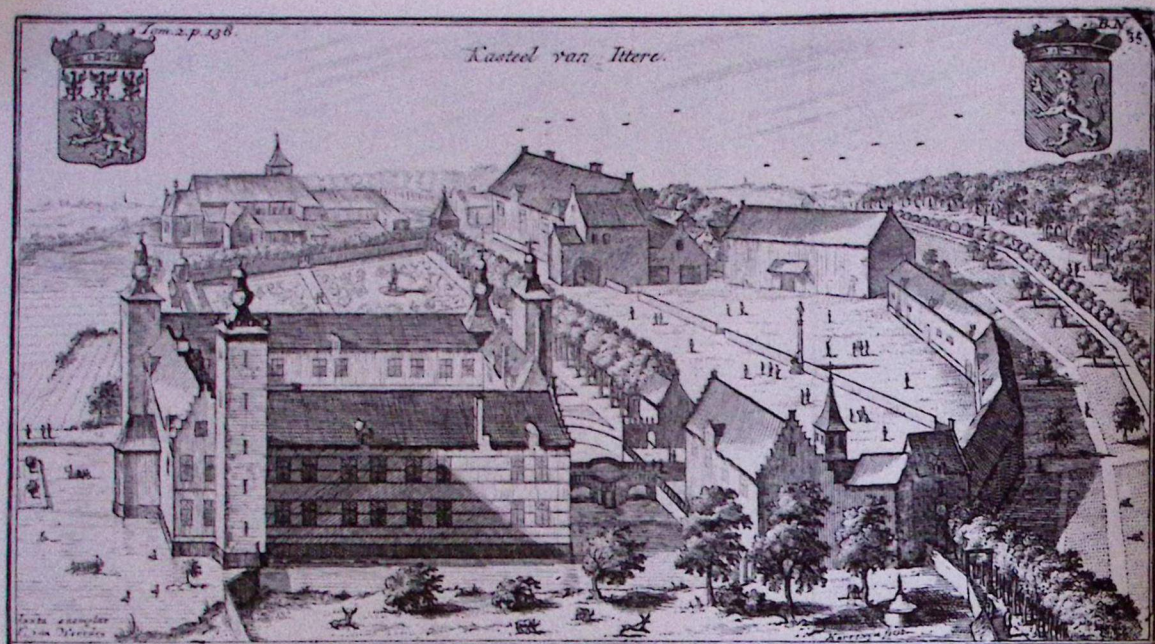
Aujourd'hui, Ittre a-t-il gardé ce charme prenant du siècle dernier? Ses terres grasses, prairies, sentiers et sa verte vallée, ses collines et paysages si bien chantés par les artistes et les poètes, Ittre peut-il toujours les revendiquer? L'industrialisation et l'envahissement des constructions de citadins en quête d'air pur, ne sont-ils pas en train de transformer et d'enlaidir un village resté jusqu'à ce jour inviolé ?

Grâce à Dieu, oui, Ittre reste un beau village, même si des constructions pas toujours heureuses sont venues l'abîmer quelque peu. D'autre part, les industries de la vallée de la Senne, bien

que proches, ne sont heureusement pas situées sur son territoire (sauf à l'extrémité vers Clabecq).

### UN COIN d'ARTISTES

Ce village fut choisi par plusieurs peintres et artistes, certains pour s'y installer définitivement, d'autres pour y dresser leur chevalet: J. Middeleer, Marthe Donas, Anto-Cardé, Andrée Bosquet, Léon Devos, Frans Depooter, William Paerels, Anne-Marie Pelgrims, Michel Smolders, Françoise Moyersoën ainsi que la Sœur Marie-Kostka, de Nivelles. Des critiques d'art l'ont célébré: Richard Dupierreux, Paul Caso, Joseph Delmelle, décrivant « la charmante, opulente, diverse et rustique beauté des



Il y eut successivement quatre châteaux à Ittre. Le premier fut détruit en 1579 par les Huguenots, le second, construit en 1632 par Florent de Riffart, Seigneur d'Ittre, fut en grande partie reconstruit au commencement du XIXe siècle. Ce château, 3e version, fut enfin rasé complètement en 1875 et remplacé par l'actuel château au style moins heureux.

Ci-dessous: à gauche la façade principale du Château d'Ittre, reconstruite au début du XIXe siècle et démolie en 1875. L'aile gauche fut habitée par les religieuses cisterciennes de l'Abbaye d'Aywiers, à partir de 1827. A droite: ce qui restait, à l'arrière, du château, construit en 1632 par le Seigneur Florent de Riffart, a été également rasé en 1875.



Partie de la bannière à la croix de Saint-André du Serment Royal des Archers d'Ittre (ancienne confrérie des archers de Notre-Dame d'Ittre) avec saint Sébastien, patron des archers. Cette confrérie fut fondée au début du XVe siècle.

lieux», et cette luminosité brabançonne: « la lumière y est-elle plus miraculeuse qu'ailleurs? »

Y séjournèrent aussi des écrivains, des poètes, des historiens, des musiciens: Victor, Oscar et Louis-Clément Picaut, Thomas Braun, Charles Pelgrims, le vicomte Charles Terlinden, Albert Marinus, Roger Foulon, Emile Poumon, Joseph Delmelle, Louis Canivez, Glenmor.

Dans son *Livre des Bénédictions*, Thomas Braun évoque la madone d'Ittre:

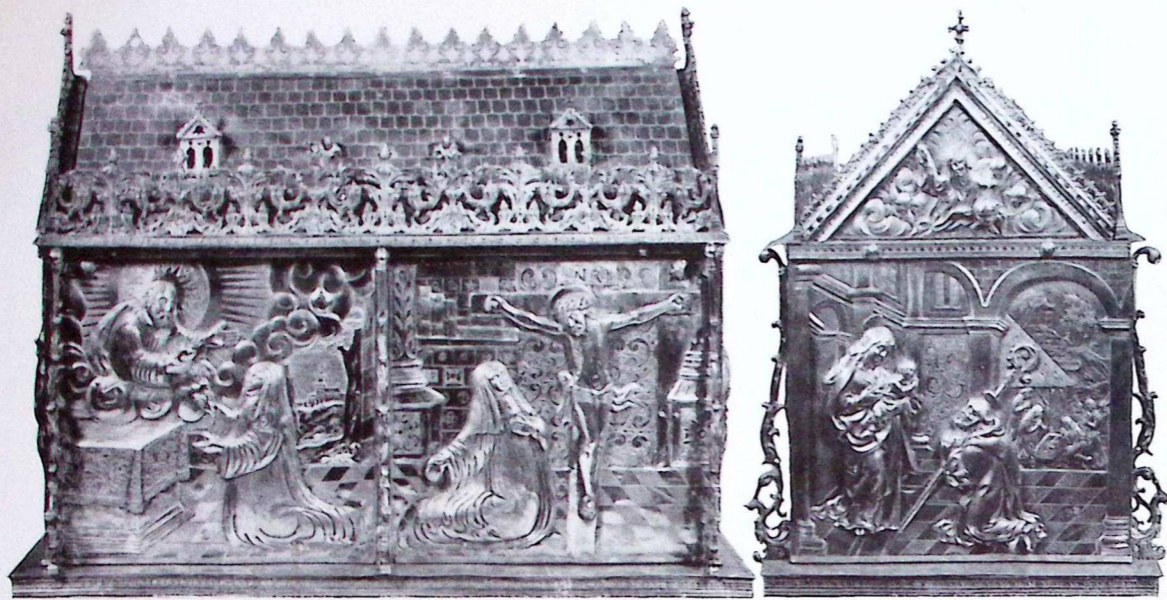
« Notre-Dame du Bois que l'on crible d'épingles  
Celle de Walcourt que, sur son gros arbre, cingle  
le vent du Nord, celle du Sart et celle d'Ittre  
où Jean t' Serclaes vint un jour coiffé de sa mitre. »

#### UN VILLAGE 13 FOIS CENTENAIRE

Ittre possède un passé peu ordinaire. Une tradition affirme que l'église Saint-Remy aurait été bâtie et fondée par

Sigebert, roi d'Austrasie en 642, du temps de Pépin de Landen, père de Sainte Gertrude. En 649, Sainte Waudru fait don au chapitre de Mons du patrimoine dénommé « Terre d'Ittre » (Braine-le-Château et Haut-Ittre). L'existence du village d'Ittre est en tout cas attestée par des documents datant de 877 — diplôme impérial de Charles le Chauve — sous le nom d'iturna.

Au Moyen Age, ses Seigneurs, Isaac II et Renier partent à la Croisade, l'un en 1096, avec Godefroid de Bouillon,



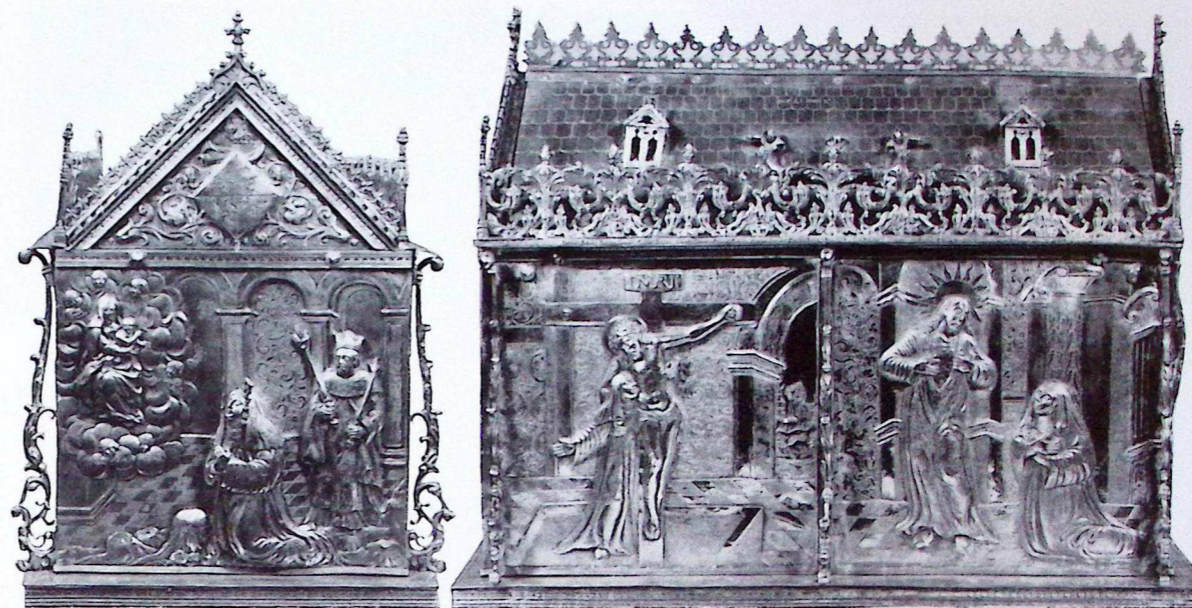
l'autre en 1204 avec Baudouin, futur Empereur de Constantinople. En 1288, Etienne d'Ittre participe, en compagnie de Jean 1er de Brabant, à la fameuse bataille de Woeringen. Dès le XIIIe siècle, l'église d'Ittre est connue et fréquentée. Sainte Marie d'Oignies y vint. Mais l'événement qui va décider de sa célébrité se situe au XIVe siècle. En 1336, en pleine épidémie de peste, arrive au village, en provenance de Bois-Seigneur-Isaac, la statue miraculeuse de la Vierge, devenue depuis lors N.D. d'Ittre. Tout au long des siècles, des pèlerinages ne cessent d'affluer auprès de la madone. En 1668, pour combattre le fléau de la peste, les magistrats de la ville de Bruxelles viennent implorer N.D. d'Ittre et déposent à ses pieds un grand cierge aux armes de la ville. Ce geste est désormais rappelé dans un vitrail de la chapelle et un cierge s'y trouve toujours surmonté de l'écu de saint Michel. Ittre, comme beaucoup d'autres localités, a souffert énormément des guerres de religion, au XVIe siècle. Son Seigneur, Guillaume de Rifflart, resté fidèle à Philippe II et à la religion catholique, est emmené en France où il meurt en prison en 1582. Une pierre aux armes

de Guillaume de Rifflart, datée de 1575, est encore insérée dans la façade de l'ancienne brasserie seigneuriale. Cette même façade, heureusement restaurée par M. Jean-Paul Cayphas, montre deux autres pierres historiques : la couronne de marquis qui surmontait le portique d'entrée du château de Fauquez et une grande pierre armoriée des Seigneurs de Fauquez (Larmier du XVe siècle aux armes de Paul Ooghe). Deux seigneuries, deux familles rivales et deux châteaux se partageaient le territoire d'Ittre. De ces châteaux (Ittre et Fauquez), il ne reste quasiment rien. Fauquez fut à deux reprises dans l'histoire (XVIe et début XIXe siècles) le refuge des moniales de l'abbaye d'Aywiers où, comme on le sait, vécut Sainte Lutgarde. C'est ce qui explique le culte spécial dont cette sainte belge jouit à Ittre ainsi que l'origine du très beau trésor dit de Sainte Lutgarde, légué à l'église d'Ittre par les dernières religieuses d'Aywiers. Fait notable, alors que ses voisines Braine-le-Château et Haut-Ittre relevaient du Hainaut, et que Virginal était une enclave de la Principauté de Liège, Ittre par contre, a toujours été terre brabançonne.

Erigée en baronnie en 1652, sous Philippe IV, Ittre devient marquisat en 1703, sous Philippe V.

#### PRESENCE DU PASSE

Pour les amateurs de folklore et du passé, ce village ne manque pas d'attraits. Son Serment royal des Archers de Notre-Dame date du XVe siècle. En 1898, il possédait même une section féminine ! Actuellement encore, il reste vivant. Quant au musée de la forge, par faite réussite de petit musée à la fois technique et artisanal, il est établi dans une adorable vieille forge remontant à 1701, située sur la place Saint-Remy. Le Musée peut être visité le dimanche après-midi : s'adresser à M. Florent Ballant, à côté de la forge. Plusieurs moulins à eau fonctionnaient sur le Ry Ternel. Celui d'Ittre, ancien moulin seigneurial, démoli en 1908, le moulin del Val, vieux de 300 ans qui appartenait au marquisat de Fauquez, le moulin Favette, ancienne filature, le Val d'Ittre, moulin à papier fondé en 1805 et actuellement galerie d'antiquités, enfin le moulin de Florival sur le Ry de Baudémont.



Chaque année, depuis 1384, le 15 août, a lieu le grand tour de Notre-Dame d'Ittre, à travers champs. Cette statue, Sedes Sapientiae du XIIIe siècle, trône dans la chapelle gothique, seule partie ancienne de l'église Saint-Remy. Plusieurs dizaines de petites chapelles parsèment Ittre et la région environnante, dont certaines, comme la chapelle de Ste-Berlinde, ou celle du Cens de la Tour, sont fort anciennes. On y voit de nombreuses vieilles fermes très imposantes. Une d'elles, du XVIIe siècle, contient une chapelle secrète. En face de la ferme de la Copenne (nouveau quartier), une grande chapelle dédiée à Saint Hubert, datant de 1374, a été rebâtie en 1782 par le Seigneur Eugène, Marquis de Trazegnies d'Ittre. Enfin, sur la route de Haut-Ittre, un vieux Calvaire malheureusement délabré attend une restauration. Ittre compte actuellement trois châteaux : Ittre (de Gérardon), Baudémont (de Lichtervelde) et la Châtaigneraie (de Bivort de la Saudee).

#### QUELQUES FIGURES DE PROUE

En 1862, Ittre perd un de ses meilleurs citoyens, l'abbé Sylvain Hannicq, parti

comme missionnaire en Floride où il exerça son ministère avec un magnifique dévouement et un courage admirable parmi les malades atteints de la fièvre jaune. Il devait y succomber lui-même.

Les guerres de 14-18 et 40-45 virent plusieurs enfants d'Ittre tomber au champ de bataille. En 1944, ce fut la disparition du Comte John de Lichtervelde et de deux de ses fils, Georges et Gaston, emmenés par les Allemands. Le 4 septembre, les combats d'Ittre firent cinq victimes : Antoine Gueur, Jean Houyoux, Louis Mabile, Pierre Charlier et Maurice Herpain. Trois d'entre eux étaient étudiants. En Allemagne, l'abbé Rodain, vicaire d'Ittre et Emile Delestienne moururent dans un camp de concentration. Un enclos, monument commémoratif des combats d'Ittre, a été aménagé sur la route de Virginal en face du Val d'Ittre. De simples croix blanches, à l'endroit où les corps ont été retrouvés, rappellent au passant le souvenir de ces résistants.

Durant toute la guerre, deux plaines d'Ittre servirent de terrain de parachutage et un réseau de renseigne-

ments de l'Intelligence Service y fonctionna.

Un parachutiste, le lieutenant Henry Heffinck, chef du maquis d'Ittre, trouvant que le pays était décidément très beau, s'y installa même définitivement après la libération.

#### UN AVENIR TOURISTIQUE CERTAIN AUX CONFINS DU BRABANT ET DU HAINAUT.

Actuellement en plein développement, Ittre regarde l'avenir. Relativement peu connu des Bruxellois, ce coin du Ro-

Châsse en argent repoussé de Sainte Lutgarde. Travail liégeois poinçonné de 1624. Sa forme rappelle celle de la châsse de Sainte Ursule à Bruges. Chacun des grands côtés se divise en deux compartiments, où sont représentés des épisodes de la vie de Sainte Lutgarde : d'un côté, le Seigneur apparaissant à Lutgarde et celle-ci agenouillée devant le crucifix du cloître ; de l'autre, le Christ serrant Lutgarde sur sa poitrine et la scène de l'échange des cœurs. A l'un des pignons au blason abbatial de Louise de Blaton, l'abbesse est agenouillée aux pieds de la Vierge. A ses côtés, son patron, le roi saint Louis. A l'autre pignon, apparaît saint Bernard, fondateur de l'Ordre de Cîteaux, également agenouillé devant la Vierge. Scène dite : lactation de saint Bernard.





Détail du collier: plaque d'argent avec les armes du donateur Eugène de Trazegnies, marquis d'Ittre.

Texte: Serment du marquisat de Trazegnies d'Ittre 1781 et la devise « Tant que vive Trazegnies ».



Le collier du Roi du Serment d'Ittre (ancienne confrérie des Archers de Notre-Dame d'Ittre), rehaussé de broderies d'argent à la croix et au briquet de Bourgogne.



Détail du collier du Roi du Serment d'Ittre. Plaque d'argent représentant le martyr de saint Sébastien.

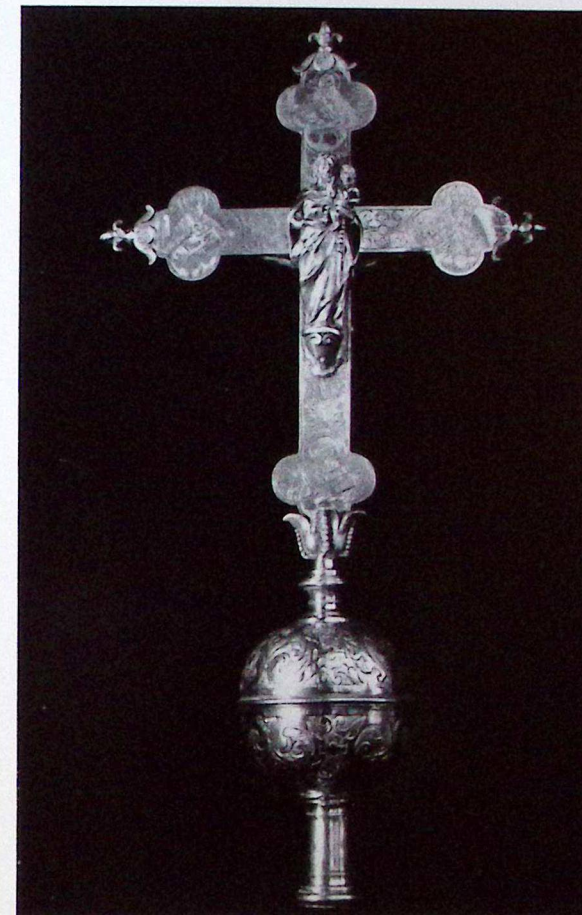
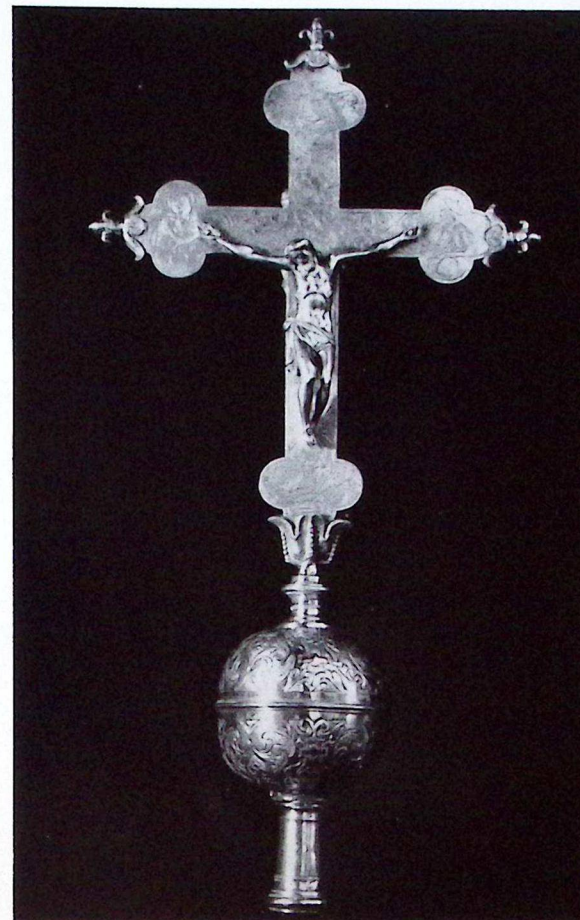
man Pays de Brabant va sans doute jouir dans les années à venir d'une vogue égale à celle des Genval, Ohain, La Hulpe, Rixensart. Les raisons? Idéalement situé entre la future autoroute de Mons-Paris qui passera à 3 km et le Plan incliné de Ronquières qui attirera des centaines de milliers de touristes, Ittre sera un endroit très fréquenté d'autant plus que la visite du

Plan incliné se fera en bateau-mouche, au départ de sa nouvelle grande écluse où de larges quais d'embarquement sont déjà installés.

Cette perspective ne doit pas effrayer. L'étendue énorme du territoire d'Ittre (2.014 hectares) avec ses pittoresques hameaux: Huleu, Baudémont, Fauquez, Asquimpont, Le Sart, Le Bilot, etc... est telle que la majeure partie des ter-

res garde heureusement un caractère rural intact, d'une beauté douce et sauvage à la fois.

Quant à la gastronomie et aux hôtels, Ittre compte certainement parmi les étapes les plus appréciées. L'Hostellerie d'Arbois, le Relais du Marquis, Le Tertre, sont des restaurants réputés et leur capacité de logement est la plus importante de toute la région.



Cette belle croix d'argent, qui a appartenu aux jésuites de Hal, fait également partie du riche trésor de l'église Saint-Remy d'Ittre.

Dans le domaine des loisirs, Ittre se présente comme une station de vacances riche en possibilités: grand terrain de camping-caravaning, étang des Longs-Prés et ancien canal romantique réservés aux pêcheurs, jolies promenades balisées au nombre d'une quinzaine, sentiers touristiques, haras de la comtesse de Lichtervelde, glacière souterraine, etc...

Des projets sont en cours: installation d'un centre international de documentation artistique sur la nouvelle route d'Ittre à Clabecq et d'un centre de loisirs et de délasserement entre l'ancien et le nouveau canal, sports nautiques sur le plan d'eau aménagé, (un club nautique vient d'être fondé) sports équestres qui actuellement connaissent une faveur extraor-

dinaire, bowling, pétanque, parc d'attractions pour les enfants, etc...

Pour marquer l'emplacement du centre géographique de la Belgique à Ittre, l'Administration communale et le Syndicat d'initiative ont élevé un monument fait de deux meules superposées provenant du vieux moulin à papier de Samme. Une table d'orientation mentionne les lieux-dits de la commune,

les villages environnants, les neuf chefs-lieux de province et les capitales des pays voisins.

#### ACTIVITES CULTURELLES ET D'ACCUEIL

Ittre possède une Maison d'accueil dynamique, animée par Sœur Marie-Madeleine. Fondée en 1954, sous le vocable « Notre-Dame des Champs », par les Sœurs de Nivelles, elle héberge d'innombrables groupes : recollections de jeunes ou d'adultes, réunions de cadres, sessions de formation, etc. La Maison d'accueil d'Ittre reçoit aussi chaque année le camp-école pour handicapés du Softenon.

Une jolie chapelle complète cette maison vraiment accueillante où chacun, de toute opinion, trouve paix et joie. Quatre superbes verrières très modernes, œuvre de Sœur Marie-Kotska, y sont proposées à la méditation et à l'admiration des visiteurs : la paix (dominante bleue), la joie (dominante orange), la pauvreté (dominante gris-blanc), la montée vers le Père (dominante verte).

Du nouveau aussi au chapitre des activités culturelles. On songe à la création d'un Cercle d'Art et d'Histoire, d'Archéologie et de Folklore d'Ittre et environs ainsi qu'à l'organisation de concerts, conférences, expositions, spectacles. Déjà le Val d'Ittre, qui devient un petit centre culturel, a monté et organisé divers spectacles et expositions. Une bibliothèque bien fournie fonctionne à côté de l'Hôtel communal, et M. Guy Dubois, président du Syndicat d'Initiative, espère pouvoir un jour aménager un musée qui rassemblerait les trésors d'art d'Ittre, actuellement non exposés, et les nombreux documents qui retracent son riche passé : cartes et gravures anciennes, tableaux, antiquités de la ferme, objets rappelant la vie des villageois d'autrefois, ateliers d'artisans, etc...

Un spectacle « Son et Lumière » et un cortège historique dans le cadre du tour de Notre-Dame, le 15 août, rencontreraient certainement un énorme succès. L'histoire d'Ittre en effet est suffisamment riche et attrayante pour y

Le Val d'Ittre, vieux moulin à papier établi sur le Ry Ternel en l'an XIII de la République (1805), actuellement galerie d'art et d'antiquités.

trouver ample matière à développement. Et les concours pour une telle manifestation ne manqueraient certainement pas.

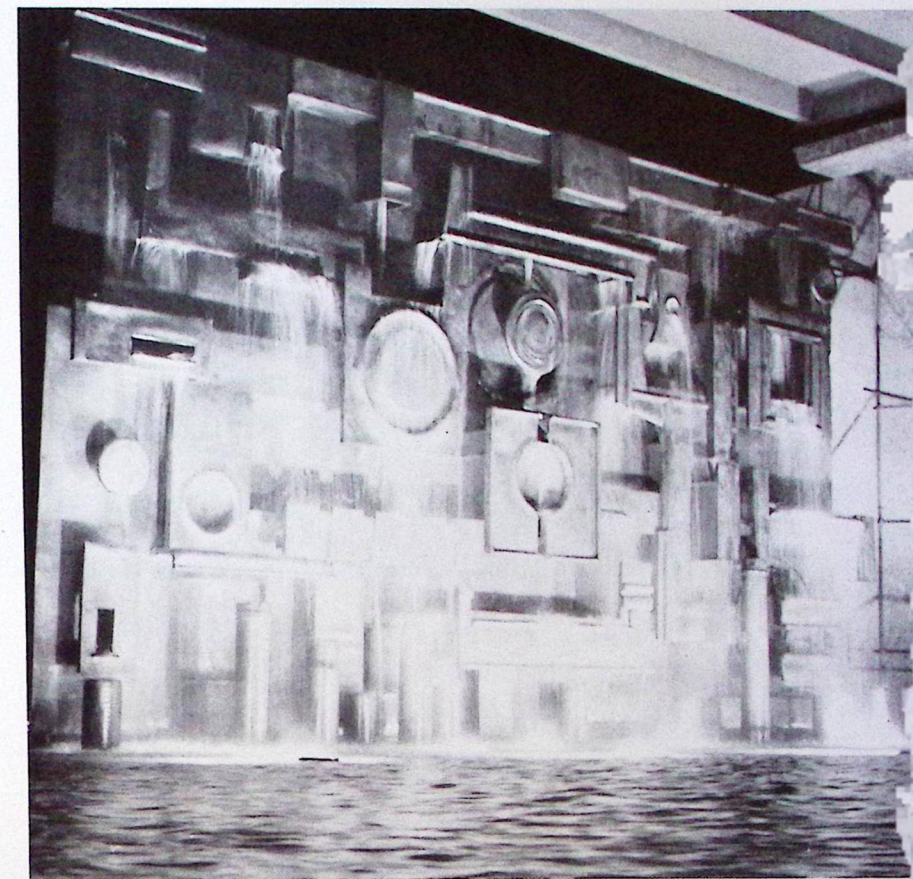
#### BIBLIOGRAPHIE SUR ITTRE

F. Th. TRICOT, curé d'Ittre Saint-Remy - Abrégé de l'histoire de N.-D. d'Ittre. Nivelles, 1820.  
 Jos. BROECKAERT, s.j. - Notice sur Notre-Dame d'Ittre. Vromant, Bruxelles, 1874.  
 H. NIMAL: Vie de sainte Lutgarde, vénérée à Ittre. Liège, Dessain, 1907.  
 Jos. BROECKAERT, s.j. - Vie de Sainte Lutgarde. Vromant, Bruxelles.  
 « Notre-Dame d'Ittre » - Desclée De Brouwer, Bruges, 1912.  
 J. TARLIER et A. WAUTERS: Géographie et Histoire des Communes belges. Arrondissement de Nivelles - Ittre - Tome I Réimpression - Edit. Culture et Civilisation, 1963.  
 Gustave PELGRIMS: Histoire de la commune d'Ittre - Préface du vicomte Charles Terlinden. Bruxelles, 1952.  
 Louis PICALUSA: Un beau village en roman pays de Brabant, 1927.  
 Joseph DELMELLE: Géographie littéraire du Brabant dans l'aire nivelloise « Le folklore brabançon », no 139, septembre 1953.  
 Héraldique des Communes Belges, Ittre. Crédit communal, octobre 1955.  
 Jean-Paul CAYPHAS: « L'ancienne brasserie seigneuriale d'Ittre », 1967.

Ittre: une oasis de repos, Revue « Brabant », no 10, 1959.  
 Albert MARINUS: Le musée de la forge à Ittre, « Brabant », no 6, 1959.  
 Joseph DELMELLE: Ittre, gros village de notre Roman Pays de Brabant, Revue « Brabant », no 4, avril 1963.  
 Emile POUJON: La Haute Senne et ses affluents. « Revue Nationale », septembre 1962, no 345.  
 Brabant wallon, banlieue verte de la capitale, Conseil Economique Wallon, section Brabant, 1962.  
 Comte J. de BORCHGRAVE d'ALTENA: « Notes pour servir à l'inventaire des œuvres d'art du Brabant » Arrondissement de Nivelles, Bulletin de la Commission Royale des Monuments et des Sites, Tome VII, Bruxelles, 1956.  
 Cécile DOUXCHAMPS-LEFEBVRE: Inventaire des Archives du Fonds de Corroy-le-Château (Trzegnies d'Ittre), Bruxelles, Archives Générales du Royaume, 1962.  
 A. BORBOUX, s.j.: « Trois de chez nous » - Antoine Gueur, Jean Houyoux, Etienne Hazard - Editions Universitaires, Bruxelles, 1947.  
 Sœur MARIE-MADELEINE: « Aujourd'hui Ittre, maison d'accueil » - Revue « Opus Christi », Nivelles, 1967.  
 Pierre HOUART: « A la découverte d'Ittre » - « Ars Mundi » - Bruxelles - mars, avril, mai 1967, nos 2 et 3.  
 Yves BOYEN: Entre Senne et Sennette, Revue Brabant n° 2, 1967.



## une nouvelle fontaine à Bruxelles



Les usagers de la Gare du Midi à Bruxelles ont vu avec plaisir la fin des travaux à la Tour du Midi, propriété de la Caisse Nationale des Pensions pour Employés. C'est tout un quartier de la capitale qui se transforme ainsi.

Il est bon de souligner ici-même qu'une fois de plus nos artistes brabançons contribuent à humaniser, tant que faire se peut, cette transformation gigantesque de Bruxelles.

Le Centre Belge d'Information du Cuivre a donné récemment un cocktail à l'occasion de l'inauguration d'une sculpture-fontaine qui fera la joie de tous, au pied même de la Tour du Midi.

De quoi s'agit-il?

Dans la conception de la décoration du bâtiment de la Tour, les architectes

ont imaginé de faire figurer à la base de celle-ci deux sculptures qui remplacent en quelque sorte les tours classiques de refroidissement d'eau du conditionnement.

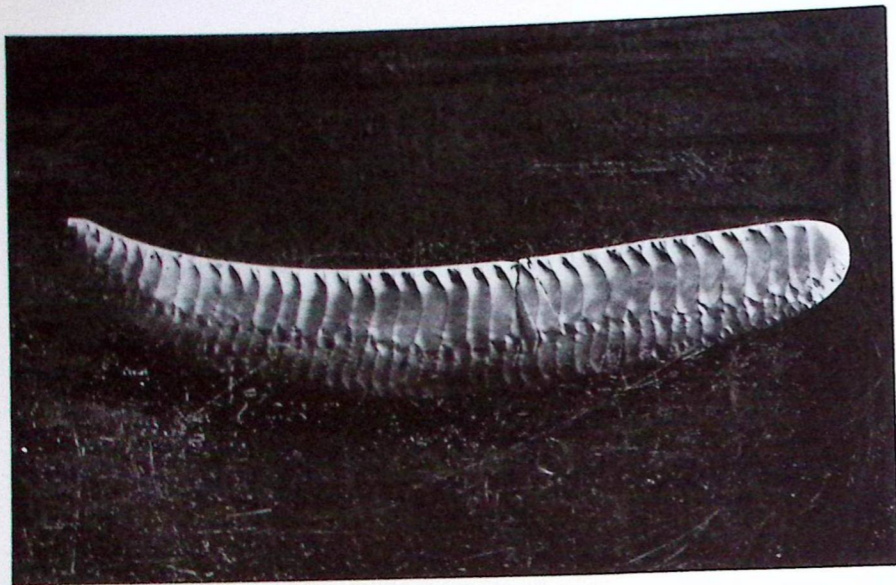
A cet effet, deux bassins, situés de part et d'autre de la Tour du Midi (façades Est et Ouest), sont destinés à recevoir l'eau qui circule en circuit fermé dans la tour et qui doit perdre des calories en ruisselant sur la face des sculptures avant de rentrer en circuit.

Le problème posé aux sculpteurs — lors d'un concours restreint organisé par la C.N.P.E. — était donc d'intégrer à la base (extérieure) de la Tour une sculpture remplissant une fonction essentielle: celle de faire écouler 66 m<sup>3</sup>/h d'eau à ± 37° C et de lui faire perdre 10° C. Les lauréats de ce concours furent Jacques Moeschal et Jean-Pierre Ghysels.

Du point de vue composition, cette sculpture a été conçue avec le souci non seulement de remplir sa fonction mais de s'intégrer au bâtiment qui la surplombe. De là, sa composition géométrique faite d'horizontales et de verticales qu'anime l'eau qui ruisselle à sa surface. De là aussi bien qu'en opposition au bâtiment par sa matière cuivre, la volonté de laisser à ce relief une qualité de mur.

Cette fontaine (côté Place Bara) a été réalisée en tôles de cuivre. Elle a 7 mètres de haut et 12 mètres de long. Un an de travail et quatre tonnes de cuivre furent nécessaires pour la réalisation de cette sculpture entièrement battue à la main et assemblée sur place.

Nos plus vives félicitations à Jacques Moeschal et à Jean-Pierre Ghysels.



Aux Musées Royaux  
d'Art et d'Histoire

## Nouvel aménagement de la Collection Égyptienne

Couteau de silex prédynastique, vers —3300.

par Pierre GILBERT  
conservateur en chef des Musées  
Royaux d'Art et d'Histoire

C'EST au tour de la collection égyptienne de prendre place dans l'aile de l'antiquité reconstruite, au-dessus des œuvres grecques, étrusques et romaines, qui occupent le premier étage, et des antiquités de l'Asie Antérieure et de l'Iran qui, avec la maquette de Rome et des moulages, occupent le rez-de-chaussée. L'aménagement de la collection égyptienne suivra le même sens que celle des antiquités classiques. La galerie Sud présentera, au-

dessus de la salle de la Crète et de Mycène le prédynastique et le protodynastique, au-dessus de l'archaïsme et du classicisme grecs l'ancien empire, au-dessus du IV<sup>e</sup> siècle praxitélien le moyen empire, et au-dessus de la salle des grandes statues grecques, la XVIII<sup>e</sup> dynastie. Malheureusement l'aménagement de cette enfilade Sud est entravé par l'obligation de laisser libres les abords de l'emplacement réservé, au milieu des salles de l'ancien

empire, à la reconstruction de notre mastaba; et les pierres du mastaba demanderont, avant toute possibilité de reconstitution, un surcroît de traitement. Il n'est pas inutile, après tant d'années, de rappeler que Jean Capart avait obtenu du gouvernement égyptien, grâce au mécénat du baron Empain, la cession de la chapelle funéraire élevée à Saqqarah dans le mastaba d'un grand personnage de la V<sup>e</sup>me dynastie (autour de —2500), Neferirtenef. Reconstituit ici

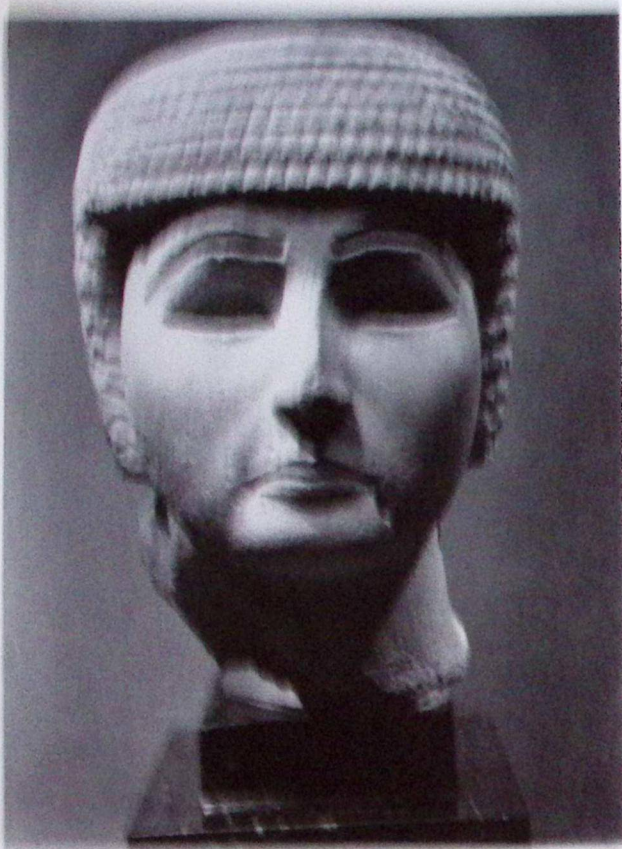
au rez-de-chaussée de l'aile de l'antiquité, le monument y était devenu populaire. Il fallut pourtant le démonter. Les blocs de calcaire étaient, comme c'est souvent le cas en Egypte, imprégnés de salpêtre. Ce sel ne nuit pas aux pierres en climat sec. En climat humide, il les désagrège. L'humidité de notre sol, montant dans les murs du mastaba, les aurait détruits. Le premier remède était de séparer les blocs, pour les aérer, et pour permettre au salpêtre d'affleurer à d'autres surfaces que celle qui porte reliefs et inscriptions. La guerre obligea de remettre à plus tard toute autre intervention. Ce fut une constante préoccupation pour les conservateurs de maintenir, malgré l'insuffisance du chauffage, une atmosphère relativement sèche dans l'entrepôt où étaient étalées les pierres, au rez-de-chaussée du pavillon des bureaux et de la bibliothèque

de la Fondation Egyptologique Reine Elisabeth. Ce pavillon lui-même fut bien menacé lors de l'incendie de 1946, dont l'extension fut une conséquence indirecte de la guerre, la pression des conduites d'eau endommagées par les bombardements n'ayant pas permis d'élever l'eau des lances d'incendie à la hauteur du local où le feu avait pris, dans un bureau appartenant à un service étranger au musée; et, si l'aile de l'antiquité, consacrée alors presque entière à la présentation des fouilles d'Apamée, fut détruite, du moins des croisements de jets d'eau préservèrent le pavillon de la Fondation Egyptologique cerné par le feu. Mais cette eau nécessaire provoquait d'autres risques. Il fallait l'empêcher de charger les planchers et de défoncer les étages comme de ruisseler sur les pierres du mastaba, qui furent couvertes de tous

les plateaux, tables et cartons trouvés dans le bâtiment. Depuis lors, l'I.R.P.A. étudia l'élimination du salpêtre des pierres antiques. Les granits, grès et calcaires des fouilles d'El-Kab furent, sous la direction de M. Sneyers, soumis, dans un appareil construit à cet effet, à un courant d'eau constant, et, purifiés du sel, reprirent leur solidité. Mais la couleur, là où il en restait, avait disparu. Il eût été trop dommage de risquer de perdre le coloris subsistant sur plusieurs reliefs du mastaba. De nouvelles études aboutirent à une mise au point du procédé. Une salle du rez-de-chaussée de l'aile de l'antiquité, quand celle-ci fut reconstruite, servit à l'établissement d'un immense bassin de drainage où les blocs du mastaba furent immergés par séries dans l'eau courante. Ce travail est achevé. Il reste à en-

Un détail des reliefs du mastaba de Neferirtenef, V<sup>e</sup>me dynastie, vers —2500



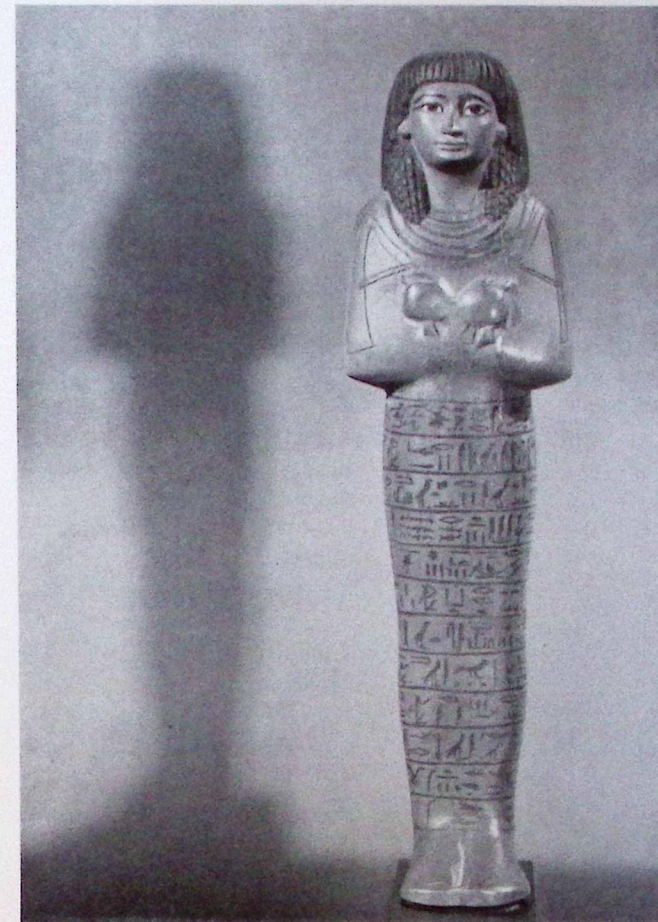


Tête d'une statue de dignitaire, en calcaire blanc, Vème dynastie, vers —2500.

lever l'enduit qui avait été mis sur les parties colorées, et à refixer à leur place tous les fragments que la désagrégation produite par le salpêtre avait détachés des surfaces sculptées. L'insuffisance en nombre de notre personnel retarde, malgré sa constante bonne volonté, et l'aide entre toutes efficace du mosaïste Jean Lahaye, acharné à la remise en état de l'aile de l'antiquité, l'achèvement si souhaité de ces travaux; mais enfin nous l'avons en vue; la perspective d'un aménagement durable de l'ensemble de la collection égyptienne se rapproche. Nous n'avons cependant pas voulu l'attendre pour assurer au public la con-

tinuité d'un contact avec l'art égyptien, qui est l'un des plus appréciés des visiteurs. Même avant de dégarnir les salles égyptiennes du bâtiment de l'avenue des Nerviens, nous y avions prélevé quelques-unes des œuvres de petites dimensions les plus belles, les plus significatives, pour constituer, dès le mois d'août 67, au niveau des salles gréco-romaines, une petite salle provisoire de l'art pharaonique. Et nous nous occupons d'installer, dans l'enfilade Nord des salles du second étage, au-dessus des antiquités romaines, les collections égyptiennes de la fin du nouvel empire et des époques suivant-

les, jusqu'à la période copte, où se clôt l'antiquité et s'annonce le moyen âge. C'est aussi dans la salle terminale Est de cette enfilade Nord que trouvent place, au-dessus de la salle étrusque, les sarcophages nombreux de notre collection, et, dans une annexe, à côté de la copie de la chapelle funéraire de Nakht, très visitée par les écoles, les inévitables momies. Ces aménagements-là ne sont pas loin de s'achever, et, pendant quelque temps, le visiteur pourra suivre l'art égyptien, de la préhistoire à la fin de la XVIIIème dynastie dans la salle provisoire, puis, plus au large, dans l'enfilade de la galerie Nord.



Statuette funéraire, en bois peint de Pashe-dou, XVIIIème dynastie, vers —1440.

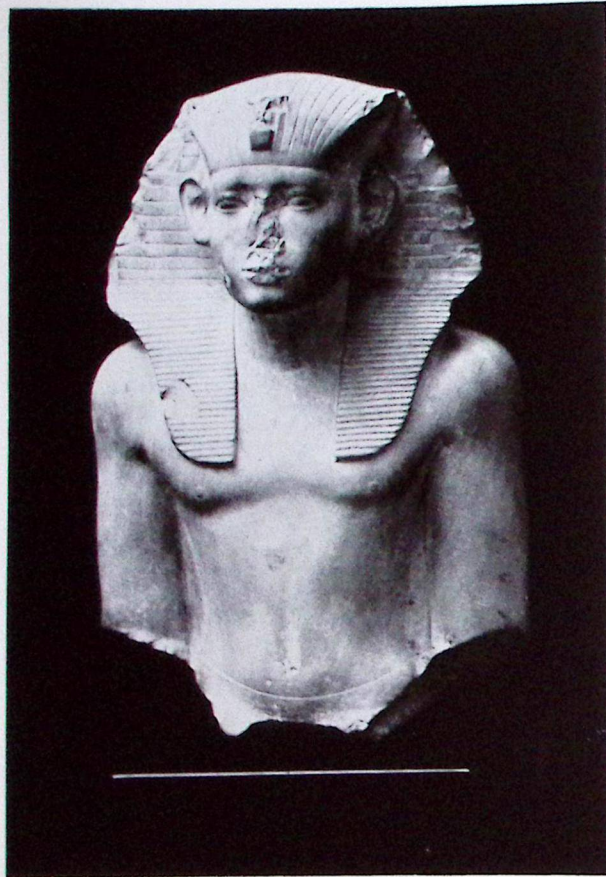
### Salle provisoire

Attenante au palier Nord du premier étage, entre les collections grecque, étrusque et romaine, la salle où se résume provisoirement l'histoire de l'art égyptien situe celle-ci, non sans à propos, au carrefour des influences exercées et subies. La plus importante des influences exercées par l'art égyptien tient à l'association de la confiance dans l'homme avec la prédilection pour une architecture d'agencement rectangulaire, peut-être inspirée du damier de l'irrigation, et considérée comme un reflet de la structure divine de l'univers. Cette conception s'est formée à la fin

du quatrième millénaire av. J.C. Les scènes peintes sur la céramique accusent alors, dans les représentations quasi animales de l'homme, un expressionnisme qui va céder à une figuration plus juste indiquant une foi et une sympathie croissantes.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur les vitrines de cette présentation d'ensemble pour constater que les statues, dès l'ancien empire, inscrivent leur frontalité dans un schéma en rectangle bien fait pour cadrer avec l'architecture de ce temps, dont l'Égyptien a suivi le principe jusque dans les représentations en dessin, en peinture, en bas-re-

lief, où l'homme est figuré, au mieux de ses proportions naturelles, mais l'œil de face dans le visage de profil, les épaules de face et les pieds de profils. Cette composition visait, non seulement à présenter chaque partie du corps sous son aspect le plus frappant, mais à intégrer, par ces raccords perpendiculaires, la silhouette à un monde épuré des déformations de l'apparence. Sans doute les penseurs ne croyaient-ils guère que ce clivage de l'espace selon l'angle droit répondait à la stricte réalité d'un monde divin, mais qu'il était, à l'usage de l'homme, le meilleur moyen de suggérer l'ordre foncier de l'univers



Buste d'une statue, en calcaire blanc, du roi Amenemhat III, XII<sup>ème</sup> dynastie, vers —1830.

et même une harmonie morale que nous définissons encore par le terme de rectitude. Cette optique, partagée dès le début par les Mésopotamiens, mais d'une façon moins absolue, marqua tous les arts de la Méditerranée antique jusqu'au V<sup>ème</sup> siècle avant notre ère. Les galeries voisines de la salle égyptienne provisoire permettent de mesurer la portée de cette influence en Grèce et en Etrurie, dans la carrure frontale des statues de l'archaïsme ou du premier classicisme et dans le dessin des figures, projetées, à peu près selon la formule égyptienne, sur la surface des vases.

Que ce parti, loin de déformer péniblement à nos yeux la personne humaine, nous l'interprète en poésie, est bien prouvé par plusieurs des œuvres exposées. Les têtes et torsos de petites statues de l'ancien et du moyen empire concilient en style la vie personnelle et un certain cubisme du bloc. Le rôle avoué de la pierre dans le composé artistique a pour effet de rendre les mutilations moins choquantes. La tête de Mycérinus, taillée dans un schiste vert foncé à l'aspect de bronze, est à cet égard significative. Les brisures qui la déparent ne coupent pas la communication entre nous et sa dignité pleine de bonhomie. Mais c'est surtout

le groupe des œuvres de la XVIII<sup>ème</sup> dynastie qui nous retient par sa poésie. Un masque présumé de la reine Hatshepsout, en granit noir, est d'un charme d'intelligence d'autant plus surprenant que le regard ne nous est suggéré, sans aucune indication de la pupille, que par l'inclinaison et le modelé de la surface de l'œil. Les reliefs et peintures qui entourent ce fragment prolongent un rythme d'architecture jusque dans leur apparent naturel. Les profils du roi Thoutmosis II et de la ravissante reine Tihi unissent à la distinction du style l'attrait personnel de la jeunesse et de la bienveillance.

La vitrine consacrée à l'art, dit amarnien, d'Aménophis IV-Akhnaton et de ses successeurs, révèle deux autres tendances: un goût des courbes qui rappelle l'Egée, et un expressionnisme si peu habituel à l'Égypte qu'il faut bien l'expliquer, encore qu'il soit très intégré à cet art amarnien, par les rapports, étroits au —XIV<sup>ème</sup> siècle, entre l'Égypte et le Levant. Que l'architecture égyptienne ait, dans ce même temps, perdu sa rigueur et sa délicatesse classiques, prouve, une fois de plus et cette fois par défaut, que l'humanisme égyptien, son sens des justes proportions, de l'équilibre entre le physique, l'intellectuel et le moral, restait lié à la confiance dans le pouvoir humain que manifestait l'agencement rectangulaire de l'irrigation, de l'habitat, de la construction. Mais les principes les mieux fondés finissent par se dévaloriser dans une application inégale, et qui, parfois les trahit. L'art amarnien représentait une libération, et le plaisir

de l'éprouver parut pendant quelques années une raison suffisante de l'avoir obtenue, mais il ne semble pas que les penseurs de l'époque, plus élevés en ferveur qu'en spiritualité, se soient formés, au-dessus d'un impressionnisme des fluctuations du vital, une conception artistique de la structure du monde apte à renouveler les anciennes formulations. Il était dès lors fatal qu'un art réfléchi, appelé plus que jamais, en ce temps de difficultés politiques, à soutenir les structures de l'État, se remit à révéler une armature de lois universelles dont l'Égypte était censée avoir tiré son organisation et, par renversement inconscient des rôles, les principes de son architecture.

Aussi la salle provisoire, après quelques chefs-d'œuvre de songe heureux et d'effusion mystique, prépare-t-elle à ce retour aux silhouettes rectangulaires et aux exigences de style, qui apparaîtront désormais plus voulues et moins efficaces.

#### Galerie Nord

Cette période de reprise et d'obstination à retrouver l'ancienne confiance exprimée par l'art, et que l'art aidait à maintenir, est représentée dans la galerie Nord et les salles attenantes du deuxième étage.

Disons d'emblée que les pièces de grande taille ont dû être séparées de l'ordre chronologique et mises à part sur les larges paliers, où l'espace est assez grand pour ne pas leur faire tort. Nous avons vu que les sarcophages et les accessoires funéraires

Tête d'une statue, en schiste vert, du roi Mycérinus, IV<sup>ème</sup> dynastie, vers —2600.





Portrait en relief, sur calcaire blanc, de la reine Tiye, XVIIIème dynastie, vers —1400.

avaient été, à quelque période qu'ils appartiennent, groupés en tête de la galerie Nord. La salle des peintures, dans l'enfilade Nord, fait, elle aussi, exception à l'ordre des dates.

Une situation au Nord pouvait seule ne pas nuire à ces fragiles peintures et reliefs peints, que le soleil aurait fanés. De beaux exemples de la XVIIIème dynastie ont donc été enlevés à leur contexte historique pour former un des plus agréables ensembles de la collection. Aucun de ces fragments ne met en scène des personnages de premier plan, mais la rapidité du trait, la vive et douce juxtaposition des couleurs, sont d'une spontanéité qui nous rend présent le travail du peintre. Cette qualité est d'un esprit charmant dans

un profil de jeune femme d'environ —1400. D'un siècle plus tard à peu près, le papyrus du livre des morts de Neferrenpet est un bon exemple de ces textes à vignettes qui sont les prototypes élégants de nos livres illustrés.

Les papyrus égyptiens qui se sont le mieux conservés sont les textes funéraires, déposés au sec dans les nécropoles. Mais des bribes de papyrus illustrés profanes prouvent l'existence dans l'Égypte ancienne de livres à images distrayants. Beaucoup de ceux-ci mettaient en scène des animaux jouant un rôle d'homme. On sait qu'à la préhistoire la confusion entre les espèces humaine et animales était fréquente, et souhaitée, pour tenter d'étendre à la première la puissance de bien des se-

condes. Au nouvel empire, la « comédie humaine » jouée par des animaux était depuis longtemps sujet d'humour. A défaut de papyrus de ce genre, notre musée possède de remarquables ostraca, dessins sur éclats de calcaire et de poterie, qui en étaient les esquisses.

Enfin, cette salle contient, outre les peintures et dessins, une vitrine de spécimens d'écriture, parmi lesquels datent du moyen empire une rare inscription sinaïtique sur statuette de grès, et des textes de malédiction sur des statuettes d'argile de captifs ligotés, dont on espérait que les entraves empêcheraient magiquement de nuire les ennemis de l'Égypte dont ces rudes figures portent les noms. Il a paru préférable de réunir ces documents au milieu des salles consacrées aux époques auxquelles remontent les plus importants d'entre eux, plutôt que de disperser ceux-ci de salle en salle.

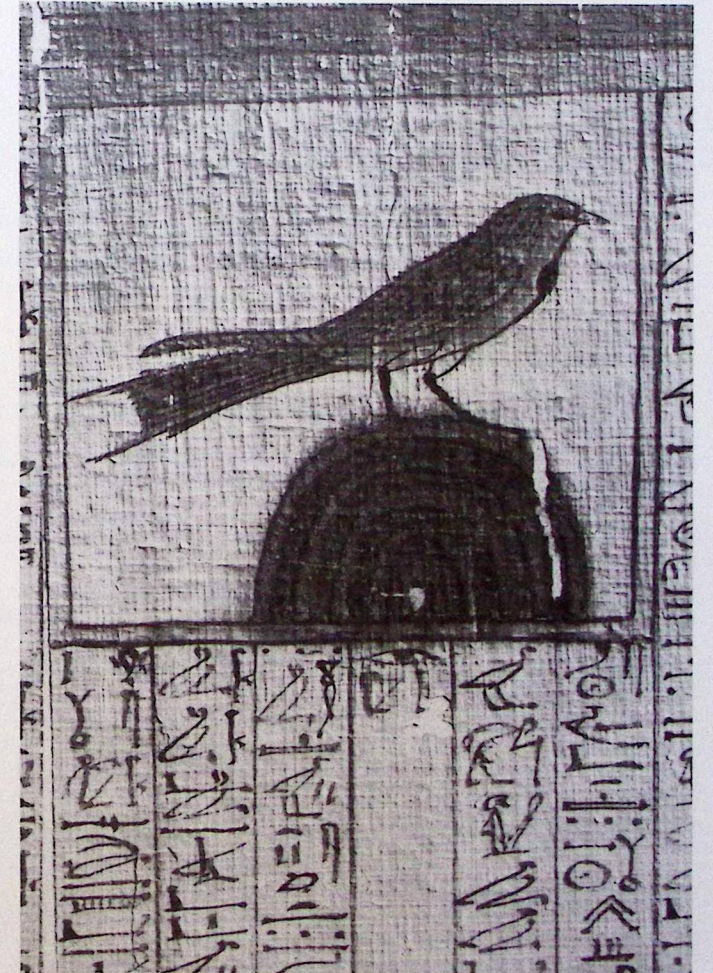
Un autre groupe constituant un ensemble est celui des antiquités de Nubie. La vallée du Nil, au Sud d'Assouan, a toujours été un terrain d'expansion pour le pouvoir pharaonique. La forte empreinte civilisatrice de l'Égypte sur ces régions, morcelées par les barrières des cataractes, est mieux connue depuis ces dernières années, où l'annonce de la surélévation du plan d'eau, en amont du nouveau barrage d'Assouan, a déterminé partout les égyptologues et les préhistoriens, entre lesquels les Belges furent des premiers à répondre à l'appel de l'UNESCO, à étudier le plus possible la Nubie égyptienne et la Nubie

soudanaise. Notre musée avait d'ailleurs participé au financement de fouilles antérieures, si bien que nous nous trouvons posséder des pièces significatives des différentes époques de l'antiquité où la Nubie a été productrice d'art. La préhistoire y a duré beaucoup plus longtemps qu'en Égypte. La période de Kerma, contemporaine du moyen empire égyptien, y a vu, sous l'impulsion de l'Égypte, se former une riche culture artistique caractérisée par des vases rouges à bord noir minces et lustrés, par des pièces d'application d'ivoire et de mica découpées en silhouettes d'animaux, et par des dagues de bronze au manche d'ivoire bien fait pour assurer la prise de la main.

Il est curieux de constater que, mise en branle par les œuvres importées d'Égypte en grand nombre, ou fabriquées par des Égyptiens en Nubie, l'imagination artistique des peuples locaux a inventé des formes très différentes, plus naïves, mais participant d'un même goût de pureté de ligne.

Le souverain retour de l'influence égyptienne en Nubie, au nouvel empire, fut surtout celui de la tendance la plus novatrice de l'art ramesside, qui devait d'ailleurs en partie à son adaptation à la Nubie son accent de force; si bien que, dans la seconde moitié du VIIIème siècle avant notre ère, lorsque les rois nubiens à leur tour conquièrent l'Égypte, ils n'eurent qu'à renouveler ce dosage égypto-nubien pour rendre vigueur à l'art pharaonique, un peu émoussé par un traditionnalisme auquel il s'était rac-

L'hirondelle sur le tertre funéraire, vignette, sur papyrus, du livre des morts de Neferrenpet, XIXème dynastie, vers —1300.





Relief ornemental copte en calcaire blanc rehaussé de vert, vers 450.

croché comme à une constante de salut dans un temps de désunion et d'appauvrissement.

Nous avons une série de statuette funéraires de rois nubiens, qui, même après la libération de l'Égypte, de nouveau menaçante à leur égard sous les pharaons saïtes, témoignent d'un style encore égyptien par l'humanisme et la sobriété, et d'un art plein de saveur et d'énergie. Une souple statuette agenouillée, en bronze, de Taharqa, roi de Nubie et d'Égypte dans la première moitié du — VII<sup>ème</sup> siècle, a la finesse posée du civilisé dans sa ferveur calme. Cette collection d'art nubien n'était jusqu'ici accessible qu'aux spécialistes. Le public sera étonné de sa richesse de formes et de son intérêt jusqu'à l'époque romaine.

L'Égypte même, après la fin de l'art qu'elle s'est inventé, retrouve son génie dans certaines œuvres qui relèvent d'une autre esthétique. Deux de

nos portraits dits « du Fayoum » sont, l'un par sa fraîcheur de vie, l'autre par la profondeur de l'être intérieur, des œuvres attachantes, où la présentation au naturel dans l'espace ne nous empêche pas de sentir un attachement à l'âme où l'Égypte ajoute à l'intelligence gréco-romaine.

Enfin l'art copte, si différent de l'art pharaonique et, dans une certaine mesure, en réaction contre son humanisme, ne se laisse influencer par l'expressionnisme oriental, et par son goût croissant pour l'abstraction, que dans la mesure où ces tendances se feront adopter par l'Occident chrétien, si bien que des chapiteaux d'acanthé pétrifiée, des rinceaux méplats, des personnages pliés à un nouveau jeu architectural, préfigureront étrangement, dès le IV<sup>ème</sup> ou le V<sup>ème</sup> siècle, nos XI<sup>ème</sup> et XII<sup>ème</sup> siècles romans. Cet ensemble, progressivement accru ces dernières années, sera, pour beaucoup de visi-

teurs du musée, une révélation, que le peu de place dont disposait la collection égyptienne dans l'ancien bâtiment ne nous avait pas laissé le moyen de préparer comme nous l'aurions voulu.

Au moment où paraîtra cet article, la salle égyptienne provisoire, intercalée entre les collections gréco-romaines qui entourent la salle d'Apamée, aura permis au public de garder le contact avec l'essentiel de l'art pharaonique, et les salles égyptiennes de la galerie Nord, à l'étage supérieur, dont nous venons d'indiquer l'intérêt, seront sur le point d'être rendues accessibles, pour autant que le permette le trop petit nombre de nos surveillants. Nous espérons que les travaux du mastaba ne tarderont pas à nous permettre d'aménager la galerie Sud de ce second étage, et de réintégrer les collections encore partagées aujourd'hui entre les réserves et la salle provisoire dans le cycle redevenu cohérent des salles de l'Égypte ancienne.



Vue de Léau attaquée, en 1678, par les Français (gravure de François Erlinger, d'après Adam François Van der Meulen).

## UN ITINÉRAIRE D'YVES BOYEN

Chef-lieu de canton, d'une superficie de 963 hectares, Léau (appellation officielle: *Zoutleeuw*) est un centre rural de moyenne importance ( $\pm$  300 hectares de terres arables et environ 400 hectares de prés et de vergers), situé aux confins de la Hesbaye brabançonne. La Petite Ghète, grossie des eaux du Molenbeek, arrose la commune avant de se joindre à la Grande Ghète, 5 km plus loin, sur le territoire de Budingen. La population, composée en majeure partie d'agriculteurs, de journalistes et de commerçants, n'a évolué que très faiblement depuis le début du siècle (2.210 habitants en 1910, et 2.700 de nos jours). Cité en léthargie, Léau est toutefois restée un prestigieux centre d'art grâce à ses monuments historiques, grâce surtout aux inestimables trésors artistiques que recèle l'église Saint-Léonard et qui à eux seuls justifient le déplacement.

**Restaurant:** « De Toerist » (angle de la Grand'Place et de la rue de Saint-Trond).

### Voies d'accès pour automobilistes

Apparemment desservie sous l'angle touristique, en raison de sa situation légèrement excentrique par rapport aux grands axes routiers, Léau est cependant d'un accès très aisé, tant au départ de Saint-Trond, dont elle n'est éloignée que de 7 km, que de la N. 3 (Bruxelles-Liège) dont elle n'est distante que de 3 km. Les automobilistes venant de Bruxelles ou de Liège quitteront la N. 3 à hauteur du village de Dormaal (plaque Zoutleeuw: 3km) pour suivre la chaussée conduisant directement à Léau.

### Moyens d'accès pour piétons

**Au départ de Bruxelles ou de Louvain:** Train (36) Bruxelles-Liège-Aix-la-Chapelle. Descendre à Tirlémont, puis Autobus (22) Tirlémont-Budingen (correspondance)-Saint-Trond. Durée approximative du trajet depuis Bruxelles: 1 h 10.

**Au départ d'Aix-la-Chapelle ou de Liège:** Train (36) Aix-la-Chapelle-Liège-Bruxelles. Descendre à Landen, puis Train (21) Landen-Hasselt. Descendre à Saint-Trond, ensuite Autobus (22) Saint-Trond-Budingen. Durée approximative du trajet depuis Liège: 1 h.

\* = monument, site ou œuvre d'art remarquable.  
\*\* = monument, site ou œuvre d'art de toute beauté.

## Léau

**Au départ de Diest:** Autobus (22) Diest-Budingen-Tirlémont. Changer à Budingen où la correspondance est assurée par l'extension Budingen-Saint-Trond. Durée approximative du trajet depuis Diest: 35 minutes. Pour tout complément d'informations concernant les horaires des trains et autobus assurant la liaison entre les grands centres urbains et Léau, nos lecteurs sont invités à consulter l'Indicateur Officiel édité par la Société Nationale des Chemins de Fer Belges.

### Léau et sa légende

A l'instar de plusieurs autres villes brabançonnaises, Léau tire probablement son origine de l'érection, à une époque très reculée, d'une forteresse, elle-même disparue depuis un temps immémorial. De l'avis de certains historiens, ce château se dressait au lieu dit *Castelberg*, à quelque 1.500 mètres au nord-est de la cité actuelle. A l'ombre du château s'était formée une agglomération qui possédait une chapelle. Du fait que toute trace d'habitat — si l'on excepte quelques maisonnettes de construction assez récente — a disparu depuis longtemps du *Castelberg*, l'imagination populaire a brodé autour de la naissance de Léau des récits fabuleux où il est question d'une ville opulente où les habitants passaient le plus clair de leur temps dans l'oisiveté et la luxure. Ce comportement ne pouvait que susciter la colère céleste. Aussi, Dieu délégua sur terre l'archange Gabriel qui, déguisé en mendiant, sollicita en vain un quelconque sentiment de compassion de la part des seigneurs hautains et dédaigneux. Devant l'inanité de ses efforts, l'archange se réfugia auprès des indigents que les dignitaires avaient expulsés de la ville et qui vivaient sur les bords de la Ghète. Une telle insensibilité ne pouvait que provoquer le courroux du ciel. Aussi, la nuit même, un ouragan d'une violence inouïe s'abattit sur la ville et l'engloutit à jamais, ne laissant à sa place qu'un vaste marécage qui subsista d'ailleurs jusqu'au siècle dernier et que les autochtones appelaient *het Vinne* ou *le Lac*.

Il va sans dire que, confrontée avec des sources sérieuses, cette légende, dont il existe d'ailleurs plusieurs variantes non dépourvues de séduction, se révèle parfaitement inconsistante et a davantage servi la cause des poètes que des historiens soucieux de sources authentiques.

En réalité, l'histoire du hameau de *Castelberg* se ramène à peu de

chose. Un château-ferme, une chapelle, une agglomération dont l'existence est attestée au XIII<sup>e</sup> siècle. On ne trouve toutefois plus de traces de ce domaine au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Quant au lac, qui figure au cœur de la légende, il s'est vraisemblablement formé dans d'anciennes tourbières. Très poissonneux, il occupait encore au début du siècle dernier, une superficie de 95 hectares. Il fut asséché en 1842-1844 et livré à la culture.

#### Les origines historiques et la naissance de la cité

Certains chroniqueurs attribuent la fondation de Léau à saint Remacle, originaire de l'Aquitaine, qui évangélisa nos régions et aurait consacré vers 657 la première église paroissiale qu'il dédia à saint Sulpice, évêque de Bourges, qui fut son précepteur et son directeur spirituel. Toutefois, Léau n'apparaît dans les actes officiels que dans le courant du XI<sup>e</sup> siècle, pour devenir rapidement avec Louvain, Bruxelles, Bois-le-Duc, Tirlemont, Anvers et Nivelles, une des sept villes du Brabant. En 1106, Godefroid le Barbu lui accordait le titre de « bonne ville ». Titre non exempt d'alaës sur le plan stratégique, Léau formant en quelque sorte un avant-poste contre les attaques en provenance de l'Est. Les premières fortifications construites, vers 1133, n'étaient encore que de simples remparts de terre, défendus par des palissades et qui n'englobaient ni le Castelberg, ni la paroisse Saint-Sulpice. La cité naissante, groupée autour de la chapelle romane dédiée à saint Léonard, qui fit place plus tard à l'église actuelle, n'avait à l'époque qu'une superficie d'environ 30 hectares.

En raison de l'extension progressive de la ville, une nouvelle enceinte fut construite vers 1330. Ces fortifications étaient percées de huit portes alors que l'enceinte primitive n'en comportait que trois. Mais Léau ne fut pas qu'un bastion militaire. Cette place forte se révéla rapidement un centre de première importance dans le domaine économique en raison de la situation privilégiée qu'occupait la bourgade sur la route du Rhin.

#### L'Apogée

Cette situation privilégiée sera à la base de la prospérité de la ville au cours des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles.

Les cours d'eau entre Anvers et Léau (les deux Ghèts, le Démer, la Dyle, le Rupel et l'Escaut) ayant été, sous l'impulsion des ducs de Brabant, ouverts à la navigation fluviale, Léau deviendra bien vite un

gigantesque entrepôt des marchandises circulant entre les bassins de l'Escaut et de la Meuse, en même temps qu'un centre florissant de l'industrie drapière, nouant notamment de fructueux échanges commerciaux avec l'Angleterre.

Nantie de privilèges très étendus, représentée à toutes les assemblées convoquées par les ducs de Brabant, jugée digne d'accueillir nos souverains à l'occasion de leurs « Joyeuses Entrées », Léau atteindra l'apogée de sa gloire vers le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle avant de connaître cette lente et inexorable décadence qu'avaient préparée les ducs de Bourgogne, peu respectueux des immunités de nos villes et plus enclins à asséoir confortablement leur pouvoir personnel.

#### Premiers signes d'essoufflement

Cet effritement, préparé par les ducs de Bourgogne, fut surtout lié au déclin progressif de l'industrie drapière, né de la concurrence de l'Angleterre, des entraves apportées par les villes de la Ghète et du Démer au trafic fluvial en direction de Léau, mais aussi du conflit opposant artisans et tisserands, conflit qui allait décider bon nombre d'ouvriers chevronnés à chercher fortune à l'étranger.

Le regain que connut Léau au début du règne des Habsbourg fut plus apparent que réel. Sans doute, le commerce du blé, du bois, de l'ardoise, du charbon restait intense; sans doute aussi, la ville fabriquait une bière réputée qui était débitée jusqu'à Anvers; sans doute encore, les droits que la ville était autorisée à percevoir permettaient aux édiles d'entretenir un certain faste, dont l'hôtel de ville inauguré sous le règne de Charles Quint restera l'un des plus éloquents témoins; sans doute enfin, la cité défendue par une garnison permanente réussit à échapper aux pillages et rapines, qui étaient monnaie courante en ces temps particulièrement troublés, mais la voracité du pouvoir central, les frais inhérents à l'entretien de la garnison et la concurrence de plus en plus accentuée de Tirlemont dans le secteur économique furent autant de facteurs qui hâtèrent l'effritement de la cité.

#### La lente agonie

Pressurée par Guillaume le Taciturne, spoliée par les Espagnols, décimée, en 1578, par la peste, Léau ne compta plus à la fin du règne de Philippe II qu'une soixantaine de foyers ramenés à la condition de gagne-petit, et les efforts généreux consentis par les magnanimes archi-

en font un *authentique musée d'art chrétien* d'une richesse exceptionnelle. L'église Saint-Léonard (classée) est sur le plan architectonique un édifice captivant pour l'étude de l'évolution du style gothique, depuis ses origines jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle. En outre, plus peut-être que tout autre sanctuaire belge, elle bénéficia des rencontres d'influences dont notre pays fut le centre, et sut combiner les apports étrangers — principalement français et rhénan — avec les conceptions proprement locales de l'art de bâtir. Paradoxalement, c'est de la diversité de ces modes d'expression que l'église Saint-Léonard a tiré son unité et son harmonie.

#### Trois siècles d'architecture religieuse

La première église de Léau, dédiée à saint Sulpice, était implantée « extra muros » et, de ce fait, de plus en plus délaissée par les fidèles. Aussi, l'autorité religieuse décida, en 1231, de transférer le siège de la paroisse au cœur même de la cité, là même où une chapelle consacrée à saint Léonard avait été bâtie un siècle plus tôt (1125). C'est au lendemain de ce transfert que fut entamée la construction de l'église actuelle, dont les travaux s'échelonnèrent sur trois siècles environ. Chronologiquement, le chœur entamé vers 1235-1237, le croisillon nord avec sa porte romane, et la tour septentrionale (restée inachevée) en sont les parties les plus anciennes. Ils furent probablement édifiés autour de l'ancienne chapelle romane. La nef, entamée vraisemblablement vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, semble avoir été achevée dans les années 1307-1325. Durant le XIV<sup>e</sup> siècle furent également construits le croisillon méridional (± 1330-1340) et les bas-côtés et c'est à cette époque que la façade reçut son couronnement. La Chapelle Saint-Léonard, qui sert aujourd'hui de chapelle de semaine, date du XV<sup>e</sup> siècle. La dernière campagne de construction comprend l'édification des chapelles latérales (1507-1518) et l'érection du clocheton (1530) à la croisée du transept et de la nef. C'est également au cours du XVI<sup>e</sup> siècle que furent aménagées les voûtes actuelles au même titre que le porche construit en 1551.

Dès le XVII<sup>e</sup> siècle, la déchéance de la ville, compliquée par les troubles religieux et les guerres dévastatrices, fut à l'origine du délabrement du sanctuaire, qui s'accrut pendant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle. La restauration générale de l'église ne fut entreprise que vers 1860 par l'architecte Dumont, de Bruxelles, un des tenants du style néo-gothique, et poursuivie sous la direction des architectes C. Gérard, de Saint-Trond et A. Van Assche, de Gand. Quant au campanile abattu en 1923, il fut



L'église Saint-Léonard nous conte trois siècles d'architecture religieuse.

ducs Albert et Isabelle pour redresser les finances obérées de la ville et insuffler une seconde jeunesse à la cité furent totalement annihilés par une deuxième épidémie de peste et d'autres maladies contagieuses. Peu reluisante déjà, la situation empira encore dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, lorsque notre pays devint l'enjeu de tous les grands d'Europe. Convertie à nouveau en forteresse, en 1670, dotée d'une puissante citadelle, Léau fut pillée de fond en comble, en 1678, par les troupes de Louis XIV. Tirant orgueil de ce fait d'armes, le Roi Soleil chargea le peintre bruxellois Van der Meulen d'immortaliser ce moment historique. Restituée aux Espagnols en vertu du Traité de Nimègue, enlevée plus tard de haute lutte par ce stratège émérite que fut John Churchill, duc de Marlborough, la villette, ou du moins ce qu'il en restait, eut encore à souffrir des méfaits du feu et des épidémies que favorisait le voisinage immédiat de marais insalubres. L'industrie était au point mort. En 1764, on comptait encore en tout et pour tout à Léau deux tisserands. Entre-temps, les fortifications tombaient en ruine et leur démolition fut entamée dès 1749.

#### La léthargie

Désormais, ni l'assainissement de la région, ni les améliorations apportées au cours de la Ghète, ni les exemptions d'impôts, consenties par le pouvoir central, ni le soulèvement des Brabançons contre l'occupant autrichien, ni la révolte des paysans contre les sévices et exactions de la jeune République française n'arrêteront le destin de Léau, un destin de bourgade humble et repliée sur elle-même, qui arrachera à Victor Hugo cette exclamation qui tonne comme un reproche: « On n'y passe jamais ».

#### La pérennité des valeurs culturelles

Mais cet effacement de Léau et sa situation quelque peu excentrique par rapport aux grandes voies de communication serviront par un étrange retour des choses la cause de la villette. Grâce à cet esseulement, non seulement elle échappa aux dévastations qui endeuillèrent tant de nos villes et villages durant les deux dernières guerres mondiales, mais elle parvint à préserver et à nous livrer quasi intactes ses richesses artistiques qui clament encore l'opulence des siècles révolus.

#### Eglise Saint-Léonard\*

Surtout renommée pour les *inestimables trésors* \*\* qu'elle abrite et qui

La campagne brabançonne aux confins de Léau.



reconstruit en 1926. Il abrite un carillon de 49 cloches, dont les plus anciennes furent fondues en 1530-31 par Médard Waghemans.

#### Description générale

Initialement bâti en forme de croix latine, l'édifice a vu son plan primitif sérieusement altéré par suite de l'adjonction de chapelles latérales et d'annexes construites en hors-d'œuvre conférant au monument une largeur exagérée (32 m 50) pour une longueur totale de 45 mètres. La pierre de Gobertange et le quartzite d'Overlaar ont été utilisés pour le gros-œuvre du bâtiment, tandis que la pierre jaune de Lincet a été employée pour les parements intérieurs, les sculptures et les colonnettes du chœur. On remarquera également dans le chœur l'heureuse alternance de la pierre blanche et du grès ferrugineux.

#### Façade \*

Comme dans de nombreuses églises gothiques françaises, dont elle trahit l'influence, la façade est formée de deux tours massives flanquant la partie centrale, percée d'une haute fenêtre ogivale et éclairée à l'étage par deux baies géminées en plein cintre.

Cette *partie centrale* a été enrichie, en 1551, d'un porche garni de pinacles et de niches. La porte cloutée, d'allure très simple, est animée d'un maucrair où figure saint Léonard dans un décor gothique. Les tours, à tourelles d'escalier, sont flanquées de puissants contreforts. Elles sont d'inégale hauteur. Seule la tour sud, dite *Tour-Saint-Léonard*, est achevée. Haute de 26 mètres, elle est divisée en trois étages et couronnée par une toiture oblongue.

Au dernier étage ont été ménagées sur trois faces deux ouïes, la quatrième face n'en présentant qu'une seule. Cette tour abrite quatre cloches. La plus grosse (2.500 kilos), appelée la « vuurklok », parce qu'elle servait autrefois à sonner le tocsin, fut fondue en 1531 par Médard Waghemans.

La tour nord, dite *Tour Sainte-Barbe*, présente les mêmes dispositions, mais l'étage supérieur n'a jamais été construit.

#### Nef, Bas-Côtés et Chapelles latérales \*

La *nef centrale* et les bas-côtés sont typiques de l'Ecole brabançonne. La nef, large de 9 m 50 et formée de quatre travées de 5 m 50, comporte trois étages. Elle est séparée des bas-côtés par deux rangées

de colonnes rondes et élancées, avec bases moulurées et chapiteaux ornés de crochets à feuillages, plus travaillés dans la rangée côté sud que dans celle côté nord.

Les supports de la première travée, destinés à soutenir en partie les tours de la façade, sont plus importants que les autres et constitués par des piliers quadrilobés. Une récente restauration (1962-1963) a permis de dégager avec bonheur les bases des colonnes et a restitué à la nef son caractère d'origine.

Les *chapelles latérales* édifiées à la fin du XV<sup>e</sup> siècle et au début du XVI<sup>e</sup> siècle, entre les contreforts soutenant les collatéraux, sont très représentatives du gothique brabançon. L'ornementation des chapelles flanquant le côté sud est plus riche et plus fouillée que celle du côté nord.

#### Transept et Chapelles annexes

Le transept initialement fort saillant est formé d'une croisée trapézoïdale et de deux croisillons de deux travées barlongues. La sculpture encore primitive du croisillon nord atteste l'ancienneté de cette partie de l'édifice.

Dans le courant du XV<sup>e</sup> siècle (vers 1440-1442) a été édifié dans le prolongement du bras droit du transept un charmant édicule connu sous le nom de *Chambre ou de Chapelle de Saint-Léonard*. C'est dans cette chapelle qu'initialement les pèlerins accomplissaient leurs dévotions. En 1820, elle fut aménagée en sacristie avant d'être transformée en 1951 en chambre du trésor. Aujourd'hui, elle fait office de chapelle de semaine.

La paternité de cette petite construction, où triomphe le gothique flamboyant, a été attribuée à Mathieu de Layens, le génial architecte de l'hôtel de ville de Louvain. C'est ce même Mathieu de Layens, qui aurait dirigé vers la même époque la construction de la Chapelle des Fonts baptismaux, détruite peu de temps après et reconstruite au début du XVI<sup>e</sup> siècle.

A l'étage subsiste la *Chambre de l'Ermite*, qui fut occupée initialement par les Sœurs Grises, qui entretenaient le sanctuaire. Après le départ des Sœurs Grises, cette chambre accueillit, dit-on, pour la nuit les pèlerins astraient de longs déplacements. Le sacristain y logea aussi occasionnellement. Cette chambre est désaffectée depuis le début du XVIII<sup>e</sup> siècle.



Accolée à l'actuelle chapelle de semaine, la *Salle dite du Chapitre* (XVII<sup>e</sup> siècle) forme un ensemble extrêmement curieux, qui préfigure déjà l'art de la Renaissance. Autour de deux sobres fenêtres à meneaux, l'architecte a multiplié, pour le plaisir des yeux, les pinacles, les gâbles en accolade, les arcatures recoupées et les festons.

#### Chœur \*\*

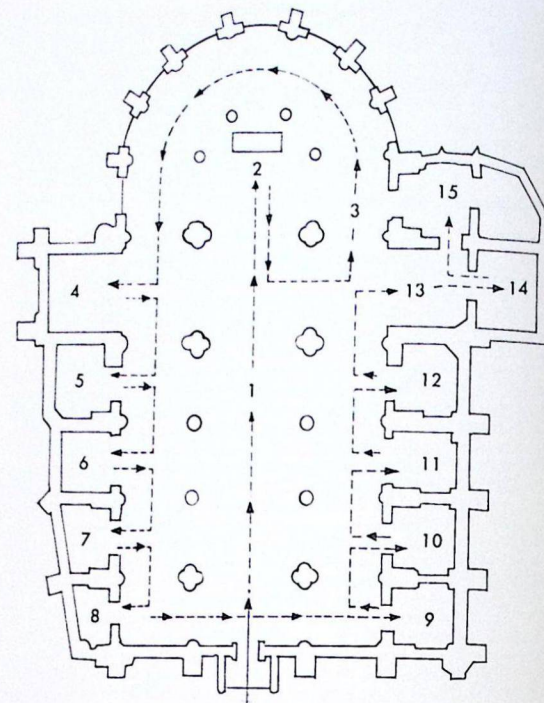
Le chœur est de loin la partie la plus intéressante de l'édifice. On y note la survivance de certains détails de style roman et diverses influences d'origine tant rhénane que française. Il est formé de quatre étages comme la nef de la cathédrale de Tournai et comme l'église Saint-Remi à Reims. Le rez-de-chaussée est rythmé par des colonnes rondes dont les chapiteaux sont ornés de deux rangs de crochets feuillagés. Au deuxième étage court une magnifique tribune — parfois improprement appelée triforium — où la pierre jaune alterne délicieusement avec le grès ferrugineux. Le troisième étage est constitué par un faux triforium formé d'arcatures portées par des colonnettes accolées. Le quatrième étage ou clair-étage est d'édification plus récente, la mouluration des embrasures des fenêtres révèle un aménagement de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Une voûte en plâtre, posée vers 1870, couvre le chœur en remplacement d'un plafond plat, posé lui-même vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, vraisemblablement à l'époque où la voûte primitive fut abattue en raison de son délabrement extrême.

Comme dans plusieurs autres sanctuaires belges, élevés aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, le chœur est ceinturé d'un large *déambulatoire*, flanqué de contreforts à pinacles, et éclairé par des baies, en arc brisé.

Le déambulatoire a gardé ses admirables voûtes d'origine, à nervures retombant d'une part sur les colonnes du chœur et d'autre part sur les colonnettes engagées dans le mur extérieur. Les clés de voûte ont une ornementation de végétaux stylisés. A l'extérieur, dans la partie haute du mur du déambulatoire a été percée une galerie de circulation de type rhénan et qu'on retrouve dans la région mosane. Les arcades de cette galerie rappellent celles du faux triforium et sont formées de petits arcs portés par des colonnettes géminées.

#### Un authentique musée \*\* d'art chrétien

Si l'église Saint-Léonard ne manque pas de surprendre et d'étonner le visiteur tant elle contraste par sa robustesse et son ampleur avec



Plan terrier de l'église

la modestie du bourg endormi à ses pieds, elle tire cependant ses plus belles lettres de noblesse des richesses inestimables qu'elle a accumulées du temps où Léau comptait parmi les villes les plus prospères du pays.

Le prestigieux *musée d'art chrétien* qu'abrite l'église Saint-Léonard a été préservé dans sa majeure partie, à la fois de la rage destructrice des iconoclastes (XVII<sup>e</sup> siècle) et du vandalisme effréné des sans culottes, grâce à la fidélité des habitants, du temps de la Réforme, à la religion catholique, et grâce aussi au serment prêté à la République française par trois chanoines de la région pendant les années tragiques qui suivirent la Révolution de 1789.

#### Visite du sanctuaire

L'église Saint-Léonard peut être visitée, en été, de 8 à 12 h et de 13 à 19 h; en hiver, de 8 à 12 h et de 13 à 16 h; les dimanches, les visites ne sont autorisées que de 11 à 12 et de 13 à 19 h en été et de 11 à 12 h et de 13 à 16 h en hiver.

Pour obtenir la clé du sanctuaire, s'adresser au n° 8, Grote Markt (à 30 mètres de l'entrée de l'église).

Droit d'entrée: 10 F par personne. Ce droit est ramené à 5 F par personne pour les groupes de 20 personnes ou moins. Prévenir au moins 3 jours d'avance, pour les visites en groupes.

Remarque: Les numéros, figurant en regard de chacune des rubriques ci-dessous, renvoient au plan terrier de l'église, publié par ailleurs.

#### Nef centrale (1)

A l'entrée de la nef centrale a été replacé un bénitier (1468), en laiton massif, posé sur une base en pierre bleue.

Ce bénitier, qui récemment encore garnissait la Chapelle du Saint-Sacrement, provient d'anciens fonts baptismaux. Le seau à eau bénite qui y est accroché est une dinanderie du XVII<sup>e</sup> siècle.

En pénétrant dans l'allée centrale, remarquer, suspendue à la voûte, une *Vierge* \* polychrome à double face ou *Marianum*, type d'iconographie devenu rare dans nos contrées, mais qui était jadis relativement courant dans l'est du Brabant et les régions ayant subi l'influence rhénane. Datant de ± 1533, cette Madone souriante et accueillante, portant l'Enfant Jésus, est entourée d'un chapelet et de six angelots dont les robes flottantes confèrent à l'ensemble une allure quasi aérienne.

Bénitier en laiton massif (1468), avec seau à eau bénite du XVII<sup>e</sup> siècle, placé à l'entrée de la nef centrale de l'église Saint-Léonard.



Le Marianum de Léau est un type d'image devenu très rare dans nos régions.

annelé est supporté par trois lions accroupis, tandis que le pupitre est constitué par un aigle énorme emprisonnant dans ses serres un dragon à deux têtes. Il pourrait s'agir d'un travail issu de l'Ecole de Tournai. Viennent ensuite une série de statues aux mérites divers. D'abord une délicieuse *Sainte Lucie* (1472), en noyer, dans une pose déhanchée typique de l'époque bourguignonne; puis une exquise image du XVII<sup>e</sup> siècle, représentant *Sainte Marie-Madeleine*, revêtu de riches atours et tenant d'un geste gracieux un pot d'aromates; cette œuvre se rattache à la production brabançonne du début du XVII<sup>e</sup> siècle; ensuite une *statue mutilée* figurant une sainte non identifiée, qui serait sortie de l'atelier de Josse Beyaerts (vers 1479); à présent, un groupe figurant *Sainte Anne, la Vierge et l'Enfant* (XVII<sup>e</sup> siècle), composition originale par la disproportion des personnages; plus loin, une *Sainte Catherine d'Alexandrie* \*, couronnée et écrasant le tyran qui la fit supplicier; il s'agit d'une sculpture précieuse du XIII<sup>e</sup> siècle, d'une réelle majesté et d'un modelé exquis dans sa simplicité; les attributs de la sainte manquent.

Viennent ensuite un *Saint Laurent* (fin du XV<sup>e</sup>, début du XVII<sup>e</sup> siècle) au visage très expressif, tenant dans la main gauche un livre et posant la main droite sur un grill, instrument de son martyre, un *Saint Hubert* (XVII<sup>e</sup> siècle), représenté en évêque et ayant à ses pieds le cerf crucifère. A gauche, derrière le maître-autel, un *antependium* \* (XVII<sup>e</sup> siècle) d'un coloris incomparable où figurent notamment la Sainte Famille, Dieu le Père et l'Esprit-Saint. Plus loin, une *Sainte mutilée* et non identifiée, sculpture du XV<sup>e</sup> siècle, caractérisée par sa pose déhanchée; ensuite, une *Sainte Brigitte* (XVII<sup>e</sup> siècle), invoquée contre les maladies du bétail, image d'une grande noblesse; un *Saint Florent* \* (XVII<sup>e</sup> siècle), patron des tailleurs, très belle statue en chêne polychrome, où le bienheureux est figuré habillé comme les jeunes nobles du temps de Charles Quint (± 1520) et tenant dans la main gauche une paire de ciseaux, la main droite posée sur une épée; un curieux *Saint Michel* du début du XIV<sup>e</sup> siècle, représenté dans une attitude maniérée et habillé avec une certaine recherche.

*Chandelier pascal* \*\* (5,68 de haut — 950 kg), superbe dinanderie fondue, en 1482-1483, par Renier Van Thienen, à Bruxelles, et vendue à la Fabrique d'Eglise de Léau pour la somme de 285 florins du Rhin. Cette œuvre de toute beauté est animée d'un Calvaire où le Christ est entouré de la Vierge, de saint Jean et de sainte Marie-Madeleine. Ces personnages, qui rappellent par leur style les créations de Jan

La *chaire de vérité* est un meuble hybride de qualité moyenne formé de pièces d'époques différentes (cuve et abat-voix du XVII<sup>e</sup> siècle, rampe d'escalier de style baroque).

#### Chœur (2)

Sous l'arc triomphal est placé un *calvaire*\*, en chêne polychrome, sculpté, en 1453-1454, par Guillaume van Goelen; il s'agit d'une œuvre d'une touchante simplicité d'où se détachent les visages particulièrement expressifs de la Vierge et de saint Jean.

Le *maître-autel* en marbre et cuivre forme un ensemble moderne, placé en 1897. Le ciborium, en cuivre, formant baldaquin, fut posé en 1903. Les *stalles* (1892), en chêne, ont été enlevées récemment et remises dans les bras du transept. A gauche du chœur est installé un *lutrin* (XVII<sup>e</sup> siècle), en chêne, qui servit primitivement de tabernacle, placé derrière la tourelle eucharistique.

Aux colonnes sont attachées deux lampes de secours (XVII<sup>e</sup> siècle), en cuivre ciselé. Notons encore deux chandeliers (XV<sup>e</sup> siècle), en fer forgé; deux croix de procession (XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles), en laiton; huit chandeliers, en cuivre, du XVII<sup>e</sup> siècle et quatre, en cuivre également, du XVIII<sup>e</sup> siècle.

En se dirigeant, par la droite, vers le déambulatoire, remarquer, à gauche, toujours dans le chœur, un imposant tronc, en chêne, du XV<sup>e</sup> siècle, supportant une *Statue de la Vierge* présentant un fruit à l'Enfant Jésus; il s'agit d'une sculpture robuste de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, début du XVI<sup>e</sup> siècle, qui a malheureusement souffert d'une restauration trop radicale.

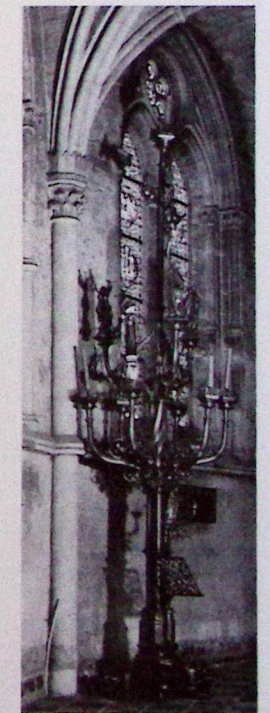
#### Déambulatoire (3)

A l'entrée du déambulatoire, à droite, on peut voir une *Statue géante de saint Léonard*, sculpture sans grand caractère de E. Jansen (1875). A gauche, une *Statue de sainte Barbe*, œuvre, en noyer, de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle.

Dans le déambulatoire sont exposées *neuf peintures sur verre* \* (XVII<sup>e</sup> siècle), détaillant d'une manière exquise des scènes de la vie de saint François d'Assise et divers autres sujets religieux.

Les huit vitraux garnissant le déambulatoire ont été exécutés entre 1896 et 1919 par le maître verrier Stalins d'Anvers.

A gauche, admirable *lutrin* \*, (XV<sup>e</sup> siècle), en laiton massif, dont le fût



Le chandelier pascal est une superbe dinanderie, chef-d'œuvre de Renier Van Thienen.

Borman, sont traités avec ce sens aigu du pathétisme qui caractérise la production de Roger van der Weyden. Au fût de cette œuvre, d'une technique éblouissante, a été appliquée une ravissante statuette, en laiton, d'une grande beauté plastique, représentant saint Léonard; cette charmante illustration du patron de Léau est communément attribuée à Renier Van Thienen et proviendrait du luminaire de Saint Léonard (1483), vendu, en 1826, en même temps que d'autres dinanderies appartenant au sanctuaire. *Sedes Sapientiae* (XIIe siècle), d'allure hiératique, la main gauche posée sur le genou; l'Enfant Jésus a disparu et la main droite a été restaurée sans mesure; en dépit de ces réserves, l'œuvre, qui trahit l'influence byzantine, est un document précieux, pour l'histoire de la sculpture dans nos régions.

Grande statue de Saint Léonard (XVIIe siècle-1,85 m de haut), en chêne. Cette sculpture assez froide se signale plus par ses dimensions que par ses mérites artistiques.

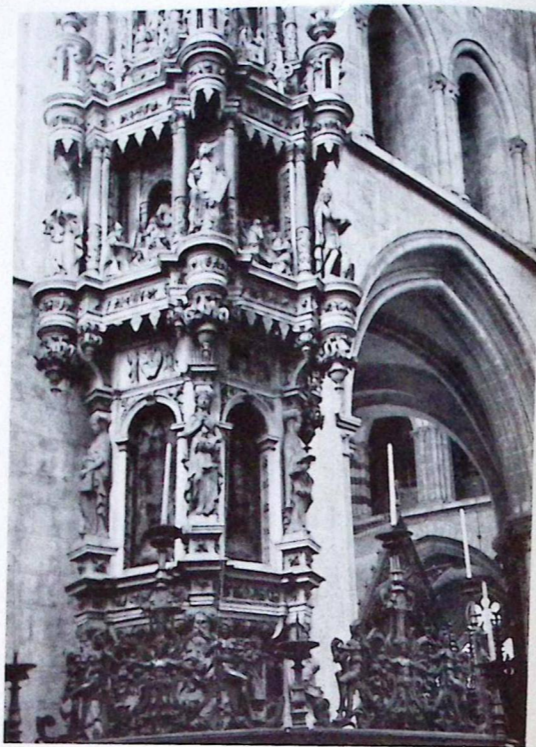
Avant de quitter le déambulatoire, remarquer, le *Christ assis au Calvaire* (XVIIe siècle) en chêne, œuvre d'inspiration folklorique, mais d'une facture assez brillante.

#### Chapelle du Saint-Sacrement (4)

Fameuse *Tourelle du Saint-Sacrement* \*\*, couramment appelée le *Tabernacle de Léau*, indéniablement la pièce maîtresse de l'église et un authentique chef-d'œuvre d'art et de foi. Cette sculpture monumentale, ciselée comme une chasse et qu'on croirait sortie des doigts de quelque génial orfèvre, a fait jaillir dans la bouche des esthètes et critiques d'art les épithètes les plus élogieuses.

F. Peeters affirme que « nulle part la pierre n'a parié mieux qu'à Léau, personne mieux que Floris ne l'a fait chanter ». Camille Lemonnier l'a qualifiée de « merveille de finesse et d'élégance ». Alphonse Wauters considère le tabernacle comme « le plus beau de ceux qui existent ». Sander Pierron le trouve « splendide ». Victor Hugo y voit un « miracle du ciseau ». Louis Wilmet déclare que « le critère de la beauté se trouve ici réalisé: l'unité dans la variété ». Le comte J. de Borchgrave d'Altena clôture en disant « qu'on peut passer des heures à détailler cette œuvre... la plus importante que notre pays ait conservée de toutes celles de la Renaissance... de la base au sommet, on ne trouve rien d'inachevé dans cette œuvre, même là où le regard ne peut atteindre ».

Haute de 18 mètres, la tourelle eucharistique de Léau, la plus importante



Le tabernacle de Léau est la plus importante tourelle eucharistique conservée en Belgique.

et la plus fouillée qui soit conservée en Belgique, a été réalisée en pierre blanche d'Avesnes, par l'Anversois *Cornille de Vriendt*, dit *Floris*, en 1551, et amenée, par bateau, à Léau, en 1552. Une somme de 600 florins carolus fut payée à l'artiste pour son travail. Cette commande put être effectuée grâce au mécénat de Martin van Wilre, seigneur d'Oplinter et de son épouse Marie Pyllepeerts.

Notons, entre parenthèses, que l'église Sainte-Catherine de Glabbeek-Zuurbeemde possède également un étonnant tabernacle (1555) du même Floris, ensemble moins imposant (quatre étages, 7 mètres de haut) que celui de Léau, plus sobre aussi, mais qui ne le cède en rien sur le plan de l'équilibre et de l'élégance à celui de l'église Saint-Léonard.

Le tabernacle comporte neuf étages où dans une débauche d'ornements empruntés à l'esthétique italienne ou prolifèrent les colonnettes à l'antique, rinceaux, fleurs et masques, l'artiste a brodé, avec une virtuosité exceptionnelle et un souci de finition jusque dans les détails, une espèce de Somme de l'ancienne et de la nouvelle Loi. La base est animée de bas-reliefs figurant des scènes de sacrifices alternant avec des guirlandes de fleurs et des corbeilles de fruits.

Au-dessus, quatre atlantes majestueux représentent Moïse, Aaron, Melchisédech et David. Entre ces statues sont évoqués la création de nos premiers parents, l'interdiction de l'arbre de la science du bien et du mal, la faute, Adam et Eve chassés du paradis terrestre et le meurtre d'Abel. Plus haut est installé le tabernacle proprement dit portant les armes du donateur Martin van Wilre et de son épouse. Cette réserve eucharistique est gardée par quatre figures de femmes drapées à l'antique et symbolisant la Sagesse, la Douceur, la Simplicité et l'Activité. L'étage suivant est en encorbellement; ses angles sont occupés par les quatre évangélistes et leurs attributs; ces statues pleines de noblesse encadrent trois groupes remarquables évoquant la Cène, la Rencontre d'Abraham et de Melchisédech et la Manne dans le désert. Au-dessus de cette zone, les étages se rétrécissent, les figures s'affinent pour s'achever sous la voûte en un couronnement d'une extrême légèreté.

Le second étage au-dessus du tabernacle présente des groupes de vierges martyres tenant en main l'instrument de leur supplice. Les angles sont occupés par des figures de la Foi, de l'Espérance, de la Charité et de la Force, juchées sur des tourelles ajourées. Plus haut apparaissent les Pères de l'Eglise: saint Augustin, saint Grégoire, saint

Jérôme et saint Ambroise avec, dans les niches, d'autres défenseurs de la Foi discutant doctement.

Au-dessus, on distingue saint Georges, saint Adrien et saint Christophe et d'autres bienheureux. Viennent ensuite des groupes de prophètes et des rois de Juda. A l'étage suivant figurent des anges musiciens et des cariatides.

Le monument s'achève sur le Couronnement de la Vierge Marie que somme un pélican s'ouvrant la poitrine pour nourrir ses petits. Le tabernacle est entouré d'une magnifique *clôture* \*\*, en laiton massif, de style Renaissance, exécutée en 1552-1553, et attribuée à Jean Paus. Cette dinanderie d'une brillante facture abonde en motifs décoratifs d'où émergent de gracieuses figures féminines dévotées.

Dans la même chapelle, on peut voir, à gauche du tabernacle, adossée au mur, la *Pierre tombale* de Martin van Wilre (†1558), seigneur d'Oplinter, et de son épouse Marie Pyllepeerts (†1554), les généreux donateurs du prestigieux tabernacle. En face du tabernacle, un *triptyque*, fortement retouché, dont le panneau central évoque le Baptême du Christ tandis que les volets intérieurs sont consacrés à la Prédication de Saint Jean-Baptiste et à la Tentation de Jésus dans le désert; les volets extérieurs représentent la Conversion de Saint Hubert.

Cette œuvre, qui daterait des années 1557-1558, a parfois été attribuée à Frans Floris. Il semble plutôt que cette composition techniquement adroite, mais assez froide, soit l'œuvre d'un des élèves du maître anversois.

A la sortie de la chapelle, près de la première station du Chemin de Croix, est exposée une *Vierge de Piété* \*\*, en bois, haute de 1,15 m, et datant du XVIe siècle. Cette composition magnifique, où le visage de Marie exprime une intense émotion, a souffert d'une restauration un peu trop radicale effectuée en 1917.

Signalons, au passage, que le *Chemin de Croix* est un ensemble moderne (1926); les stations, peintes sur cuivre rouge doré, sont de la main de Van Gramberen de Tirlemont.

#### Chapelle Saint-Roch (5)

A l'entrée à droite, posée sur un socle, une œuvre naïve du XVIIe siècle.

A droite, accrochée au mur, une œuvre en chêne, composée de la

*Coffre* (XIVe siècle), en chêne, taillé grossièrement à l'épingle et garni de belles peintures. Ce meuble rare nous éclaire sur la technique de nos huchiers à l'époque médiévale; une partie du trésor de l'église y fut caché lors des troubles de la Révolution française.

L'*autel* \*\* est d'une grande richesse; il est orné d'un retable animé par une Sainte Famille et une Sainte Catherine. Le groupe de la *Sainte Famille*, en chêne polychrome, qu'on peut dater de la seconde moitié du XVIe siècle, serait l'œuvre de Josse Beyearts; il forme un type peu courant d'iconographie présentant l'Enfant Jésus donnant la main à son père nourricier sous le regard maternel de la Vierge. La Sainte Catherine qui accompagne ce groupe est attribuée au même Beyearts.

Au-dessus du retable, un *Saint Sébastien* (XVIe siècle) revêtu d'une armure et un *Saint Antoine l'Ermite* (XVe siècle) portant la bure, entourent un *Saint Roch* (XVIIe siècle) d'une belle expression.

La *prédelle* \*\* est formée de reliefs figurant l'Annonciation, la Visitation, l'Annonce aux Bergers et l'Adoration des Mages. Dans cette suite où chaque sujet mérite qu'on s'y arrête, on retrouve tous les caractères des productions chères au XVIe siècle, où le maniérisme le dispute à la naïveté. A noter le rôle de figurant dévolu à saint Joseph.

Deux peintures du XVIe siècle encadrent l'autel. A gauche, le *Repas chez Simon* \*\*, d'un maître inconnu, n'est pas sans rappeler la célèbre Cène de Thierry Bouts, conservée en l'église Saint-Pierre, à Louvain. Sans pouvoir rivaliser du point de vue pictural, avec ce chef-d'œuvre, le tableau de Léau séduit par maints détails. Tant le mobilier, les accessoires, les vêtements que le modelé des visages et les attitudes des personnages concourent à faire de cette toile une œuvre de qualité.

L'*autre composition* — à droite de l'autel — ne procède pas de la même veine, mais reste néanmoins dans la bonne tradition de nos primitifs; elle relate en trois panneaux des épisodes de la vie de Sainte Marie-Madeleine, tirés de la Légende dorée. L'œuvre reste marquée par l'influence des Bouts et van der Weyden.

En face de l'autel, une *Nativité* sculptée (XVe siècle), restaurée avec outrance au XIXe siècle, de sorte que quelques parties seulement ont gardé leur cachet original. Ravissant lustre, en laiton, de style Renaissance (XVIe siècle) à six branches, dont la tige est animée d'un curieux petit homme sauvage.

#### Chapelle Notre-Dame (6)

A l'entrée de la chapelle, magnifique *branche de chandelier* \*\*, en laiton, de style gothique flamboyant, provenant peut-être du chandelier pascal de Renier Van Thienen.

L'*autel* \*\*, dédié à la Vierge, bien que formé d'éléments d'époques et de styles différents, forme un ensemble d'une indéfectible valeur artistique. La *partie centrale* \*\* est occupée par un *retable consacré à l'Enfance* et à la *Passion du Christ*. Ce retable, qui présente tous les caractères de la production brabançonne des années 1500 — les dates de 1494 et 1496 ont parfois été citées — s'il n'échappe pas à une certaine mièvrerie, fourmille en revanche en annotations charmantes. Dans la niche centrale, où se trouvait jadis une Crucifixion, trône de nos jours une gracieuse *Vierge en Majesté*, tenant d'une main un fruit et soutenant de l'autre l'Enfant Jésus qui lui caresse le menton; cette Madone figure parmi les plus charmantes et les plus touchantes qui soient sorties de nos ateliers du XIIIe siècle.

La *prédelle*, consacrée à la Présentation de Marie au Temple, à la Nativité et à la Circoncision, est typique des productions des années 1490-1510. Les volets intérieurs ont été peints par un maître inconnu du XVIe siècle; d'une exécution soignée, ils évoquent, à gauche, Jésus au Jardin des Oliviers, le Baiser de Judas, l'Arrestation de Jésus et sa Présentation au peuple, et, à droite, la Descente de Jésus aux Enfers, sa Résurrection et son Apparition à sa Mère.

Les volets extérieurs, œuvre d'un maître anonyme du XVIe siècle, représentent l'Arbre de Jessé, un des thèmes favoris de nos artistes du Moyen Age.

En face de l'autel, trois *belles statues* \*\* témoignant du savoir-faire de nos imagiers gothiques des années 1480-1500. D'allure monumentale, elles représentent, à gauche, un Saint Jacques le Mineur, d'un drapé admirable, à droite, un Saint Philippe traité vigoureusement et, au centre, un Saint Georges terrassant le dragon. Cette dernière sculpture est du plus haut intérêt pour l'étude du harnois militaire de la fin du XVIe siècle; on y trouve, en effet, un modèle complet d'armure gothique depuis le casque jusqu'aux solerets. Le caparaçon, qui recouvre le cheval, est couvert de décors italianisants. Le dragon, frappé à mort, est saisissant de réalisme.

Dans la chapelle est conservé un *confessionnal* de 1621, l'un des plus



Le repas chez Simon, d'un maître inconnu (XVe siècle) n'est pas sans rappeler la Cène de Thierry Bouts.

anciens du pays. Ce meuble, de style Renaissance, a subi diverses retouches qui en altèrent la pureté.

#### Chapelle Saint-Erasme (7)

L'autel est orné d'un important *triptyque* \*\* daté: 1554, attribué parfois à Pieter Aertsen ou encore à Antoine Van Hilleberghe, bien que la paternité de cette œuvre soit restée douteuse jusqu'à nos jours. Un fait toutefois semble établi: c'est le même artiste qui exécuta le triptyque des Sept Douleurs de Marie, placé dans la Chapelle Saint-Hubert (voir plus loin). De frappantes similitudes (identité de la composition, du dessin, de certaines figures, présence d'anges pourvus d'ailes de papillons, personnages regardant vers l'extérieur de la toile) ne laissent aucun doute à ce sujet.

Le *panneau central*, consacré aux *Sept Joies de Marie*, présente comme motif principal le Couronnement de la Vierge au Ciel. Tout autour sont disposés six médaillons figurant l'Annonciation, la Visitation, l'Adoration des Bergers, l'Adoration des Mages, l'Apparition du Christ ressuscité à sa Mère et enfin la Descente du Saint-Esprit sur Marie et les Apôtres. Les volets évoquent des scènes de martyres. Les volets intérieurs représentent, à gauche, le martyr de saint Erasme et, à droite, celui de saint Laurent. Les volets extérieurs relatent la lapidation de saint Etienne et le supplice de sainte Agathe. A noter: l'étonnante sérénité du visage des suppliciés.

La *prédelle* est animée d'une Sainte Face et des instruments de la Passion. Sous la fenêtre est exposée une *Adoration des Mages*, toile retouchée, attribuée à l'Ecole allemande (XVIIe siècle).

En face de l'autel, une autre *Adoration des Mages* (XVIIIe siècle) sérieusement dégradée.

#### Chapelle des Fonts baptismaux (8)

*Fonts baptismaux* (XVIIe siècle), en forme de vaste ciboire, sur pied annelé, avec élégante potence (XVe siècle), en gothique flamboyant, pour manœuvrer le couvercle. Près de la chapelle est accroché un *Christ*, en chêne, datant du XVIe siècle.

Dans le fond de l'église beau *triptyque* \*\* (XVIIe siècle) couramment attribué à l'entourage de Frans Floris. Le *panneau central* évoque les sept constances où Jésus versa son sang. Au milieu figure une représentation pathétique et très expressive du Coup de lance; les médaillons ont trait à la Circoncision, l'Agonie au Jardin des Oliviers, la Flagellation,

le Couronnement d'épines, le Dépouillement des vêtements et la Crucifixion, un septième médaillon montre l'Enfant Jésus béni. Les panneaux intérieurs traitent des martyres de sainte Barbe et de sainte Lucie. Les panneaux extérieurs sont animés d'une résurrection de Lazare. La prédelle, peinte sans grande recherche, présente des sujets hybrides, dans lesquels certains critiques voient des scènes de la vie de saint Grégoire le Grand.

Gagner à présent le bas-côté sud.

Près de l'entrée de la Chapelle du Saint-Sépulchre a été placée une Sainte Trinité, groupe sculpté remontant au XVII<sup>e</sup> siècle.

#### Chapelle du Saint-Sépulchre (8)

Christ au Tombeau, sculpture gothique très originale (fin du X<sup>e</sup> siècle), présentant le Sauveur reposant, les mains croisées sur le ventre, dans une espèce de sarcophage dont l'ouverture est bordée de fer.

Derrière cette œuvre inscrite sont placés trois panneaux, peints sur bois avec infiniment de soins, où figurent les trois Marie se rendant au Tombeau, avec des armoiries. Un quatrième panneau, placé perpendiculairement, présente un ange, tout de blanc vêtu et les ailes déployées. Dans les passages, servant de toile de fond aux tableaux, on reconnaît, entre autres, les églises de Liéu et de Saint-Trond, l'église Notre-Dame-au-Lac de Tillemont et les tombes de Grimée.

Ces peintures, qui constituent un document iconographique de premier ordre, ont été exécutées, vers 1480, par le primitif flamand, Jean Mertens.

Christ au Tombeau, sculpture gothique très originale (fin du X<sup>e</sup> siècle). La chapelle conserve aussi un Christ assis au Calvaire du XVIII<sup>e</sup> siècle.

#### Chapelle Sainte-Anne (10)

Construite en 1507-1528, par Jean Sallaken, cette chapelle était réservée à la Chambre de Rhétorique de Liéu, qui l'avait dédiée à sa patronne, sainte Anne.

Au centre de l'autel est placé un groupe en bois, d'un type fort curieux, du début du XIII<sup>e</sup> siècle figurant sainte Anne, la Vierge et l'Enfant. La Vierge et sa mère sont assises tandis que l'Enfant Jésus tend sa main vers une grappe de raisins qui tient sainte Anne.

Sur la table d'autel, à gauche, est inscrite une ravissante petite chapelle (XVI<sup>e</sup> siècle), en chêne, présentant sur ses volets intérieurs deux figures de saints et, à l'extérieur, la devise de l'ancienne Chambre de Rhétorique: « J'ores voir Conser », ainsi que deux brins de muguet.

emblème de cette Chambre. Sur l'autel, toujours, mais, à droite, un autre groupe, en bois, du XVII<sup>e</sup> siècle, présentant sainte Anne debout portant sur le bras droit la Vierge et l'Enfant.

L'autel de sainte Anne est dominé par un retable\*, en chêne, consacré à des scènes de la vie de sainte Anne. Le compartiment central relate, dans un décor très fouillé, la naissance de la Vierge Marie; l'encadrement, où l'on reconnaît notamment David tenant sa harpe et les ancêtres du Christ, figure l'Arbre de Jessé. En dessous est représentée une réunion de personnages, avec au centre, Jessé, méditant. Le panneau de gauche présente, en haut, le mariage d'Anne et de Joachim, et, en bas, le grand-père refusant l'offrande de Joachim parce que son union avec Anne est stérile. Le panneau de droite montre, en haut, la rencontre de Joachim et d'Anne, près de la Porte d'Or, en bas, la Présentation de Marie au Temple. Les montants et les gorges du retable se signalent par leur ornementation très riche; on y voit, à côté de motifs Renaissance, des figures de prophètes, de moines et d'évêques, dont un saint Léonard.

Ce retable, quoique daté de 1565, présente tous les caractères spécifiques des productions sorties des ateliers anversois durant les années 1530-1540. Il peut être rangé parmi les œuvres de transition où se trouvent juxtaposés des éléments empruntés à la tradition gothique et des formes italianisantes. Bien que surchargé et quelque peu hybride, ce retable ne manque ni de vie, ni de pittoresque. Les volets intérieurs, peints en 1624, évoquent l'Annonciation et la Visitation. Y figurent également les portraits des donateurs — un certain Vandenoit et son épouse — et leurs armoiries. Sur les volets extérieurs sont reproduits quatre des arts libéraux voisinant le muguet symbolique.

La prédelle présente les quatre Évangélistes, accompagnés de leurs symboles; il s'agit d'une peinture fortement dégradée, exécutée en 1575. Sous le dais gothique couronnant le retable trônent deux statues: un Saint Gilles et une Sainte Hélène, deux œuvres du X<sup>e</sup> siècle.

À gauche de l'autel est conservé le curieux Mémorial de Henri Van Steynoy (†1555) et de son épouse, Marguerite Speken (†1561), en forme de triptyque, dont le centre est occupé par une Crucifixion, œuvre charmante, d'allure italianisante, peinte sur verre églomisé. Les volets intérieurs présentent les portraits des défunts, tandis que les volets extérieurs sont décorés chacun d'une tête de mort et portent la date: 1571.



Le retable de sainte Anne est une composition pleine de vie, issue des ateliers anversois (1530-1540).

Sous le panneau central, on peut lire l'abbatisme rédigé en caractères gothiques. En face de l'autel se trouve le Mémorial de la Famille Spicken, forme d'un admirable retable\*, en chêne, authentique miniature consacrée à l'histoire de la glorification de la Sainte Croix, titre de la Légende dorée. La partie centrale du retable superpose une Résurrection de la Vierge, une Crucifixion et un Dieu le Père. Les compartiments latéraux relatent, chacun, trois épisodes de la découverte et de la vénération de la Vraie Croix. Remarquer dans l'encadrement la présence du muguet, emblème de la Chambre de Rhétorique.

Les volets intérieurs sont ornés de peintures, d'une grande richesse iconographique, consacrées à d'autres scènes inspirées de la Légende dorée. Le panneau de gauche nous montre, à l'oriental, le roi de Saba, venu à Jérusalem pour consulter Salomon et refusant de franchir un pont parce qu'il lui avait été averti par une vision que l'œuvre servirait de pont formel (ou la croix du Sauveur). Au second plan est représentée la translation de l'arcueil pris du temple, le ou plus tard se formera la piscine probatoire. Le panneau de droite évoque l'aspersion de la Vraie Croix à sainte Hélène et à Constantin et, dans le fond, le sort tragique de Chocrois.

Sur les volets extérieurs, en dessous d'une scène représentant le Christ portant sa croix en présence de Marie-Madeleine apparaissent les portraits de trois membres de la famille Spicken, à gauche Henri Spicken, à droite Willem Spicken et son épouse Marie Heilighelms. Les reliefs qui ornent ce monument, tout comme les peintures qui occupent les volets, présentent tout par leur style que par leur ornementation très fouillée, ou dominent les pilastres aux 10<sup>e</sup>s enrichis de feuillages et les frontons aux courbes élégantes, tous les caractères des productions brabançonnaises du début du XVI<sup>e</sup> siècle.

La chapelle abrite aussi une belle chape († 1590), de velours vert, rehaussée d'angles bicéphales, en or. Suivant la tradition, cette chape aurait été offerte à l'église de Liéu par Maximilien d'Autriche.

La chapelle garde encore deux volets peints, évoquant d'une façon saisissante le Jugement dernier. Attribués à l'École flamande du XVI<sup>e</sup> siècle, ces volets présentent, au revers, sainte Catherine et saint Gilles.

#### Chapelle Saint-Hubert (11)

L'autel est dominé par un magnifique triptyque\* consacré aux Sept Douleurs de la Vierge. Il s'agit d'une œuvre incontestablement contem-

poraine et de la même main que le triptyque des Sept Joies de Marie (voir plus haut: Chapelle Saint-Erasme), ainsi qu'en témoignent les nombreuses similitudes entre les deux compositions (identité de style, conformité des types, regards posés par certains personnages sur le spectateur, anges pourvus d'ailes de papillons). Le motif central représente la Descente de Croix. Tout autour, six médaillons illustrent la Présentation de Jésus au Temple et les prédictions du vieillard Siméon, la Fuite en Égypte, Jésus parmi les docteurs, la Rencontre de Jésus, de Marie et de Véronique, le Calvaire et la Déposition de Croix.

Les volets intérieurs sont animés de scènes de martyre (peut-être celui de la légion thébaine, en 297, sous Dioclétien). Les volets extérieurs évoquent des épisodes de la vie de saint Martin de Tours.

Le volet de gauche évoque, en une composition bien équilibrée, la célèbre Charité de saint Martin, telle que nous la relate la Légende dorée; celui de droite propose trois autres scènes de la vie du saint: la foule suppliant saint Martin d'accepter la charge d'évêque, le sacre du saint et sa messe miraculeuse.

La prédelle présente les instruments de la Passion du Christ et certains détails de son Calvaire.

En face de l'autel, dans un encadrement moderne, est placé le retable de saint Hubert composé de trois reliefs gothiques (XV<sup>e</sup> siècle) illustrant la naissance, le sacre et la mort du patron des chasseurs. Le calvaire, qui domine le relief central, est moderne. En face de l'autel également, un tableau du XVII<sup>e</sup> siècle est animé d'une Conversion de Saint Hubert, œuvre d'une facture honorable, quoique un peu trop surchargée.

La chapelle conserve encore un Christ sans bras, en chêne, (XVI<sup>e</sup> siècle) et une Vierge du XVII<sup>e</sup> siècle, restaurée sans mesure.

#### Sacristie (12)

Cette chapelle était, il n'y a guère encore, consacrée à sainte Lucie. La plupart des œuvres qui la meublaient ont trouvé place aujourd'hui dans d'autres parties du sanctuaire.

Au-dessus de la porte d'entrée de la sacristie est suspendu un Christ roman\* du XII<sup>e</sup> siècle, formant un type d'iconographie devenu très rare dans nos régions. Le Sauveur est figuré ici sans couronne d'épines, le visage paisible et digne, les bras horizontaux, les pieds cloués séparément; aux quatre extrémités de la croix, des médaillons représentent

les quatre évangélistes. Au revers de la croix, on trouve une autre image du Crucifié, peinte sur enduit (XV<sup>e</sup> siècle).

Au pied de la croix ont été placées deux statues du XVII<sup>e</sup> siècle représentant la Vierge et saint Jean.

A hauteur de la dernière station du chemin de croix, on remarquera une Pietà, en noyer, du XVII<sup>e</sup> siècle, œuvre d'un goût rustique, assez maladroite, mais dont le visage de la Vierge est assez expressif.

#### Chapelle Saint-Léonard (13)

A gauche de l'autel, dans une niche est placée une exquise statuette de saint Léonard\*, dite des Rogations; le patron des prisonniers et des femmes enceintes est représenté ici en abbé tonsuré, assis sur un siège surmonté d'un dais en gothique flamboyant et portant la chape et divers accessoires: crosse, chaînes et livre des règles. Cette sculpture, attribuée à Henri Roesen de Louvain, est considérée comme un chef-d'œuvre du X<sup>e</sup> siècle finissant (1496-1497).

Sous cette statue, une toile du XVII<sup>e</sup> siècle rappelle la guérison d'un lépreux obtenue en ce lieu.

L'autel dédié à saint Léonard est orné d'un magnifique retable\*, à trois compartiments, finement ouvragés et enrichis de dais, pinacles, gâbles, fenestrelles et fleurons.

La niche centrale est occupée par la statue miraculeuse de saint Léonard\* (± 1300), qui forme un document précieux pour l'histoire de l'iconographie dans nos régions. Le patron de Liéu y est représenté en majesté, tenant dans la main droite la crosse et dans la gauche le livre des règles; il est revêtu d'une aube et d'une chasuble gothiques, enrichies de cabochons.

Le retable proprement dit\* peut être rangé parmi les œuvres maîtresses de l'École bruxelloise de la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle; il est généralement donné à Arnoul de Maeler et fut exécuté vers 1478-1480.

Cet excellent travail, plusieurs fois marqué du maillet, nous conte en des scènes tour à tour exquises, émouvantes et pathétiques, six épisodes de la vie du saint abbé de Nobliac. Dans cet ensemble de grande classe, on retrouve des figures que n'aurait pas désavouées Roger van der Weyden et des visages bouleversants de vérité. A noter tout spécialement le Saint Léonard en prière, hallucinant de vérité.

Sur l'autel sont placés six chandeliers en laiton, des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. A droite de l'autel, une statue, en albâtre, du XVII<sup>e</sup> siècle, figu-



Pietà (XV<sup>e</sup> siècle), sculpture d'une belle plastique, qu'on peut admirer en sortant de la Chapelle du Saint-Sacrement.



Christ roman du XII<sup>e</sup> siècle, type extrêmement rare d'iconographie religieuse.

rant une sainte non identifiée, peut-être, sainte Dorothée ou sainte Elisabeth de Hongrie.

En face de l'autel de Saint Léonard, triptyque (XVI<sup>e</sup> siècle), de l'École de Frans Floris, dont le panneau central représente le Christ glorifié, entouré des emblèmes des Évangélistes, et les volets intérieurs, le retour de l'Enfant prodigue et la parabole du Roi clément et du serviteur imputoyable, tandis que les volets extérieurs figurent un baptême et un martyr. Cette œuvre, qui fut parfois donnée à Michel Coxie, voire à Frans Floris lui-même, se signale par la fermeté du dessin et la richesse du coloris.

Au-dessus de la porte de la chapelle de semaine a été placée une statue de sainte Vivine figurée en abbesse, œuvre qui se rattache à la production du XVI<sup>e</sup> siècle.

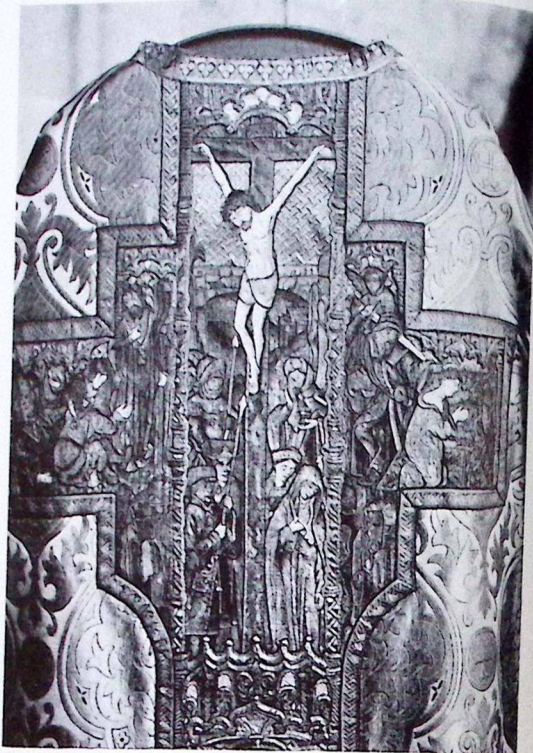
Plus haut se voient les restes d'une grande fresque (haute de 11 mètres et large de 7 mètres) fort dégradée, représentant le Jugement Dernier. Cette peinture murale, grandiose par la conception, et au coloris harmonieux, date vraisemblablement de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, peut-être de 1490. On en attribue parfois la paternité à Louis Raets, qui œuvra à Léau à cette époque.

La chapelle garde encore, à gauche du triptyque de l'école de Frans Floris, des fragments d'une autre fresque gothique, elle aussi fortement détériorée, où l'on reconnaît quatre figures de saints, qui ne seraient autres que saint Servais, saint Roch, saint Albert et saint Gilles. On peut encore voir, à l'entrée de la chapelle de semaine un couvreur joint du XVI<sup>e</sup> siècle, entièrement sculpté et animé d'un saint Léonard, ainsi qu'un bénitier gothique (XV<sup>e</sup> siècle).

#### Chapelle de semaine (14)

La chapelle de semaine, qui servit initialement aux dévotions des pèlerins, puis de sacristie, abrite de nos jours quatorze sculptures: un Christ assis au Calvaire (XVII<sup>e</sup> siècle), d'une facture artistique supérieure à celui exposé dans la Chapelle du Saint-Sépulchre; une sainte non identifiée du XVIII<sup>e</sup> siècle; un saint évêque du XVIII<sup>e</sup> siècle également; deux bustes-reliquaires (XVII<sup>e</sup> siècle), l'un de saint Blaise, l'autre de saint Laurent; un buste de Dieu le Père (XVII<sup>e</sup> siècle), six figures d'apôtres (XVII<sup>e</sup> siècle), d'inspiration rustique; deux évangélistes (XVII<sup>e</sup> siècle) et, enfin, un Christ du XV<sup>e</sup> siècle.

Dans la chapelle sont encore conservés trois panneaux peints (XVII<sup>e</sup>



Les vêtements liturgiques de l'église Saint-Léonard sont de toute beauté. Ci-dessus: une chasuble du XVI<sup>e</sup> siècle où figure le Christ en croix.

siècle), d'une technique assez rudimentaire, décrivant des scènes empruntées à la légende de saint Jacques l'Intercis.

#### Chambre du Trésor (15)

On admirera d'abord la jolie porte romane donnant accès au déambuloire. Cette porte, en plein cintre, où la pierre blanche alterne agréablement avec le grès ferrugineux appartient sans doute à la première campagne de construction du sanctuaire.

Présentées, sous vitrine, les orfèvreries\* de Léau figurent parmi les plus belles et les plus rares du pays et forment un véritable répertoire des formes et des décors depuis les temps gothiques jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Signalons:

- le buste-reliquaire de saint Léonard, argenté, contenant des reliques du patron des prisonniers;
- un ostensorio-tourrelle, en argent doré, datant de 1450 environ, une pièce d'une ordonnance toute classique;
- une boîte en argent, servant de custode, joyau de style Renaissance, offert en 1697, à l'église, par le gouverneur espagnol, Don Pedro de Aldao y Taboada et son épouse Isabelle de Dongelbergh;
- le reliquaire gothique de saint Léonard, en vermeil, en forme de cylindre, couronné d'un pinacle (± 1300);
- une pyxide champlevée, en émail de Limoges (XII<sup>e</sup> ou XIII<sup>e</sup> siècle); une autre pyxide, sans décor, d'origine mosane (XIII<sup>e</sup> siècle);
- un baiser de paix, en vermeil, avec Pietà et millésimé: 1602;
- une balle de chape (XVII<sup>e</sup> siècle), en argent doré, où figurent la Sainte Trinité et les emblèmes des Évangélistes;
- des calices, ciboires, ostensorios, petits reliquaires, encensoirs, burettes, etc...

Les dinanderies\* raviront tous les esthètes, qui s'intéresseront à la collection des chandeliers en laiton et en cuivre, allant des temps gothiques au XVIII<sup>e</sup> siècle, aux croix de procession, aux lanternes d'administration, en cuivre ajouré, aux plateaux d'offrande, aux aquamaniles à double bec, etc...

Citons encore une ravissante statuette de la Vierge et de l'Enfant Jésus, en bois polychrome, un travail malinois du XVI<sup>e</sup> siècle; une exquise statuette, en bois, de l'Enfant Jésus (fin du XV<sup>e</sup> siècle), d'origine bruxelloise; une Sainte Elisabeth en bois (XVII<sup>e</sup> siècle), etc...

La collection des vêtements et ornements liturgiques\*, conservés dans une armoire en chêne, remarquable par ses panneaux parcheminés, est d'une richesse qui témoigne des années d'opulence que connut la cité et du renom dont jouissait le sanctuaire.

Parmi les broderies les plus belles, citons: un splendide vêtement liturgique — le plus somptueux de toute la collection — en soie brodée d'or, daté: 1555, commandé par Martin van Wilre et confectionné par Barthélemy van de Kerckhove de Bruxelles pour la somme de 550 florins carolus soit seulement 50 carolus de moins que le célèbre tabernacle de Corneille Floris; la chape surtout est admirable et reprend les mêmes sujets que ceux du panneau central du triptyque ornant la Chapelle des Fonts baptismaux;

une chasuble rouge (XVII<sup>e</sup> siècle) présentant un Christ en Croix et divers personnages, dont un Saint Jean l'Évangéliste; une chasuble Renaissance en velours pourpre, dont la croix dorsale est animée d'une Dernière Cène, d'une Communion et d'un Baptême; trois chapes du XVI<sup>e</sup> siècle où figurent Jésus au Jardin des Oliviers, la Sainte Trinité entourée d'anges ravissants et la Flagellation. En sortant de l'église, parcourir la Grand'Place de Léau.

#### Grand'Place \*

En dépit de l'édification de quelques maisons modernes, d'une outragante banalité, la Grand'Place reste l'une des plus curieuses, des plus typiques et des plus pittoresques du pays. Ses façades nous content cinq siècles d'histoire de l'architecture civile, depuis les temps gothiques jusqu'à l'avènement du néo-classicisme.

Plusieurs maisons portent des millésimes: 1599, 1669, 1731, etc...

Au milieu de la Grand'Place se dresse une pompe monumentale (classée), en pierre. Elle fut érigée, en 1762, à l'emplacement occupé par un vieux puits. Composée de deux vasques et surmontée d'un lion tenant un écusson cette pompe fut reconstruite au lendemain de la seconde conflagration mondiale.

Trois monuments de la Grand'Place retiendront plus spécialement l'attention.

#### Halle aux Draps \*

Occupée de nos jours par la Gendarmerie Nationale, la Halle aux Draps fut édifée durant le XIV<sup>e</sup> siècle, époque où l'industrie drapière était parti-



L'église Saint-Léonard est sans conteste le fleuron architectural de la région.

Charlemagne, Philippe le Bon et Charles le Téméraire, perdues irrémédiablement.

La tour en briques, avec cordons de pierres blanches, qui accoste la façade postérieure, est une ajoute qui rompt quelque peu l'unité de l'édifice. Les retouches et restaurations apportées à l'hôtel de ville au cours du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle n'ont pas toujours été heureuses et ont nui partiellement à l'ordonnance exquise que dégagait le bâtiment.

Les salles de l'hôtel de ville rappellent encore la magnificence d'antan. Les cheminées notamment sont remarquables.

La grande salle du rez-de-chaussée est ornée d'une grande fresque murale, d'un coloris charmant, exécutée au lendemain de la première guerre mondiale par Maurice Langskens, de Bruxelles.

L'hôtel de ville garde encore divers témoins des fastes de jadis. On peut y voir, entre autres, le blason (daté: 1531) de la Chambre de Rhétorique « De Leliëkens uutten Dale », qui avait son local à l'étage, ainsi que le fanion de cette même confrérie et sa devise: Jonst voor Const. Ajoutons d'autres souvenirs en provenance des gildes locales, des collections d'anciens poids et mesures, des gravures et des cartes d'époque, qui justifiaient amplement l'aménagement d'un musée local de folklore.

Avant de gagner, à l'extrémité de la Grand'Place, la Spiegelhuis, signalons qu'un fragment du mur de la première enceinte est encore visible à gauche de l'hôtel de ville. De même, on peut encore voir derrière la maison à pignons à gradins, située à l'angle de la rue Vincent Bets, la tour ronde qui gardait la Porte de Saint-Trond, aujourd'hui disparue.

#### Spiegelhuis \*

Située au coin de la Grand'Place et de la Bogaardenstraat, cette ravissante demeure doit son nom à la famille Hespighels, qui la fit construire en 1571. C'est par corruption que cette habitation est appelée, de nos jours, het Spiegelhuis.

Le bâtiment, protégé par une mesure de classement, a été débarrassé récemment du plâtre qui le recouvrait, restituant à la façade toute sa luminosité. Cette façade, où la brique rouge alterne agréablement avec les bandes de pierres blanches, présente un curieux pignon, rythmé par quatre colonnes cannelées à chapiteaux ioniques, et enrichi de fleurons et de deux cygnes décapités. À l'angle de l'immeuble a été placée, dans une niche à dais joliment ouvragée, une statue de saint Antoine de

culièrement florissante à Léau. La construction s'appuyait contre le mur de la première enceinte qui sert encore aujourd'hui de façade arrière au bâtiment. La construction, où la brique alterne agréablement avec la pierre blanche, se signale par sa lumineuse façade percée de dix-neuf fenêtres à meneaux, sa porte cintrée, ses pignons à gradins et sa rangée de lucarnes qui égalaient la toiture.

À hauteur du premier étage, deux statues, placées dans des niches finement ouvragées, représentent, peut-être, les saints patrons des gildes des sociétés locales de tir. La halle servit à la fois aux drapiers, aux boulangers et aux bouchers. Les échevins y tenaient conseil. À l'étage, deux sociétés de tir y avaient leur local: la Gilde de Saint-Georges, fondée en 1376, et celle de Saint-Léonard, constituée en 1514. Le vaste grenier servit d'entrepôt à la Table du Saint-Esprit.

#### Hôtel de Ville \*

La construction de l'hôtel de ville est communément attribuée aux Keldermans et plus spécialement à Rombaut Keldermans, premier architecte de Charles Quint.

Les travaux s'échelonnèrent de 1528 à 1539 (date où fut élevé le perron). Le monument (classé) présente un habile mélange de gothique tardif et de première Renaissance. Le mouvement Renaissance, encore à ses débuts dans nos régions, triomphe dans le perron\* où abondent les motifs héraldiques, les médaillons, les armes et les devises. Doté d'une double rampe, dont les socles sont surmontés d'un lion couché, ce perron présente à sa base trois compartiments animés des briquets de l'Ordre de la Toison d'Or et des armes d'Isabelle de Portugal et entourés de deux médaillons aux effigies de Charles Quint et d'Isabelle de Portugal. La balustrade porte la devise de Charles Quint: Plus Oultre, les armoiries de l'empereur, ainsi que celles du Brabant et de Léau. À chaque extrémité de la balustrade se dresse un lion tenant dans ses griffes un écusson.

Le bâtiment proprement dit appartient encore par ses lignes aux temps gothiques (fenêtres à arc surbaissé, colonnettes à chapiteaux ornés de feuillages, pignons et gâble à gradins) mais les ornements (niche centrale, pinacles polygonaux) évoquent irrésistiblement les tendances nouvelles de la Renaissance.

Les statues de la Vierge, de saint Léonard et de saint Sulpice occupant la niche centrale remplacent des images plus anciennes représentant

L'hôtel de ville (à gauche) et l'ancienne halle aux draps rappellent qu'autrefois Léau comptait parmi les cités les plus prospères du pays.



Padoue. La rue des Bogards (Bogaardenstraat) perpétue le souvenir des Frères Bogards, qui, dès la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, avaient érigé un couvent en cet endroit. Les membres de cette communauté furent dispersés, en 1797 par les révolutionnaires français. La chapelle échappa à la démolition et fut par la suite transformée en grange. Elle disparut, voici quelques années, lorsqu'on perça la nouvelle artère conduisant à Budingén.

L'imposante bâtisse occupant l'autre angle de la rue des Bogards et de la Grand'Place fut élevée à l'emplacement où se dressaient jadis les bâtiments d'une autre congrégation religieuse, celle des Clercs dits « Kapellebroeders », qui fut fondée en 1290. Cette communauté fut également victime de l'occupant français.

Le couvent fut vendu le 5 vendémiaire an VII et démolit par la suite. La rue courant derrière le bâtiment porte encore aujourd'hui le nom de « Achter de Kapel » (Derrière la Chapelle).

#### Les bords de la Petite Ghète

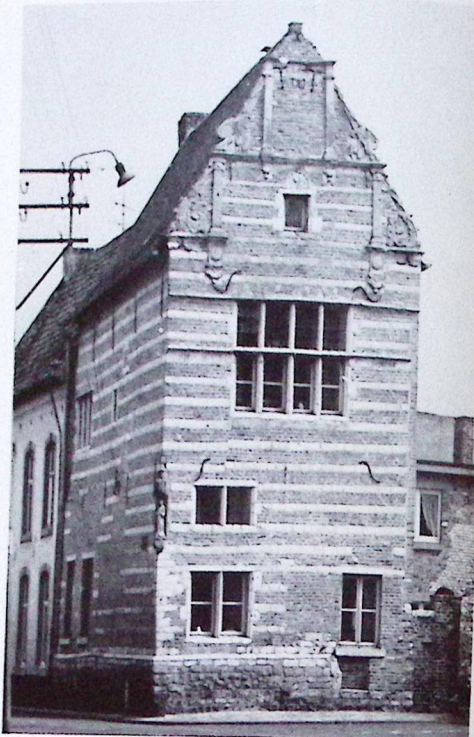
Emprunter, à présent, la rue de la Chapelle (Kapelstraat) qui conduit à la Petite Ghète, à hauteur du Pont Notre-Dame. Le parapet de ce pont est orné d'une petite chapelle où est honorée depuis un temps immémorial une image de Marie, Etoile de la Mer. Cette statuette, d'un goût rustique, fut placée ici par un batelier soucieux de s'assurer la protection de la Vierge à l'époque où la Petite Ghète, encore navigable, voyait chaque année des centaines de péniches utiliser son cours.

En aval du pont, le long de la rive gauche, aujourd'hui *rue du Bateau* (Schipstraat) se trouvaient autrefois les quais où étaient déchargées les marchandises.

Sur l'autre rive, de nos jours, *rue de la Ghète* (Geetstraat) étaient installés jadis les entrepôts.

#### Ferme du Couvent des Ecoliers

Après avoir franchi le Pont Notre-Dame, s'engager dans la *rue de Tirlemont* (Tienestraat) qu'on suit jusqu'à hauteur de la *Ferme de l'ancien Couvent des Ecoliers*, qui se dégage à droite de la chaussée. L'Ordre des Ecoliers, fondé à Paris, en 1201, s'installa à Léau, dès 1235. Ses membres s'adonnaient principalement à l'étude. Le monastère fut supprimé par Joseph II, en 1784, et les religieux se dispersèrent. Les bâtiments claustraux furent démolis et remplacés par des maisons à usage d'habitations, dépourvues de tout caractère architectural.



La Spiegelhuis, une des façades les plus typiques de la Grand'Place de Léau.

Seule la ferme a été préservée et forme avec son robuste porche, sa ravissante cour intérieure autour de laquelle s'alignent le corps de logis, les étables et les écuries, un ensemble archaïque du plus séduisant effet. Revenir à la Petite Ghète et remonter, sans franchir la rivière, le cours d'eau.

#### Hôpital et Moulin à eau

À droite se dresse l'Hôpital, rebâti en 1840-1842. Il s'agit d'une sobre bâtisse, en briques avec cordons et soubassement de pierres blanches. Il est desservi par les Sœurs Grises qui s'installèrent en ce lieu en 1677. 500 mètres en amont de l'Hôpital, on atteint le Moulin Geens, exploité de nos jours par les frères Sneyers. Ses origines sont très anciennes. Connu autrefois sous l'appellation de *Viermolen*, il appartenait, en 1244, au Chapitre de Saint-Denis de Liège. En 1330, il fut englobé dans les nouveaux remparts protégeant la ville. Confisqué par la Révolution française, il fut acquis plus tard par la famille Geens, qui modernisa le bâtiment. Il fonctionne de nos jours à l'aide d'une turbine hydraulique. Les amateurs de sites champêtres et verdoyants poursuivront par le sentier longeant la Petite Ghète jusqu'au lieu-dit « *Les Trois Ecluses* », distant de 300 mètres environ du moulin. De cet endroit où les eaux excédentaires de la rivière se jettent dans le « *Vloedgracht* » creusé au XI<sup>e</sup> siècle, l'on jouit d'une vue admirable sur l'église Saint-Léonard. Revenir au moulin et franchir la Petite Ghète pour rejoindre le centre de l'agglomération. Au détour du chemin, beau coup d'œil sur la façade de l'église Saint-Léonard. La venelle conduit à la *rue du Béguinage* (Begijnholstraat). Avant de s'engager, à droite, dans cette artère paisible, faire quelques pas à gauche jusqu'à la maison dite « *Le Gouvernement* » (deuxième demeure à gauche) où résidèrent les gouverneurs de la ville. En suivant à droite la rue du Béguinage, on arrive à hauteur de l'École communale, construite à l'emplacement où s'élevait jadis la chapelle du second béguinage (le premier béguinage était établi le long de la Petite Ghète, en aval du port). A l'étage de l'École communale est déjà attestée en 1457. Dans l'impasse située derrière l'École communale, quelques maisons basses dissimulées parmi des façades banalisées rappellent encore le séjour des béguines. L'une de ces maisons porte, sous forme d'ancrages, la date: 1635.



Le robuste porche de la ferme de l'ancien Couvent des Ecoliers.

Immédiatement après l'École communale, tourner à gauche, dans la *rue des Chevaliers* (Riddersstraat) dont la première maison, à gauche, ne manque pas d'intérêt, sa façade est ornée d'armoiries non identifiées, tandis que le pignon est animé de quatre médaillons illustrant l'Adoration des Mages.

La rue des Chevaliers aboutit à la Grand'Place où se termine notre petit périple au cœur de la vieille cité.

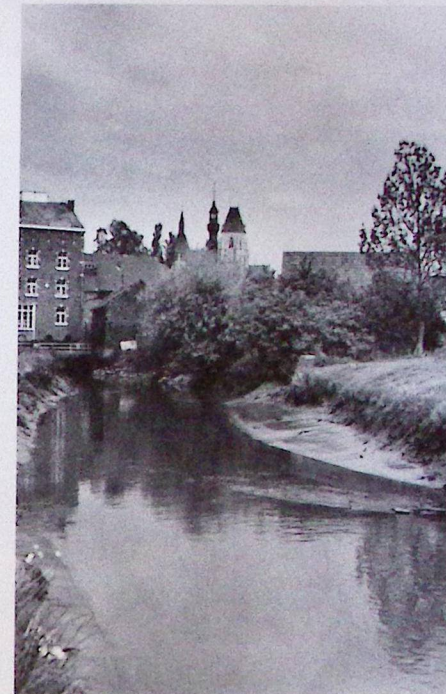
#### Au hameau de l'Ossenweg

Une seconde excursion peut être entreprise au départ de la Grand'Place, jusqu'au hameau de l'Ossenweg, distant du centre de Léau de 3,5 km. A cet effet, quitter la Grand'Place par la *rue de Saint-Trond* (Sint-Truidenstraat). A droite, la *rue de la Station* (Stationstraat) conduit à la gare désaffectée de Léau. En s'engageant dans cette rue, on peut voir, à droite, au centre d'un verger, la grange de l'ancien couvent de *Béthanie*, caractérisée par ses parements en briques rouges, ses jolies portes cintrées et ses encadrements de portes et fenêtres en pierres blanches. Continuer par la *rue de Saint-Trond* et longer les installations de la fabrique de confitures Hendrickx-Lamberts. A l'extrémité de ces bâtiments, un chemin bétonné qui s'amorce, à gauche, mène à la chapelle toute voisine dédiée à *Notre-Dame du Repos* (O.-L.-V. van Rust), modeste édicule votif près duquel sont encore visibles les vestiges d'un donjon, formé de moellons et de briques, et qui est un des derniers témoins des anciennes fortifications qui ceinturaient la ville.

Retour à la rue de Saint-Trond qu'on suit encore pendant une centaine de mètres avant de bifurquer à gauche (plaque: Ossenweg) pour emprunter la petite route pavée qui conduit en 3 km au hameau d'Ossenweg, sis à l'extrémité de la commune de Léau et à la limite de la province de Limbourg.

La chaussée se faufile dans un site éminemment champêtre et laisse bientôt à gauche, le *Castelberg*, petite éminence qui abrita jadis un château fortifié, qui fut peut-être le berceau de Léau mais dont il ne reste plus aujourd'hui la moindre trace, tandis qu'à droite une plantation de peupliers occupe de nos jours la zone où s'étendait autrefois le *Lac de Léau* connu dans la région sous l'appellation de « *Het Vinne* » où naquit la légende de Léau (voir plus haut, le chapitre: Léau et sa légende).

Notre chemin nous conduit au hameau de l'Ossenweg, modeste agglomération rurale dont les maisons basses se déploient au pied d'une



En amont du Viermolen, la vue sur Léau est admirable.

chapelle dédiée au Saint Nom de Marie et plantée à l'altitude de 47 mètres.

En fait, seul le chœur gothique, à deux travées, donnant sur une abside à trois pans date de la première campagne de construction (1536-1538); la nef, coiffée d'un élégant clocheton pointu, est une adjonction du début du XVII<sup>e</sup> siècle. Desservi par les religieux du Val des Ecoliers, l'oratoire fut fermé, en 1784, par ordre de Joseph II, et vendu comme bien national le 22 vendémiaire de l'an VII. La chapelle fut rouverte au culte dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle.

Des offices y ont lieu les dimanches, mercredis et vendredis. Une messe en plein air est célébrée le jeudi de l'Ascension, dans l'après-midi, et le dimanche qui suit la Nativité de la Vierge (8 septembre), à 10 heures, à l'occasion de la procession annuelle.

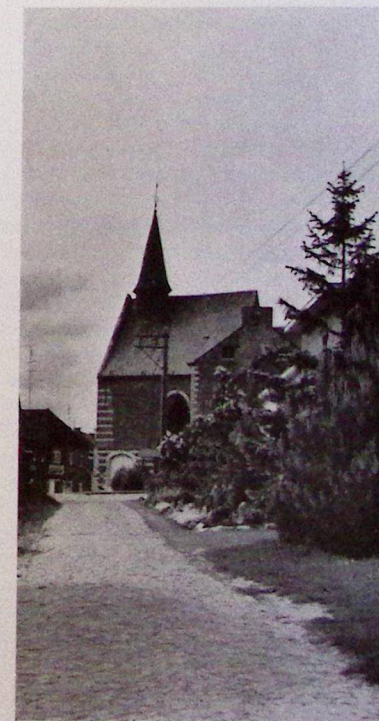
Depuis un temps immémorial, on vénère dans la chapelle une statue miraculeuse de la Vierge, qui suivant la tradition, fut mise au jour par un paysan labourant ses terres. La Mère céleste est invoquée pour la guérison des maux du corps, ainsi que pour la protection du bétail. Le mobilier comprend en outre un maître-autel baroque, daté: 1751, un confessionnal baroque lui aussi, rehaussé de cariatides, têtes d'anges, fleurs et fruits, un tableau de Judocus Vanderbaeren (1595) figurant la Descente de Croix, deux sculptures frustes mais émouvantes figurant saint Ambroise et saint Benoît et un jubé de 1615, orné de treize panneaux peints représentant le Christ et les Apôtres.

À droite et en contrebas de la chapelle subsiste un délicieux *chemin creux* dont les talus sont profondément encaissés.

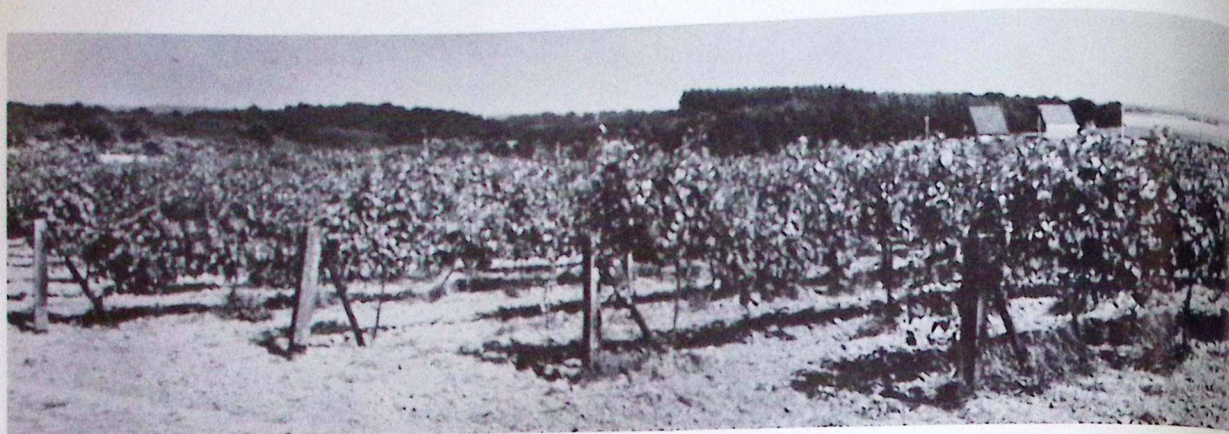
Pour rejoindre Léau, dépasser la chapelle. Après 200 mètres, prendre à gauche la petite route qui conduit, 2 bons kilomètres plus loin, à la chaussée de Léau à Budingén, à hauteur du hameau de *Terweiden*. A cet endroit, s'engager, à gauche, dans la chaussée qui remonte le cours de la Petite Ghète et aboutit 3,5 km plus loin, à la Grand'Place de Léau.

#### Sources consultées :

R.M. Lemaire: La formation du style gothique brabançon.  
Comte J. de Borchgrave d'Altena: Notes pour servir à l'inventaire des œuvres d'art du Brabant — Arrondissement de Louvain.  
Louis Wilmet: Léau, la ville des souvenirs.  
Leysens: Zoutleeuw, kunstschrijn van Brabant.



La chapelle de l'Ossenweg vue du débouché du chemin creux.



## Le plus grand vignoble de Belgique

par Georges MARIMAN  
Ingénieur commercial U.L.B.

Il se trouve au lieu-dit Keteiheide lequel figure sur la carte militaire au 1/40.000 un peu au sud de la pointe sud-est du Bois des Capucins (Forêt de Soignes). Il s'étend sur trois hectares, des deux côtés de la chaussée d'Overijse à Duisburg, à l'endroit où, du plateau, commence la descente vers IJzer. Il est à 17 km de la Grand' Place de Bruxelles.

Monsieur René Charlier, conseiller communal d'Overijse, en est le propriétaire, le planteur, le cultivateur et l'exploitant. Il a appelé son vin le *Keteiheydt* qui est l'orthographe du nom du lieu sur une ancienne carte conservée dans les archives d'Overijse.

C'est à Mlle Mina Martens, archiviste de la Ville de Bruxelles, que je dois d'avoir pu ajouter Overijse à la liste des quelque 800 localités belges qui, d'après les recherches de Joseph Halkin (1), furent autrefois viticoles. Dans l'étude de Mlle Martens: «L'intérêt des comptes domaniaux du Brabant» (1940 fasc. 1 du Bulletin de la Soc. Roy. Belge de Géographie) il est dit que la recette de Bruxelles de 1405 nous apprend que la duchesse possédait un vignoble sur une étendue d'un bonnier au Coudenberg, derrière le palais ducal. Hoeylaert, *Overyssche* et Louvain avaient également des vignes. Il y en avait aussi dans la région d'Anvers,

à Austruweel et Berendrecht, à Turnhout et à Jodoigne.

C'est aussi en Brabant qu'on a trouvé le plus ancien témoin de la viticulture en Belgique. Vous savez probablement que la vallée du Maelbeek a été viticole, que Charles le Téméraire y a possédé un vignoble et que la porte d'enceinte de Bruxelles qui s'ouvrait de ce côté s'appelait la Porte aux Vignobles. Mais ce que vous ignorez sans doute, c'est que cette vallée fut viticole dès l'époque romaine.

La chaussée d'Haecht qui court sur la crête qui sépare la vallée de la Senne de celle du Maelbeek est une très ancienne voie. En 1861 (2), on y a trouvé



Vignoble de M. René Charlier, à Overijse. En page de gauche la partie sud, plantée en 1958. Ci-dessus, la partie nord, plantée en 1962. Vue vers Duisburg. Le raisin mûrissant est protégé contre la voracité des oiseaux par des fibres synthétiques étirées. Photos prises le 15 août 1967.

plusieurs tombes à 18 mètres de la première borne kilométrique et à 6 mètres de la route, donc entre l'amorce de la rue de l'Est et de la rue Vifquin actuelles. Les médailles qu'elles renfermaient pouvaient les faire remonter au règne d'Hadrien, mort en l'an 138. De nombreuses tuiles à rebords découvertes sur la colline prouvent l'existence d'habitations à cette époque reculée. En mai 1866, à 500 m. environ de ces habitations, près de la station Josaphat, donc dans le bas de l'avenue Louis Bertrand, au bout de la rue des Coteaux au nom évocateur, on a trouvé un *oscille*. L'endroit regarde au sud-est, est protégé des vents du nord et de ceux humides de l'ouest; c'est l'exposition de choix pour un vignoble. Le mot *oscille* est un diminutif du mot latin «os» qui veut dire: bouche (pensez aux médicaments qui se prennent «per os»), mais aussi: visage, face. L'objet qu'il désigne est un petit disque à l'effigie de Bacchus avec un trou

pour y passer un cordon. Les vigneronns latins suspendaient des oscilles aux sarments de leurs vignes pour attirer sur elles les faveurs du dieu des vendanges. Ils s'y balançaient au vent et c'est là l'étymologie du verbe osciller et du substantif oscillation. L'oscille de Schaerbeek est en terre blanche, large de 5 cm, haut de 3. La partie supérieure, celle de la bélière ou du trou, manque. Les Nerviens interdisaient le vin dont l'usage aurait pu énerver leur vigueur. Un souci pareil anima Domitien qui ordonna d'arracher toutes les vignes en Gaule, défense qui subsista jusqu'en 282, où Probus permit de replanter des ceps dans l'empire. En 313, le christianisme devint religion de l'empire. Il faut du vin, au moins pour la messe, mais plus de masques païens de Bacchus. Au IV<sup>e</sup> siècle, il y a des vignobles à Paris. Ausone (310-394) chante les vignobles de la Moselle. Trèves est résidence des empereurs.

On peut donc supposer que c'est entre 282 et 313 que la viticulture a dû s'étendre jusqu'au Brabant.

Forest, qui eut une abbaye importante, a son château du Wijngaard et sa rue du Vignoble. Auderghem, Nivelles, Wavre (XI<sup>e</sup>), Tubize, Virginal, Rebecq, Braine-le-Château, Braine-l'Alleud, Lasne, Bousval, Céroux, Baisy, Hougaerde, etc. furent viticoles. Des ordonnances de 1229 du duc Henri 1<sup>er</sup> fixent l'amende à payer par qui pénètre dans la vigne d'autrui de jour et celle due par qui y pénètre la nuit. Une ordonnance ducale de 1384 condamne les falsificateurs du vin à être brûlés vifs.

Le grand centre viticole brabançon fut Louvain. E. Van Even a écrit (3) qu'avant la fin du XII<sup>e</sup> siècle on cultivait la vigne sur les collines qui entourent la ville. En 1210, l'abbaye de Villers y plante un vignoble de 1.000 ceps au bas du château et, à la fin du siècle, tous les coteaux sont couverts de vignobles. Les plus importants étaient

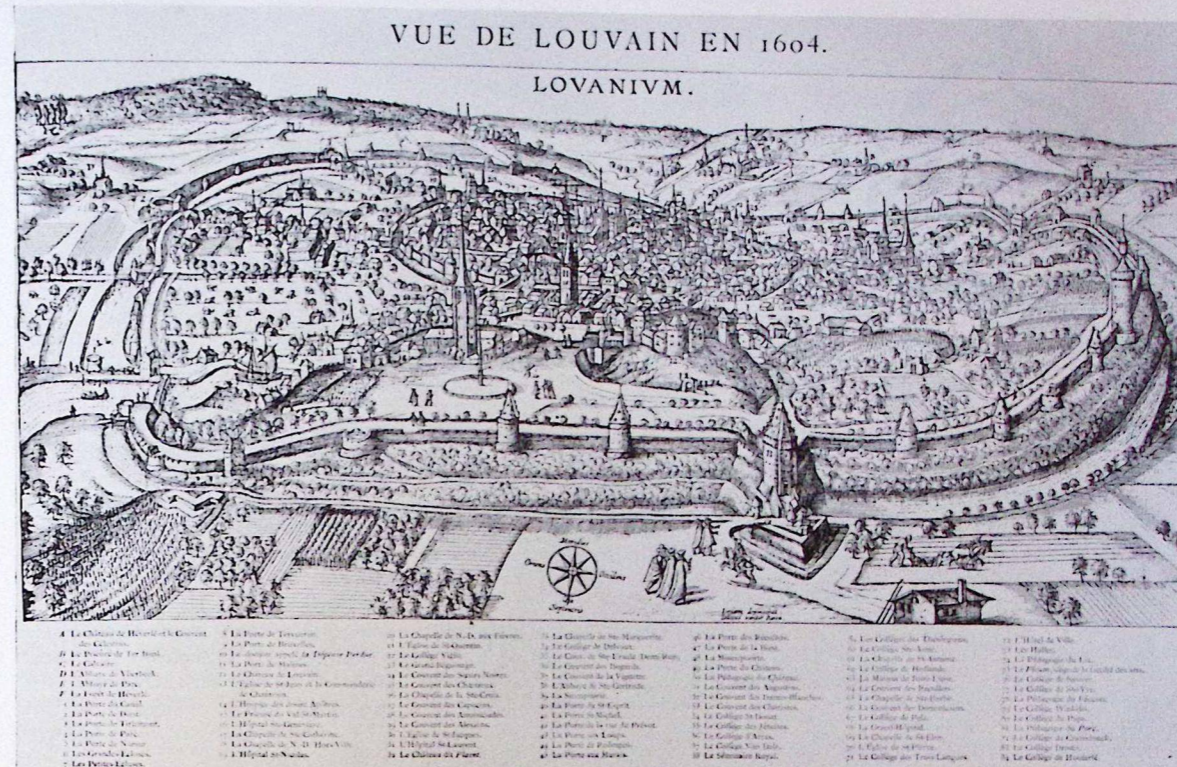


La vendange au XVI<sup>e</sup> siècle, d'après une gravure de J. Bol.

ceux des Kesselbergen, des Roesselbergen (déjà signalés dans les archives de 1144), des Swanenbergen et le vignoble des ducs, rue des Chevaliers, près du Mont César. Le rapport est extrêmement rémunérateur et un vignoble est la meilleure dot pour une fille. On fait du vin blanc et du rouge. Ces vins sont agréables et capiteux. Les tavernes d'alors sont des débits de vin et ne servent guère de bière. La production oblige à construire quatre pressoirs publics (Kessel, Heerengracht, et deux à Vlierbeek) outre de nombreux pressoirs particuliers. L'élégant bâtiment classé du pressoir de l'abbaye de sainte Gertrude subsiste, 6 rue du Pressoir, dans le domaine de l'Ecole Provinciale d'Horticulture. Les ducs de Bourgogne usent des vins de Louvain à leur table alors qu'ils possèdent cependant d'excellents vignobles en

Bourgogne et que Bruges, où ils résident, est un entrepôt des vins européens. Charles-Quint en emporte partout pour sa table, même dans sa retraite à Saint-Yuste en Espagne. Un vignoble exige beaucoup de soins qu'on ne peut interrompre; faute de soins, il peut être perdu après 2 ou 3 ans. Les vignobles souffrent des commotions du règne de Philippe II. C'est au Roesselberg, dans le vignoble de maître Quentin, époux de Marthe Bal, qu'en 1542 se réunissaient les réformés pour discuter de la Bible. En 1572, le prince d'Orange incendie à Kessel-Lo l'abbaye de Vlierbeek qui est complètement détruite et sur 55 maisons et fermes des environs, une seule échappe à la dévastation (4). C'est ce passage du Taciturne qui a dû sonner le glas des vignobles de Kessel et de Vlierbeek.

Tout le Démer fut viticole. L'abbaye d'Averbode conserve une comptabilité de ses vignobles datant du XIII<sup>e</sup> siècle. En l'an 1500, elle avait 3.333 verges de vignobles. Le point de départ de cette viticulture est le coteau de Testelt déjà viticole au VIII<sup>e</sup> siècle et couvert de vignes au XII<sup>e</sup>. L'âge d'or de l'abbaye d'Averbode (5) se situe au XIII<sup>e</sup> siècle et au XIV<sup>e</sup>. Au XV<sup>e</sup>, la soldatesque la fait pâtir pendant les guerres contre les Liégeois révoltés (batailles de Montenaeken 1465 et de Brusthem 1467). Au XVI<sup>e</sup> siècle, des gueux prennent le maquis à cause de la tyrannie et de l'intolérance du pouvoir. On les appelle les « bosgeuzen » (gueux des bois). Traqués, ils vivent de rapines. Averbode et d'autres abbayes connurent leurs attaques et leurs exactions. En 1578, après la bataille de Gembloux, des soldats allemands pillent l'abbaye. En 1579, la



Vue de Louvain en 1604, depuis le Roesselberg.

Au n° 12, le Mont César avec le château.

A côté, à droite, le dessus du vignoble des ducs, qui montait le versant caché de la Voer.

Après son extrémité, à droite, le pressoir de l'abbaye de sainte Gertrude.

A l'avant-plan, à gauche, hors les murs, deux vignobles sur les premiers contreforts du Roesselberg.

peste sévit à la suite du siège de Maestricht et emporte plus d'un tiers des moines. En 1586, les soldats hollandais terrorisent la Campine. En 1599, les gueux emmènent l'abbé prisonnier à Bréda et ne le relâchent que contre une très forte rançon. Plusieurs fois les religieux durent quitter l'abbaye et leurs longues absences furent certainement fatales aux vignobles. Pendant la fin du siècle, dans tout le pays, ce ne sont — lisez Pirenne — que ruines, misères et famine. A Louvain, dès 1590, on dérode des vignobles pour d'autres cultures. Un vignoble figure sur une vue du XVII<sup>e</sup> siècle de l'abbaye d'Affligem, commune de Hekelgem, à la limite nord-ouest du Brabant (6). Cette abbaye fut la plus active et la plus opulente des Pays-Bas. Plusieurs colonies monastiques, entre autres Vlierbeek, se sont rattachées à elle. Ce fait explique

ce que m'a dit un religieux, à savoir que les archives d'Affligem, encore à dépeupler, pourraient enrichir l'histoire de la viticulture belge. Une clause du traité des Pyrénées (1659) a interdit la viticulture chez nous. Le mercantiliste Colbert, homme de confiance de Mazarin, était champenois et a certainement trempé largement dans cette interdiction pour éliminer un concurrent et accroître l'introduction des vins français chez nous. Ensuite, les armées de Louis XIV guerroient sur notre territoire. Les canons sont mis en batterie sur les coteaux. La soldatesque mercenaire de toute provenance arrache échaldas et sarmets, souvent pour se chauffer. C'est ainsi que les vignobles de Louvain sont détruits en 1672 (4). Pirenne a écrit que de 1648 à 1713, la Belgique a plus que jamais mérité le nom de

champ de bataille de l'Europe. En 1680, il n'y a plus de vignobles en Brabant. Les guerres les ont tués. Je vais maintenant vous conter l'histoire de notre grand vignoble brabançon actuel. Au début de ce siècle, j'ai passé les heureuses vacances de ma jeunesse près de Huy. Malgré les ravages qu'y firent les soldats français en 1664, 1693, 1694, 1705, des vignobles hutois survécurent et je les ai connus. Je me suis intéressé à leur histoire et, de là, à celle des vignobles de Belgique disparus. J'habitais Vilvorde. Avec les conseils de MM. Buysens et Lacroix, pères de mes amis, qui enseignaient à l'Ecole d'Horticulture, je me mis à cultiver la vigne en plein air. Dans les bouquinerie de Bruxelles, je découvris les petits traités historiques et pratiques de: Joigneaux, Theyskens, Jopken, Guyot, Chancrin, Pacottet et,



L'oscille de Schaerbeek, d'après J. Van der Maelen.

par la suite j'en acquis bien d'autres encore. Je fréquentai la Bibliothèque Royale qui possède la fameuse ampélographie de Viala et pas mal d'autres richesses concernant la viticulture. Je fus convaincu que la culture hutoise en foule, par recouchage (méthode de la broche de Champagne), avec ses échelas et ses variétés sensibles à l'oïdium, devait être rénovée et l'idée d'une renaissance de la viticulture à Huy et dans toute la Belgique s'installa dans mon esprit. Je me mis à consulter régulièrement toutes les revues viticoles accessibles. Je me mis en rapport avec les hybrideurs, pépiniéristes et instituts viticoles français, italiens, suisses, grand-ducaux, allemands — je devais, plus tard, faire visite à pas mal d'entre eux — et j'écrivis aussi à des gens qui essayaient et cultivaient la vigne dans les climats septentrionaux: Angleterre, Etats-Unis, Pologne (près de Varsovie), Russie, et à Kalmar en Suède. Pendant la dernière guerre, je retournai, le samedi ou le dimanche, à Vilvorde que j'avais quitté en 1937, pour y suivre, pendant 3 ans, les cours d'arboriculture de l'Ecole d'Horticulture. Je me fis un allié du professeur M. Ed. Van Cauwenberghe, décédé il n'y a guère, et de son assistant M. Paul Dewit, maintenant, directeur de l'Ecole Provinciale d'Horticulture d'Anderlecht. Ces messieurs savaient par expérience que la viticulture en plein air est possible en Belgique. L'étude de son histoire m'en avait persuadé et si Charles-Quint avait emporté du vin de Louvain dans sa retraite à Saint-Yuste en Espagne, c'est qu'il n'était pas si mauvais que le prétendait la foule des non-initiés qui se moquaient de moi. Je n'ai jamais sou-

tenu qu'on pût obtenir ici l'égal d'un grand cru, bien que le plus grand de tous, le plus célèbre, le plus cher, celui des toutes grandes occasions, le champagne, soit produit à 90 km seulement de notre frontière. Je voulais mettre à l'épreuve ici de nombreuses variétés nouvelles créées en France, en Italie, aux Etats-Unis dont les articles de revues et les ouvrages récents soulignaient les vertus: résistance totale ou meilleure à notre grand ennemi viticole, l'oïdium venu d'Amérique en 1845, précocité, vigueur, production accrue, qualité.

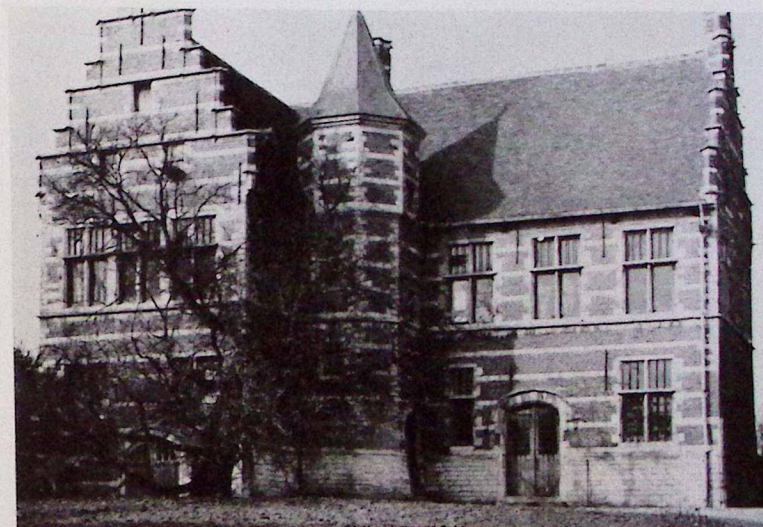
Le phylloxéra venu d'Amérique en 1868 est un puceron radicicole qui détruisit toutes les vignes européennes jusqu'en Champagne et au Grand-Duché. On reconstitua tous les vignobles en greffant les variétés européennes sur pieds américains, car les vignes américaines résistent au phylloxéra et elles sont aussi plus résistantes à l'oïdium. L'hybridation des vignes américaines avec les européennes donne des plants qui ont part aux qualités de résistance des américaines. La législation phylloxérique de 1882 empêchait pratiquement l'importation de vignes racinées. Restait l'importation de morceaux de sarments sans racines. En bouturant un morceau de sarment avec un œil, on obtint une vigne. Monsieur Van Cauwenberghe décida la création à l'Ecole d'Horticulture d'un petit vignoble d'essais de trois ares. Les nouvelles variétés, dont j'importais des morceaux de sarments par la poste, furent étudiées et comparées à d'anciennes: 63 variétés en tout. Des rapports de culture me furent remis tous les ans. De 1946 à 1959 et en 1965 j'écrivis des articles

dans Le Courrier Horticole. En 1950, cette revue me transmit une lettre d'un industriel renaisien, M. René De Rudder, qui me disait qu'à la suite de mes articles, il avait planté un petit vignoble dans sa propriété à Amougies, au Mont de l'Enclus. Dans ce vignoble, qui atteignit 20 ares, furent reprises quelques variétés déjà sélectionnées à Vilvorde et de nouvelles y furent essayées, en tout 36. J'en envoyai d'autres à M. Lebon à Ransart et chez M. du Ry à Godinne. Plus de cent variétés, hybrides et autres, passèrent ainsi au crible de nos essais. Nous en avons retenu une douzaine et je poursuis encore de nouveaux essais chez moi. Les variétés adoptées sont toutes des hybrides français. (Léon Millot, Oberlin 595, Castel 19637, Seibel 11701 et 13053, Ravat 578, Meynieu 6, Excelsior).

En 1956, j'ai photographié à Huy, en Cherave, les dernières vignes du dernier vignoble ancienne manière. Huy était mon objectif primitif, mais il n'y a là que deux nouveaux planteurs et un à Amay qui cultivent nos hybrides. Nous avons essayé ceux-ci un peu partout en Belgique où ils forment de très petites cultures. Pour ne parler que du Brabant, il y en a à: Vilvorde, Wesemael, Asse, Meysse (au jardin botanique), Saventhem, Auderghem, Stadt-Wavre, Bourgeois-Rixensart, Sart-Dames-Avelines et à Boitsfort où j'habite.

En 1957, je reçus la visite de M. Charlier, administrateur de l'ISCA dont les installations à Overijse valorisent en vin le raisin de serre qui ne trouve pas preneur pour la table. Elle a le matériel de vinification, de champagnisation

et les caves de conservation. M. Charlier, propriétaire d'un terrain qu'il louait, avait demandé à M. Van Cauwenberghe s'il était possible de cultiver la vigne en plein air chez nous. La réponse du professeur fut affirmative et il m'envoya M. Charlier. Il était question de 82 ares de terrain, dont le bail venait à échéance. Il ne s'agissait donc pas d'un jardin-vignoble d'amateur, mais d'un grand vignoble commercial. J'eus des scrupules et je me fis l'avocat du diable: il en coûte très cher d'écartier les oiseaux du raisin et les rongeurs qui s'en prennent aux racines. J'étais sûr des variétés, mais pour l'acquit de ma conscience, j'envoyai M. Charlier et son épouse chez M. De Rudder. Les magnifiques résultats d'Amougies les convainquirent. Ils eurent aussi le témoignage de M. Lebon. J'enseignai à M. Charlier un mode de culture tout récent d'un Autrichien: Lenz Moser, qui économise la main-d'œuvre et la fatigue au maximum: taille et cueillette à 1,25 m. du sol, sans devoir se baisser, ni palissage ni rognage, usage du tracteur pour les labours et des machines pour les traitements éventuels. L'expérience personnelle de M. Charlier le lui a déjà fait simplifier davantage. Dès 1962, M. Charlier s'était assimilé la technique. Il prévoyait le succès et planta encore deux hectares au nord de la chaussée. C'est le vignoble le plus grand, le plus moderne, le plus méthodique de Belgique. Je remercie M. Charlier d'avoir réalisé ce fruit de recherches et d'efforts que j'ai poursuivis depuis mes 15 ans aux heures de loisir de ma vie. Je remercie aussi les amis qui m'ont aidé dans les recherches.



Le pressoir de l'abbaye de sainte Gertrude, bâti en 1551. Monument classé.

Touristes, promeneurs, amoureux des beaux environs de notre capitale, que vos pas se dirigent vers notre grand vignoble brabançon! A fin septembre et au début d'octobre, vous pourrez y voir en masse des grappes blanches, roses et surtout noires sur de longues files. Dégustez son vin, le Ketelheydt! Comme les vins du Brabant qui furent dignes de la table de nos ducs de Bourgogne et de Charles-Quint, il est, je vous l'assure, sans prétentions, mais bien agréable.

- (1) Etude historique sur la Culture de la Vigne en Belgique, par Joseph Halkin. Liège: Grandmont-Donders 1895.
- (2) Culture de la Vigne à Schaerbeek pendant la Domination romaine, par Joseph Van der Maelen. Bruxelles: Félix Callewaert, rue de l'Industrie 26 — 1875. (Extrait du Bulletin de la Société Royale Linnéenne de Bruxelles).
- (3) Louvain dans le passé et dans le présent par Edward Van Even. Ed. Auguste Fonteyn, 8 rue de Bruxelles, Louvain 1895. (pg. 162).
- (4) Leuven vroeger en nu, door André Smeyers. 1948. Leuven, Vlaamse Drukkerij (pg. 233).
- (5) De Norbertijner Abdij van Averbode. Geschiedkundige schets. Averbode. Drukkerij der Abdij. Ten jare 1920. 384 pages.
- (6) L'Abbaye d'Afflighem. Une gloire religieuse et nationale. Brochure. Octobre 1927.





Armoiries de la famille van der Stegen.

## Le drossard de Brabant\*

par le Capitaine-commandant  
Fernand MAQUA

La compagnie du drossard aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

Aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, les armées étrangères qui stationnent, se déplacent et se battent dans nos provinces favorisent le brigandage, la mendicité et le vagabondage. Dès lors, pour le drossard, le rôle de policier l'emporte sur les devoirs de magistrat. Ses archers bien équipés et expérimentés sillonnent jour et nuit le duché afin de pourvoir à « la sûreté des chemins royaux et à la tranquillité de la campagne ».

Plusieurs édits témoignent du souci de l'autorité de faire échec au banditisme. Celui de 1685 a trait « au repos public, à la sûreté des passagers, sans la-

quelle il est impossible de conserver la liberté de commerce ». Celui de 1697 ordonne à tous baillis, gens de loi et autres officiers du plat-pays « de faire des rondes et patrouilles par les chemins et aussi dans les lieux suspects pour se saisir de tous les malfaiteurs et vagabonds ».

Le règlement de 1729 précise: « si des officiers de justice, magistrats, huis-siers ou autres requièrent le drossard ou son lieutenant de leur prêter main-forte, ceux-ci devront le faire à la première réquisition; et la rétribution qui pourrait échoir en pareil cas, sera remise à ceux qui auront été du détachement ». L'ordonnance du 11 mai 1765 ajoute: « Le drossard de Brabant ou son lieutenant pourront demander main-for-

te ou assistance aux gens de lois qui la fourniront à la première occasion ».

Bien qu'à certains moments le drossard ait porté l'effectif de sa compagnie à près de 200 hommes, celle-ci est insuffisante pour assurer l'ordre public sur un territoire comptant plusieurs centaines de milliers d'habitants (1). C'est pourquoi les souverains furent obligés de rendre plusieurs édits qui obligèrent les paysans et les bourgeois du Brabant à organiser journallement des patrouilles dans les campagnes. Toutefois les hommes du drossard sont de loin les plus efficaces si bien que les édiles

\* Voir début dans « Brabant » n° 2 - 1968, pages 18 à 23.

communaux sollicitent fréquemment leur concours. Cet appel au secours du Mayeur de Houx, de Nivelles, daté du 3 septembre 1758 et adressé au drossard de Brabant, donne un aperçu de la situation (2):

« Il se tient dans les bois des environs de cette ville, à la distance d'une demi lieue au plus, trois ou quatre tripons qui dépouillent particulièrement les filles retournant du marché; l'un d'eux se nomme Taminne, natif de cette ville. Et comme la juridiction de Nivelles ne s'étend qu'à quelque cent pas, hors des postes, il ne m'est pas permis d'en sortir pour les arrêter, même je ne pourrais le faire facilement n'ayant que deux sergents... » (3)

Le drossard lui envoya trois soldats de sa compagnie.

Cette lettre du 3 décembre 1770, signée de Mesemacre d'Audenhoven, mayeur d'Aarschot, n'est pas moins éloquent (4):

Monsieur le greffier,

Comme le nombre des mendiants étrangers continue à rouler nos environs et que même ils commencent à attaquer le monde, je vous prie derechef d'avoir la bonté de vous adresser chez Monsieur le comte Vanderstegen drossard de Brabant et de lui demander de ma part qu'il ait la bonté d'envoyer icy à Aarschot deux de ses hommes à pied le plus tôt possible à cause que le monde icy sont dans des inquiétudes lorsqu'ils sortent de la ville. Deux hommes de la part de Monsieur le comte faisons plus craindre ces étrangers que nos gardes paysannes.

Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas autrichiens s'adresse fréquemment au drossard de Brabant pour obtenir son concours, même quand il s'agit d'intervenir en dehors du duché. Le 18 octobre 1749, il lui envoie cette missive (5):

Cher et bien aimé,

Le conseiller-procureur général de Brabant ayant obtenu décret de prise de corps à charge du baron de Rahier, comte d'Esseneux pour des faits très énormes, il s'agit d'exécuter ce décret, mais comme ce gentilhomme est de l'état noble du duché de Limbourg et qu'il y a beaucoup de parents et alliés

considérables, et que d'ailleurs on ignore dans quel de ses châteaux dont les uns sont situés dans la province de Limbourg et les autres dans celle de Luxembourg, il tient actuellement demeure, sa prise doit être bien concertée et dirigée pour ne pas manquer le coup. Il y a quelques temps que le même conseil de Brabant a aussi décerné prise de corps à charge du nommé Naveau, procureur d'office du dit baron.... Nous vous faisons en conséquence la présente pour vous dire que nous avons résolu de vous charger de la commission de faire appréhender les deux criminels partout où ils pourront se trouver soit dans la province de Luxembourg, soit dans celle de Limbourg ou ailleurs sous la domination de S.M. et de les faire transporter dans cette ville de Bruxelles... nous vous autorisons pour autant que de besoin à y employer autant de soldats de la compagnie du drossard de Brabant que vous jugerez nécessaire... Et comme il pourroit arriver que le détachement de la dite compagnie dût traverser quelque langue du pays de Liège, nous vous remettons ci-jointe une lettre adressée au chancelier de la régence du dit pays portant la réquisition...

Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle déjà, le drossard transmet à ses « stationnaires et patrouillants » quantité de signalements d'individus à rechercher et à arrêter. En voici quelques-uns se rapportant aux mœurs criminelles de l'époque.

— Rechercher Gérard Dreys, demeurant à Weys, dépendance du dit Nethen, accusé d'avoir tué d'un coup de feu le baron de Fossen, seigneur de Dyon-le-Val et Pierre, Ferdinand Mariage, mayeur de Nethen. Faits commis à Wavre, près du bois de Meerdael, le 7 novembre 1718.

— Rechercher Nicolas Beeret, ayant demeuré au séminaire de Laon, 23 ans et qui s'est évadé. Il était prévenu d'avoir empoisonné sous l'espèce du vin au sacrifice de la messe, le Sr Andrieux, supérieur du séminaire.

— Rechercher Antoine Pezelt, sous-lieutenant au régiment de cuirassiers de Pransmansdorff qui a déserté de Vienne le 9 mars, emportant un uniforme complet d'officier de cavalerie consistant en bottes fortes avec épérons, genouillères blanches, veste et culotte de drap jaune, un petit habit

blanc, qu'on nomme habit d'exercice, avec des parements blancs, un col de soie noire, chapeau noir avec des houppes et panaché noir et une capote de flanelle grise d'un côté et l'autre rouge — parti sur un cheval d'emprunt. — Rechercher François Tuijschaver, natif de Gentbrugge, prévenu d'avoir assassiné à coups de couteau sur le chemin public un certain Hutsebant.

— Rechercher Pierre Dumont, 41 ans, natif de Court-St-Etienne et habitant Genappe, suspect d'avoir assassiné sa femme en 1788.

— Rechercher Jérémie Vandergrijp, âgé de 26 ans environ, de Zericxzee, suspect d'avoir assassiné son enfant.

Très souvent, le drossard promet des récompenses à qui appréhendera les grands malfaiteurs. Les arrestations sont nombreuses malgré l'effectif réduit de sa compagnie; son tribunal est actif. En 1750, 104 cas sont jugés; 105 en 1751, 34 en 1752; 150 en 1785; 237 en 1786; 217 en 1787 et 91 en 1788.

Le bourreau ne chôme pas. Les Bruxellois se souvinrent longtemps des exécutions spectaculaires de février 1743. Une bande de malfaiteurs accusés de vols dans des églises de différentes localités avait été appréhendée en 1742 par les hommes du drossard. Le jugement fut prononcé à la Steenpoort en présence de quelques archers de la compagnie. Jan Sergysse, natif de Bergh-lez-Campenhout; Wijnand Lembeeck, originaire de Vilvorde; Francis Van Castel, né à Baelen; Pauwel Bernard, né à Gand, furent publiquement brûlés vifs vers midi après avoir dû endosser une robe de poix. Les cadavres furent exposés sur une roue. Laureys De Wilde, né à Hamme; Jan Bevers, né à Lembeek; Catharina Guide, née à Douai et Jacqueline Crommelin, née à Heycrucylen furent pendus le même jour. Auparavant, la question avait été administrée à tous les suppliciés.

Des surveillances spéciales sont parfois exercées par les soldats du drossard. Cela ne plait pas toujours à leur chef qui, maintes fois entre 1770 et 1779, se plaint auprès des Etats du Brabant du retard dans le paiement des indemnités et d'abus concernant les réquisitions. Il s'agit notamment:

- de nombreux services de garde à l'amigo de Bruxelles, exécutés par un bas-officier et six hommes;
- de surveillances au parc et lors des déchargements de bateaux et des transports de vins ou de fonds;
- de services préventifs lors d'épidémies chez les animaux;
- d'emploi d'archers travestis pour faire des rondes et patrouilles dans certains quartiers de Nivelles.

#### Les traques en Brabant

Au XVII<sup>e</sup> siècle, surnommé le siècle de malheur, la témérité des vagabonds et des mendiants ne connaît plus de bornes. Parfois, ils circulent en bandes armées. La population du plat-pays est terrorisée par les exploits des « brigands, chauffeurs (6), garrotteurs, incendiaires et gens sans aveu (7) ». Malgré les nombreux surnuméraires engagés par le drossard et les patrouilles paysannes instaurées conformément à l'édit du 8 janvier 1685, la situation reste critique. A partir du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, le gouverneur général ordonne au drossard et au prévôt de l'Hôtel de conjuguer leurs efforts et leurs moyens en vue d'appliquer un nouveau système de répression. Les officiers locaux se mettront à leur service. Dès lors, durant une quarantaine d'années, des traques seront organisées auxquelles prendront part les patrouilles paysannes et les effectifs des deux grands officiers de justice et de police. A l'occasion de ces traques, les états voisins offrent leur collaboration, soit pour renseigner, soit pour permettre la poursuite des criminels au-delà des limites du duché. Le drossard et le prévôt de l'Hôtel opèrent chacun sur un territoire bien délimité. Leurs hommes prennent généralement la direction des patrouilles de paysans armés. Pendant que celles-ci battent les chemins publics et les lieux suspects, les stationnaires occupent les ponts, les gués et autres passages.

Ces raffles d'envergure ne servent pas uniquement à exterminer la racaille, mais en outre, elles visent à étoffer les effectifs des armées de Sa Majesté depuis qu'Elle a donné le choix « aux mendiants, fainéants, vagabonds et gens sans aveu » arrêtés lors des tra-



De gauche à droite trois détails du tableau peint par Duplessis en 1711. La figure centrale représente Philippe, Norbert van der Stegen, comte de Bousval et grand drossard de Brabant, à la tête de ses troupes. Cette œuvre appartient à la famille van der Stegen, à Knokke-Le-Zoute.

ques, soit de s'enrôler, soit d'être incarcérés. D'année en année, des progrès sont réalisés dans l'organisation de ces services. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, des dépôts pour vagabonds arrêtés sont installés à Anvers, Hoogstraeten, Turnhout, Diest et Sainte-Marie. Quand une traque est décidée, des conseillers-asseurs des offices du drossard de Brabant et du prévôt de l'Hôtel se rendent dans chacun de ces dépôts et y examinent le cas des individus qui

leur sont amenés et décident de leur internement ou de leur relaxation. La dernière traque à laquelle assista le drossard de Brabant eut lieu du 16 au 19 décembre 1793.

#### La garde des prisons

Si le Paris de l'Ancien Régime avait sa redoutable Bastille, Bruxelles eut « l'avantage » de posséder deux bastions du même acabit: La Steenpoort et la Porte de Halle. Cependant, il ne fut



pas nécessaire de prendre d'assaut la Steenpoort pour la démolir. Cette geôle infecte tomba d'elle-même... en ruines. Le 28 septembre 1758, le Conseil Privé Autrichien, d'accord avec les hautes autorités de la ville, décida de remplacer cette vieille prison délabrée par la Porte de Halle que l'on prétendait aménagée à cet effet. Quarante-deux prisonniers et vingt-deux prisonnières, dont certaines avec des enfants, y furent transférés.

Le geôlier de ces prisons bruxelloises

était à la fois directeur, secrétaire, comptable, économe et surveillant. Un ancien gradé de la compagnie du drossard ou du prévôt de l'Hôtel occupait généralement ce poste « pour raison que ces gens qui, par état, sont établis dans les prisons, connoissent mieux que tout autre la manière de traiter les prisonniers ». Cinq ou six hommes du drossard ou du prévôt de l'Hôtel se relayaient journellement pour assurer la garde de la prison.

Bien que sensiblement plus confortable que la Steenpoort, la Porte de Halle était un endroit insalubre où les principes élémentaires d'hygiène n'étaient pas respectés. Les détenus dormaient sur une mince couche de paille, à même le sol. Une seule latrine située dans le logement du geôlier servait à toute la population de la prison. Les prisonniers buvaient leur potage et leur eau dans la même écuelle en bois. En vue de désinfecter les locaux et d'atténuer les mauvaises odeurs, il était



Messire Jean-Baptiste van der Stegen, dernier drossard de Brabant, né en 1727, décédé en 1806. Ce tableau appartient à la famille van der Stegen, à Kinokke-Le-Zoute.

prescrit de faire dans chaque pièce des fumigations journalières avec des baies de genévrier. Le geôlier et sa famille devaient s'habituer aux hurlements provenant de la chambre des tortures, contiguë à leur appartement. A l'infirmerie de la prison, s'entassaient à la fois les mourants, les malades et les détenus auxquels on avait administré la question. Cette lettre du 28 septembre 1780 adressée à l'autorité supérieure par le préposé aux travaux pu-

blics précise bien l'état lamentable de la prison:

Messieurs,

J'ai l'honneur d'informer vos seigneuries illustrissimes qu'il m'a été fait rapport par le geôlier des prisons de la Porte de Halle Marin que le tuyau de décharge des latrines des prisonniers était pourri et qu'il était nécessaire d'en faire un neuf. J'en ai fait la visite et j'ai trouvé en effet ce tuyau tout con-

sommé mais comme il est fait en bois et conséquemment de peu de durée, il conviendrait qu'il soit fait en bonne maçonnerie à la terrasse avec des cercles de fer plombés dans la pierre de trois en trois pieds et de le faire monter jusqu'aux prisons des femmes qui jusqu'à présent ont toujours dû descendre jusqu'au rez-de-chaussée avec leurs excréments pour les jeter dans le lieu de geôlier, ce qui occasionne une puanteur excessif dans tout le bas. Cette dépense pourra coûter salvo justo Il 350 mais cette ouvrage ainsi fait sera commode et durable. Surquoi j'ai l'honneur d'attendre vos ordres.

signé Baudour.

Le 26 octobre 1793, une section de la compagnie du drossard qui était de garde à la Porte de Halle eut à réprimer une révolte des prisonniers. Une dizaine de ceux-ci avaient réussi à forcer des portes intérieures de la prison et à s'emparer d'une partie des armes de leurs gardiens. Une lutte sanglante s'ensuivit qui, finalement, tourna à l'avantage des soldats du drossard. Un nommé Kneip, ancien cavalier de la compagnie du drossard de Brabant, fut le dernier geôlier de la Porte de Halle.

#### Recrutement du personnel

Les listes d'incorporation mentionnent peu d'hommes recrutés avant l'âge de 30 ans. Ceux-ci sont choisis parmi les soldats natifs de nos provinces qui ont eu un comportement honorable dans les armées de S.M. La plupart ont effectué 5 à 10 ans de service militaire, quelques-uns sont illettrés mais nombreux sont les bilingues qui savent rédiger en français et en flamand; certains s'expriment aussi en allemand. Les hommes sont recrutés par le drossard lui-même, les uns comme cavaliers, les autres comme fantassins. Certains invalides de guerre ne sont pas exclus a priori quand ils peuvent servir en tant que stationnaires dans le plat-pays. Vouloir entreprendre le relevé des effectifs réels aux différentes époques paraît assez compliqué. Les lois

et règlements, le drossard peut maintenir sous les armes une cinquantaine d'hommes. En réalité, ces chiffres sont toujours dépassés, car selon les nécessités du moment, il est autorisé à enrôler des surnuméraires payés par les communautés qui réclament son assistance. A maintes reprises, les drossards de Brabant eurent plus de 200 surnuméraires sous leurs ordres (8). En 1791, les candidats sont examinés par un maître en chirurgie avant d'être reconnus aptes pour le service. Le dernier acte d'engagement a été signé par De Ridder Guillaume, le 16 novembre 1793. Il avait 30 ans et était natif de Bruxelles.

#### Habillement, armement et équipement

Au cours des siècles, l'habillement, l'armement et l'équipement des hommes de la compagnie du drossard subirent de profondes modifications. Longtemps, on ne les distingua guère des autres archers.

Ce n'est qu'au XVIIIe siècle que leur tenue fut minutieusement codifiée.

Voici comment se présentait le fantassin vers 1780:

- Veste bleue remplacée plus tard par une veste blanche avec bavaroises et parements jaunes.
- Boutons plats en cuivre.
- Chapeau noir, bordé or avec floche noire.
- Col et cocarde de crin.
- Culotte en drap blanc.
- Guêtres en toile blanche ou de drap noir, suivant les saisons.
- Surtout poivre et sel avec parements de drap jaune.
- Souliers bas.
- Sabre avec dragonne de laine.
- Havresac de peau.
- Giberne avec bandouillère et plaque de cuivre.
- Ceinturon de sabre avec plaque de cuivre.
- Courroie de fusil.
- Courroie pour lier les prisonniers.
- Fusil avec baïonnette et tire-bourre. Quant au cavalier, son équipement comportait:
- Le sarrau de toile.
- Les bottes et les éperons.
- Les aiguillettes.

- Les deux pistolets et le sabre.
- La housse, la chape et le manteau.
- Le harnachement complet.

Les bas-officiers, c'est-à-dire les sous-officiers, avaient les épaulettes en or; le col, la cocarde et la dragonne étaient de soie.

#### La solde

En 1750, le traitement des officiers et soldats se répartissait de la manière suivante:

<i>Cavaliers:</i>	
Grand drossard	110 florins
Lieutenant	45 florins
Maréchal des logis	23 florins
Caporal	23 florins
Fourrier	20 florins
<i>Fantassins:</i>	
Sergent	9 florins 13 sols
Caporal	9 florins 13 sols
Fantassin	6 florins 13 sols
Maître des hautes œuvres	20 florins

A l'origine, le drossard recevait du chef de l'Etat une somme forfaitaire destinée à l'entretien de sa compagnie.

Ce n'est qu'en 1729 que les Etats de Brabant se chargèrent de rétribuer le drossard et son personnel.

Toutefois, les stationnaires furent généralement à charge des communautés qui sollicitaient leurs services.

#### Le dernier drossard de Brabant

Une cinquantaine de drossards de Brabant succédèrent à Guillaume de Pipenpoy (9) avant que le comte Jean-Baptiste van der Stegen ne vienne cloôturer cette illustre lignée. Comme son père, son aïeul et son bisaïeul, il était titulaire des charges de chambellan et de drossard du Pays et Duché de Brabant. Cet officier fut à la fois le plus perspicace, le plus dévoué et le plus malheureux des drossards.

Sa correspondance et ses ouvrages témoignent de sa ténacité à l'égard des

plus hauts dignitaires d'un régime chancelant. Ses écrits mettent en évidence son souci permanent de vouloir établir dans le duché et même dans les « provinces belgiques » une police d'Etat moderne, efficace et bien équipée. Mais ses idées révolutionnaires allaient à l'encontre des intérêts des seigneurs, des gens de loi et autres chefs locaux et féodaux, détenteurs de pouvoirs de justice et de police.

Les mêmes qui reprochaient à Joseph II de vouloir abolir la torture, établir la liberté de conscience, faire payer les impôts fonciers par la noblesse et le clergé, créer des tribunaux de première instance et d'appel, contrecarrèrent les projets de celui qui proposait la rénovation et la centralisation de la police pour en faire un organe solide au service de l'Etat.

Fort de l'expérience de certains de ses prédécesseurs, J.B. van der Stegen installait volontiers des stationnaires dans les communes qui réclamaient l'assistance des archers du drossard. En gardant le contact avec les patrouilles, ceux-ci rendaient plus efficace la surveillance de la région.

Vers 1768, J.B. van der Stegen publia une brochure intitulée « Moyens de rendre les patrouilles utiles et moins onéreuses au plat-pays, surtout en Brabant ». Dans celle-ci, il signale que les patrouilles paysannes exécutées conformément à l'édit du 8 janvier 1685 pour combattre le brigandage, ne donnent pas les résultats escomptés. « Elles commettent des abus vis-à-vis de ceux qui voyagent... il est de la nature des choses, que l'autorité entre leurs mains devienne licence... elles attaquent toutes sortes de personnes, même les courriers, commerçants à cheval ou en voiture, jusqu'aux religieux et autres personnes ecclésiastiques... »

Le plan du drossard était « conçu et combiné pour être avec vigueur et économie le maintien de l'ordre, le bouclier du citoyen et du voyageur, le garant du droit de propriété, le mur contre la fraude, le cordon contre la désertion et l'épidémie, l'œil enfin de la police ». On peut le résumer de cette façon: Quadriller le duché en 500 cases de  $\pm 3/4$  de lieues carrées étant donné que le territoire comprend 568 villes ouvertes et villages. Il y aura ainsi une

et parfois deux localités par case. Dans chacune de celles-ci sera installé un stationnaire ou un archer de la compagnie du drossard. Dans chaque groupe de 9 cases, celle du centre sera occupée par un bas-officier, chef de groupe. Celui-ci recevra chaque jour le rapport des hommes du groupe auxquels il donnera des instructions pour l'exécution de services individuels ou en commun. Les treize grands axes routiers qui convergent vers Bruxelles, seront continuellement parcourus par des cavaliers; en plus de leur mission de surveillance et de liaisons, ceux-ci devront acheminer la correspondance.

Ce projet de réorganisation exigeait un effectif de 500 stationnaires et 50 cavaliers.

Malgré son énergie et ses dons de persuasion, J.B. van der Stegen n'obtient qu'un succès partiel. Une ordonnance du 24 février 1772 autorise un essai de l'application du plan du drossard. Il n'y aura que 200 stationnaires environ qui resteront postés çà et là dans le duché; certains seront incités à se soustraire à l'autorité de leur chef; d'autres, bien souvent, seront l'objet de sarcasmes et de calomnies de la part des partisans des coutumes ancestrales. Sans désespérer, J.B. van der Stegen sollicite l'appui du souverain et du gouverneur qui l'encouragent dans la réalisation de son plan. Toujours, il se bute à la puissance des Etats de Brabant et à la malveillance des représentants de la justice féodale, jaloux de leurs prérogatives. Cela ne l'empêche pas de publier en 1781 un « Précis de règlements pour une compagnie stable de Maréchaussée dans toutes les villes, bourgs et villages du Brabant réuni et même dans toutes les provinces aux Pays-Bas, préférable, par brigades, aux corps de maréchaussées ambulantes ». Son nouveau plan diffère peu du précédent.

J.B. van der Stegen maintient le quadrillage du territoire et le mode de répartition des stationnaires. Chaque groupe de huit stationnaires constituera une brigade commandée par un bas-officier. Le cadre des officiers sera composé du drossard, officier en chef, de deux lieutenants et de deux sous-lieutenants. Il estime nécessaire un effectif de 550 fantassins et de 54 cava-

liers. Dans son précis, il suggère également de faire exercer l'activité de ce corps de maréchaussée sur toute l'étendue du territoire des provinces du sud des Pays-Bas moyennant un effectif de 2.500 fantassins et de 800 cavaliers. Pour les motifs mentionnés ci-dessus, on ne lui donne pas l'occasion de réaliser son plan.

Bien que la judicature du drossard perde de plus en plus de son importance (10), cela ne semble pas l'inquiéter outre mesure.

Sa seule préoccupation reste la protection du droit de propriété et le maintien de l'ordre et de la tranquillité publique. Fréquemment, il donne des directives à son personnel en vue de la recherche, de l'arrestation et du transfert des meurtriers, contrebandiers, fraudeurs, braconniers, maraudeurs, déserteurs, banqueroutiers, ravisseurs de femmes, de filles et d'enfants, etc... Il exige aussi la vérification des transports de marchandises et le contrôle des passeports des voyageurs sur les routes, dans les cabarets, les auberges et autres lieux publics. Là où règnent des épidémies, il enjoint à ses hommes de faire respecter les règlements édictés en vue de la localisation du mal. Dans ses notes de service qu'il signe en tant que commandant de la Maréchaussée du Brabant, il rappelle parfois une maxime qui semble être sa devise: « *Salus populi suprema lex esto* » (11).

Certaines instructions qu'il donne concernant la discipline sont toujours d'actualité: « ...Il est très strictement défendu à chaque stationnaire de s'absenter de son poste hors le service, et

Monument funéraire de la famille van der Stegen de Bousval se trouvant dans le chœur de l'église Saint-Barthélemy, à Bousval.



celui qui sera reconnu pour s'enivrer, fréquenter les cabarets ou pour être nonchalant dans ses fonctions, sera chassé du corps à la moindre semonce...

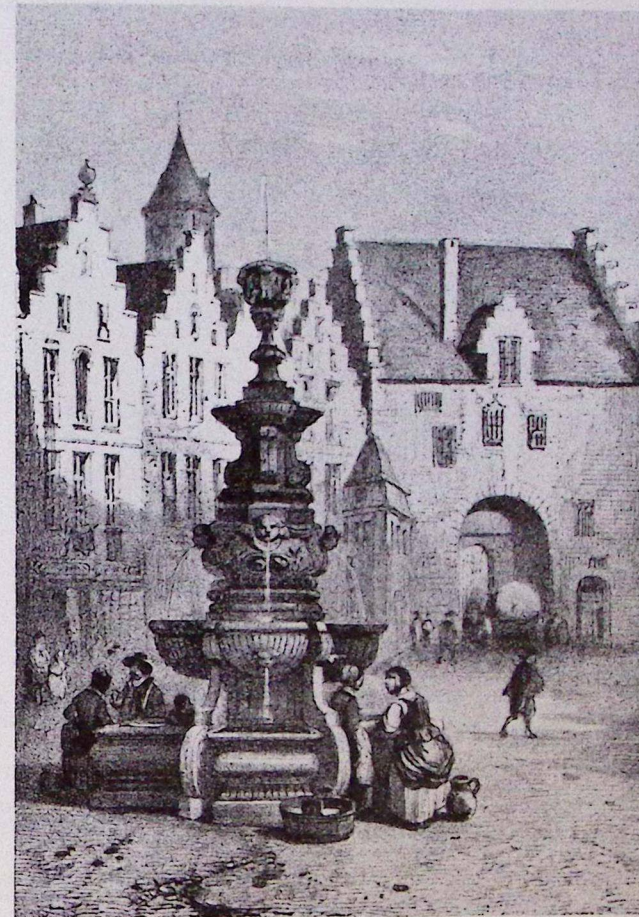
«...Enfin tous excès et brutalités de la part des stationnaires seront rigoureusement punis selon l'exigence du cas...»

J.B. van der Stegen, écœuré du manque de compréhension de certains de ses concitoyens, donne parfois libre cours à son amertume; l'extrait ci-dessous d'une lettre datée du 18 mars 1788 et adressée au souverain des Pays-Bas, nous renseigne sur les causes de son dépit:

« *L'esprit de parti, l'intrigue, la cabale, la jalousie et l'envie luttent depuis 20 ans contre le projet dont je suis occupé depuis 40 ans, au moyen des matériaux et documents que j'ai trouvés dans les archives de mes pères qui, depuis 1678, ont exercé sans interruption et avec distinction les fonctions de drossard dans cette province...* »

En 1789 éclate la Révolution Brabançonne qui dégénère bientôt en lutte fratricide entre Belges. Les Autrichiens sont momentanément chassés du pays; le drossard et sa maréchaussée restent à leur poste; mettant les événements à profit pour augmenter ses effectifs, J.B. van der Stegen recueille et incorpore 79 déserteurs de l'armée de Sa Majesté. En ces moments de troubles, personne ne pense à lui reprocher son initiative. Il n'en va pas de même quand, quelques mois plus tard, les Autrichiens réoccupent le pays. Les déserteurs sont arrêtés et doivent passer en jugement. J.B. van der Stegen présente une requête au gouverneur des Pays-Bas pour obtenir leur élargissement. On lui répond:

*Monsieur le Comte van der Stegen, chef-drossard de Brabant ayant engagé dans sa compagnie des gens désertés après notre départ de Bruxelles, lors de la bagarre du mois de décembre 1789, ces gens, soldats dans les régiments wallons, n'ayant point servi contre les troupes de S.M. l'Empereur et Roi, étant employés dans la troupe du comte van der Stegen pour maintenir l'ordre et ayant demandé la grâce de ces gens-là et de pouvoir les conserver dans sa compagnie, Son Excellence le*



Fontaine de la Steenpoort, au début du XVIIIe siècle, d'après une lithographie de P. Lauters.

*baron de Bender, commandant actuellement en chef aux Pays-Bas, a accédé à la demande dudit comte van der Stegen en faveur du maintien du bon ordre et de l'amnistie.*

*Fait à l'abbaye de la Cambre, le 4 décembre 1790.*  
(sé) Lieutenant-Général baron de Beaulieu.

C'est en juin 1794 que la maréchaussée du drossard cesse ses activités. J.B. van der Stegen continue à résider à Bruxelles « Au Rivage ». Souvent, il sera encore sollicité par le commissaire du pouvoir exécutif près le tribunal criminel du département de la Dyle pour fournir des renseignements en vue de la clôture d'affaires en litige. Il meurt

en 1808 alors que la Gendarmerie nationale était déjà fermement installée dans nos Provinces; il devait être fier de sa clairvoyance en constatant que ce corps de police, consacré par la Révolution, ressemblait étrangement à cette maréchaussée pour la création de laquelle il avait tant lutté. Quelle autre satisfaction n'aurait-il pas éprouvée, s'il avait su qu'un siècle plus tard, un descendant de sa famille (12) commandait le corps de la Gendarmerie?

#### Conclusions

A notre époque, la compagnie du drossard peut paraître bien désuète... Et

pourtant, cette force publique qui fut l'un des piliers du pouvoir central, s'est maintenue en Brabant durant plus d'un demi-millénaire. C'est grâce à l'esprit de discipline, de dévouement, d'abnégation et de sacrifice qui caractérise une troupe d'élite que cette compagnie avait acquis sa renommée. Au service de la loi, du droit et du souverain, les hommes du drossard servaient humblement leur pays, selon les mœurs du temps, en exerçant une surveillance continue et répressive dans les campagnes et le long des routes et en livrant les malfaiteurs aux tribunaux qui les jugeaient.

(Publié avec l'aimable autorisation de la Revue de la Gendarmerie).

(1) Le duché de Brabant comprenait approximativement les provinces actuelles de Brabant, d'Anvers et de Noord-Brabant. Malines et Hal n'en faisaient pas partie. En 1629, la province hollandaise fut détachée du duché. Dans le duché, on dénombra 92.738 foyers en 1427; 91.957 en 1464; 85.527 en 1472; 86.483 en 1480; 75.343 en 1496; 97.013 en 1526. En 1709, la population totale du duché se montait à 373.191 habitants dont 232.062 appartenaient au plat-pays. A cette époque, Anvers comptait 60.000 hab.; Bruxelles 50.000 hab.; Lierre 5.000 hab.; Vilvorde 2.000 hab.; Aarschot 1.686 hab.; Diest 3.000 hab.; Tirlemont 4.143 hab. et Zoutleeuw 750 hab. En 1784 il y avait dans le duché 618.396 hab. dont 473.333 hab. appartenaient au plat-pays.

(2) Secrétairerie d'Etat et de Guerre — carton 1905.

(3) Agents de police locale.

(4) Drossarderie de Brabant — farde n° 12.

(5) Drossarderie de Brabant — farde n° 16.

(6) Brigands qui chauffaient et brûlaient les pieds de leurs victimes pour les forcer à dire où était caché leur argent.

(7) Vagabonds.

(8) Vers 1770, le drossard de Brabant commanda aux armuriers de Liège 400 fusils neufs destinés à son personnel.

(9) Liste des drossards de Brabant depuis l'an 1234.

1234 — Messire Guillaume de Pipenpoy.

1242 — Messire van Hemsbrouck.

1260 — Messire Geldolphe d'Oppendorp.

1289 — Messire Arnou seigneur de Diest.

1290 — Messire Gilles vanden Berghe.

1302 — Messire Godefroy van Hellebeek.

1305 — Messire Henry van Wanghen.

1306 — Messire Rodolphe de Pipenpoy.

1307 — Messire Daniel de Gore.

1313 — Messire Guillaume seigneur de Rotse-laer.

1315 — Messire Arnou seigneur d'Aarschot.

1317 — Messire Roger de Leefdael.

1322 — Messire Rodolphe de Pipenpoy.

1327 — Messire Gillis de Quaderbebe.

1329 — Messire Henry de Meldert.

1330 — Messire Henry de Wildre.

1336 — Messire Jean seigneur de Diest.

1340 — Messire Jean Pulleman.

1355 — Messire Bernard drossard de Bourgeval.

1357 — Messire Arnou seigneur de Rummen.

1366 — Messire Jean Godevaerts.

1367 — Messire Jean van Aa seigneur de Grut-huyse.

1376 — Messire Jean de Wavre.

1378 — Messire Jean de Rotselaer.

1385 — Messire Jean de Wesemaele.

1388 — Messire Jean seigneur de Wittham.

1390 — Messire Henry seigneur de Perwijs.

1400 — Messire Gérard vander Heyden.

1403 — Le seigneur de Heeswijck.

1405 — Messire Henry seigneur de Perweys.

1406 — Messire Guillaume de Syne.

1412 — Messire Henry de Berghes seigneur de Grimberghes.

1416 — Messire Jean seigneur de Rotselaer.

1418 — Messire Guillaume de Montenake.

1422 — Messire Jean de Glymes seigneur de Berghes sur Zoom.

1428 — Messire Jacques seigneur de Gaesbeke.

1431 — Messire Jean de Hornes seigneur de Baussignies.

1436 — Messire Jean Comte de Nassau seigneur de Leck.

1475 — Messire Englebert Comte de Nassau seigneur de Breda.

1504 — Messire Henry Comte de Nassau.

1539 — Messire René de Chalon Prince d'Orange.

1545 — Messire Thomas Nagels.

1563 — Messire Jacques de Dongelberghe.

1563 — Messire Jean de Greve.

1590 — Messire André d'Anderlecht.

1592 — Messire Jean Wolfaert.

1626 — Messire Louis van den Tymple.

1633 — Messire Charles Louis van den Tymple.

1661 — Messire Philippe de Herzelles.

1678 — Messire Jean Adolphe van der Stegen Comte de Bousval et de Laloux.

1703 — Messire Philippe Norbert van der Stegen Comte de Bousval.

1750 — Messire Jean-Baptiste van der Stegen Comte de Bousval né en 1727, décédé en 1808.

(10) A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le tribunal du drossard se borne à prononcer des jugements concernant les vagabonds et les gens sans aveu.

(11) Le bien-être du peuple fait la loi suprême.

(12) J.B. van der Stegen était l'oncle de M. Ph. Th. van der Stegen, grand-mère du général chevalier de Selliers de Moranville. Ce dernier fut commandant de la Gendarmerie de 1904 à 1914. C'est à cette époque que le gendarme, après quelques années de bons services, put accéder d'office au grade de maréchal des logis et que les grades des sous-officiers d'élite de gendarmerie furent alignés sur ceux de leurs collègues de l'Armée.

#### BIBLIOGRAPHIE

- Aux Archives Générales du Royaume, des archives: de la Drossarderie de Brabant du Conseil du gouvernement général du Conseil privé autrichien du Conseil d'Etat du Secrétariat d'Etat et de Guerre.
- *Inventaris van het archief van den drossaard van Brabant en van de provoost-generaal van het hof en van de Nederlanden*, door M. Vanhaegendoren.
- *L'instruction de 1469 pour le Sénéchal de Brabant et son application*, par A. Meynard.
- *Le Sénéchal de Brabant, des origines au XVI<sup>e</sup> siècle*, Mémoire de licence (inédit) de A. Meynard.
- *Histoire de la ville de Bruxelles*, par A. Henne et A. Wauters.
- *Histoire du pays*, par Butkens.
- *Les traques en Brabant dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle*, par A. Deroisy.
- *Etude sur les circonscriptions judiciaires et administratives du Brabant et les officiers placés à leur tête par les ducs (avant 1406)*, par Ch. Kerremans.
- *Ancien Droit Belgique*, par E. Defacqz.
- *Histoire du droit pénal dans le duché de Brabant*, par Ed. Pouillet.
- *Les constitutions nationales belges*, par Ed. Pouillet.
- *Etudes et notices concernant l'histoire des Pays-Bas*, par Gachard.
- *Les archers belges de la garde des Rois d'Espagne au XVI<sup>e</sup> siècle et au XVII<sup>e</sup> siècle*, par H. Lonchay.
- *La Porte de Hal*, par E. Blondel.
- *Mémoires historiques et politiques des Pays-Bas autrichiens*, par P.M. de Neny.
- *Le Prévôt Général de l'Hôtel*, par M.J.J.E. Proost.



*Un site cher au Cardinal Mercier*

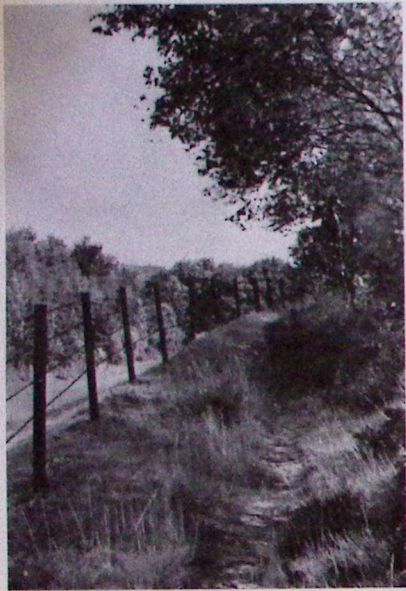
## Le Hameau de l'Hermitte...

par Georges DEPREZ

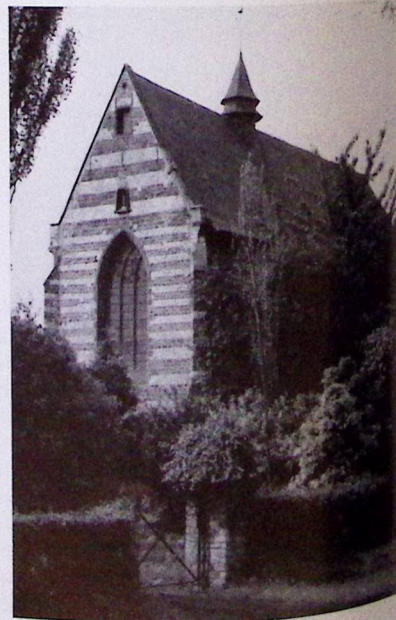
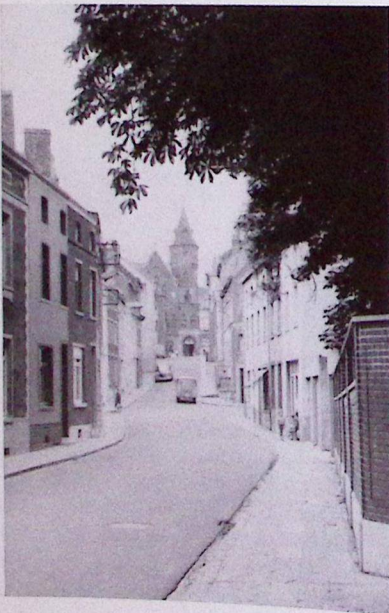
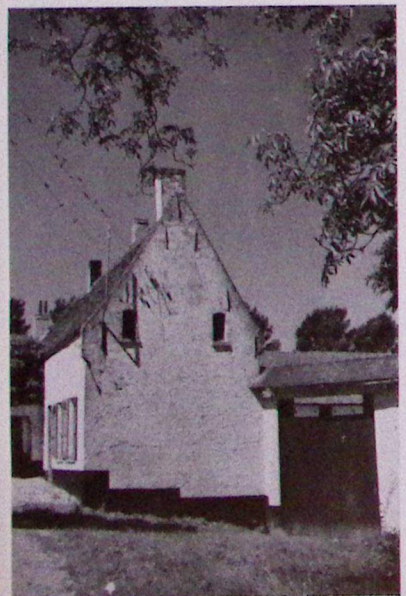
POUR atteindre l'Hermitte, modeste hameau de Braine-l'Alleud, situé à quatre lieues à peine du centre de Bruxelles, il vous suffit d'emprunter la chaussée d'Alseberg; la route est bonne et la circulation est suffisamment fluide pour vous permettre d'admirer au passage la remarquable église d'Alseberg, dédiée à Notre-Dame et qui abrite une statue miraculeuse, captivante sculpture romane, d'origine hongroise au pied de laquelle les pèlerins,

perpétuant une tradition séculaire, se pressent toujours en grand nombre. Après avoir laissé, à droite, la pittoresque route permettant d'accéder au site fameux des Sept-Fontaines, qui abritait jadis une célèbre abbaye relevant de l'Ordre des Augustins, la chaussée pénètre sur le territoire de Braine-l'Alleud pour atteindre, 2 km plus loin, la Chapelle de Notre-Dame à la Rose ou de Notre-Dame de Jéricho, gracieux oratoire de style gothique tertiaire, qui

est le seul vestige du couvent de Ter Cluysen ou de l'Hermitte, fondé en 1399, par les deux dernières béguines d'une petite association pieuse formée cinq ou six ans auparavant à Wauthier-Braine. Cent mètres plus loin, à hauteur de la modeste mais vénérable demeure qui sert de maison de campagne au Cardinal Mercier, chaque fois que les lourdes charges de son ministère pastoral l'autorisaient à prendre quelques jours de détente, vous tournerez à droi-



Ci-dessus: ces trois aspects du hameau de l'Hermitte témoignent éloquemment de l'indicible vénusté des lieux. Ci-dessous, de gauche à droite: la Ferme de l'Hermitte; une vue du centre de Braine-l'Alleud, avec, à l'arrière-plan, la Maison communale; la Chapelle de l'Hermitte, également connue sous les appellations de Chapelle Notre-Dame à la Rose ou Chapelle Notre-Dame de Jéricho.



te, pour vous engager dans le chemin que le prestigieux prélat aimait emprunter pour gagner la chapelle du Vieux Bon Dieu de Gibloux, son lieu préféré de méditation et de prières, gardée par deux tilleuls séculaires et bâtie sur un plateau, qui culmine à 125 mètres et d'où l'on découvre de vastes horizons, délimités à l'est par la célèbre Butte du Lion et au sud par la gigantesque tour du Plan incliné de Ronquières. La chapelle constitue un excellent point de repère visible de très loin.

Suivez, à présent, le sentier en direction de la ferme « Tout-lui-Faut » également appelée « Toutlifaut » dont les origines remontent à 1400 environ et qui vit naître la mère du Cardinal Mercier ainsi que son oncle, Mgr Adrien-Joseph Croquet (1818), missionnaire dans la réserve indienne de l'Orégon. Un balisage jaune vous indiquera que vous devez longer à présent une haute haie de charmes pour descendre dans la vallée du Ruisseau rouge. Ici prend fin la morne plaine et ses bruits crispants pour faire place à un site harmonieux à la fois reposant et grandiose, véritable royaume du silence. Le changement de décor est à ce point inattendu que l'on se croirait plongé brutalement dans un monde féerique. Un banc rustique, formé de rondins de bouleau et s'abritant sous un jeune chêne, vous convie à prendre quelques instants de repos pour mieux communier au charme ineffable des lieux.

Ensuite, vous tournerez à gauche de façon à pénétrer plus profondément dans les bois. Vous longez à présent le sentier du Ruisseau rouge. Pour peu que le soleil soit de la partie, le spectacle qui défilera sous vos yeux vous comblera d'aise. Le lit du ruisseau, rougi par une eau très ferrugineuse, éclaire et accentue tour à tour les verts et les jaunes des frondaisons dans une débauche de couleurs aux nuances les

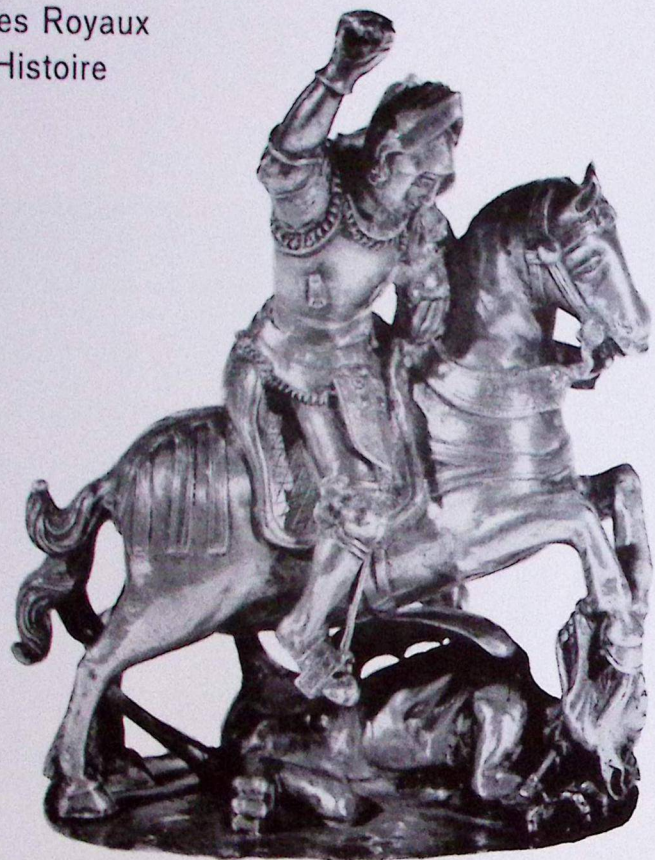
plus inattendues comme les plus subtiles.

Plus loin, une petite éminence sablonneuse coupe et barre le sentier. Vous n'aurez aucune peine à la gravir et, au sommet, vous aurez la surprise de découvrir se profilant dans le ciel comme pour mieux mettre en valeur son galbe admirable, le clocher de l'église Saint-Etienne de Braine-l'Alleud, que Victor Hugo a si judicieusement comparé à un calice renversé.

Le tableau qui défile sous vos yeux est charmant. Il est formé d'une immense cuvette délimitée par des coteaux où croissent des massifs de bouleaux, de la bruyère et des genêts; dans les zones dénudées affleurent les sables blancs et ocres, ainsi que les roches rouges; ce sont les carrières de sable d'Alconval.

Ici, si le silence est quelquefois troublé, ce n'est que par le joyeux gazouillis qu'improvisent de sveltes hirondelles; ce sont les gracieuses musiciennes de ce merveilleux théâtre imaginaire. Elles nichent à deux pas de vous dans de petites cavernes qu'elles ont creusées dans les flancs meurtris de la colline de sable comme si elles voulaient effacer par là toute trace du passage de l'homme.

Pour prolonger cette promenade romantique dans un des coins les plus méconnus du Brabant Wallon, vous n'avez que l'embarras du choix; tout un réseau de sentiers et de vallons plus sauvages et plus pittoresques les uns que les autres attendent votre bon plaisir. En vous aventurant vers le sud, vous atteindrez la verdoyante vallée du Hain; en pointant vers l'ouest, vous irez à la découverte du splendide bois de Hal, refuge de tous les vrais amateurs de plein air et de solitude, à moins que vous dirigeant résolument vers le nord, vous n'alliez vous plonger corps et âme dans les incomparables délices que dispensent les étangs tout proches des Sept-Fontaines.



## L'orfèvrerie belge

par R. DE ROO et G. DE CONINCK-VAN GERWEN

UNE grande partie de l'orfèvrerie belge, conservée aux Musées, a été rassemblée dans deux petites salles, afin de donner une vue d'ensemble des divers centres de production. Autant que possible les réalisations de chaque ville ont été groupées par vitrine. Les identifications ont été facilitées par les poinçons: poinçons de ville, onomastiques, lettres de décanat ou poinçons d'année (cf. plaques d'Ypres).

Il va de soi que ce groupement par ville dépend de la richesse de nos collections et qu'il ne faut pas tirer de con-

clusions trop hâtives quant à l'importance de certains centres, en se fondant uniquement sur les pièces de nos musées.

Quoique la collection d'orfèvrerie se rapporte essentiellement au XVIII<sup>e</sup> siècle, certaines pièces appartiennent à une période de transition, possédant encore des caractéristiques du XVII<sup>e</sup> ou annonçant déjà des éléments du XIX<sup>e</sup> siècle. Pour le XVII<sup>e</sup> siècle nous possédons quelques échantillons très typiques. Il est intéressant de constater que l'art civil est mieux représenté que l'art sacré.



De gauche à droite: Saint Georges, pièce ayant appartenu vraisemblablement à la Gilde des Arbalétriers de Saint Georges, à Louvain; poinçons: Louvain, lettre décanale F, comme poinçon onomastique: une gerbe, seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle (AG 10). — Chocolatière, Louis XIV, Bruxelles début du XVIII<sup>e</sup> siècle. — Nautille, Bruges, première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. — Cafetière, Louis XV, Bruxelles, 1765.

Pourquoi possédons-nous autant d'objets du XVIII<sup>e</sup> siècle? Parce qu'il se produisit à cette époque un changement dans le mode de vie d'une certaine classe sociale: bourgeois et commerçants veulent imiter la noblesse. Ils construisent des « hôtels », de grandes maisons patriciennes dans toutes nos villes, en s'inspirant du mode de vie des nobles. L'étain et la céramique sont remplacés par l'argenterie et la porcelaine. A côté d'une orfèvrerie d'apparat et d'église, une autre d'usage plus courant devient à la mode vers 1700. Les formes compliquées et pleines de fantaisie des cornes à boire, des coupes faites en noix de coco, d'un nautille ou de gobelets au moulin, des « Hansjes in de kelder » sont remplacées par des cafetières, des théières et des bouilloires destinées à servir le café, le thé ou le cacao, nouveautés qui connaissent un rapide succès et une grande diffusion.

En ce qui concerne les styles, nos orfèvres sont influencés par la France et imitent les styles Louis XIV, XV et XVI. Le style Louis XIV n'apparaît chez nous qu'assez tard; les quelques pièces de nos collections sont d'excellente facture: chandeliers, aiguillère avec bassin et bouilloire provenant de Mons; sucrier à poudre et plat rond provenant de Liège; chocolatière, écuelle et plat rond provenant de Bruxelles; bouilloire de Gand; réchaud de Bruges.

Si les motifs d'inspiration Renaissance et si la symétrie sont caractéristiques du style Louis XIV, l'asymétrie et les formes contournées sont propres au style Louis XV. Mais alors que les motifs sont pleins de légèreté et de grâce en France, ils sont appliqués avec plus de lourdeur chez nous.

Dans presque toutes les vitrines, le style rococo est représenté par des cafetières (Mons 1757; Namur 1771; Bruxelles 1765, 177(?); Bruges 1771), sucriers à poudre, moutardiers (Louvain 1771) et chandeliers (1774).

Ce ne sont pas toujours des exemples très purs des styles Louis XIV, XV ou XVI; ainsi la décoration d'un objet de style Louis XV peut-être fortement influencée par des motifs Louis XVI. Il y a un retour à la symétrie dans le style Louis XVI, mais tout en gardant le mouvement élégant du style rococo (chandeliers de Liège 1778 et de Bruxelles 1783; candélabres, Anvers 1788).

Les objets de styles Directoire et Empire, de caractère assez solennel et pompeux et d'ornementation plus classique, sont moins nombreux (cave à liqueurs anversoise, fin XVIII<sup>e</sup> s.; huilier de Liège, 1796). Cela est dû au caractère troublé de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il n'y a presque pas d'orfèvrerie du XIX<sup>e</sup> siècle, car la production artistique de cette période a été longtemps méconnue.



Napoléon.  
Maquette de la statue, œuvre du sculpteur Seurre, érigée dans la Cour d'honneur des Invalides.

Un musée historique

## Le Caillou

par Théo FLEISCHMAN  
Président d'honneur - Fondateur de la Société Belge d'Etudes Napoléoniennes.

Le 17 juin 1815, au lendemain de la victoire de Ligny, Napoléon forçait les positions anglaises et hollandaises des Quatre-Bras et poussait l'ennemi sur la route de Bruxelles. Wellington ayant arrêté son armée sur les hauteurs de Mont-Saint-Jean, l'Empereur, assuré de pouvoir lui livrer combat le lendemain, gagna la ferme du Caillou, sur le territoire de Vieux-Genappe, près du hameau de Maison-

du-Roi, où, en grande hâte, on aménageait son quartier général. C'était une solide demeure campagnarde dont le corps de logis, à gauche de l'entrée, se composait de trois grandes pièces; à droite le bâtiment se prolongeait avec une grange et une bergerie. Dans la grange, le chirurgien Larrey installait déjà son ambulance. Dans le verger, les grognards du 1er Bataillon du 1er Chasseurs à pied de la Garde, chargés de

veiller sur le quartier impérial, allumaient leurs feux de bivouac. La première des pièces à laquelle on accédait en entrant fut réservée aux officiers d'ordonnance de service, la seconde à l'Empereur, la troisième servant de salle à manger. Pendant toute la nuit, de la route montait la rumeur des troupes gagnant leurs positions de combat, les estafettes mettaient pied à terre devant le seuil de la ferme, les



La salle à manger. A l'avant-plan, l'une des tables sur lesquelles furent étalées les cartes pour la dernière conférence le matin du 18 juin.

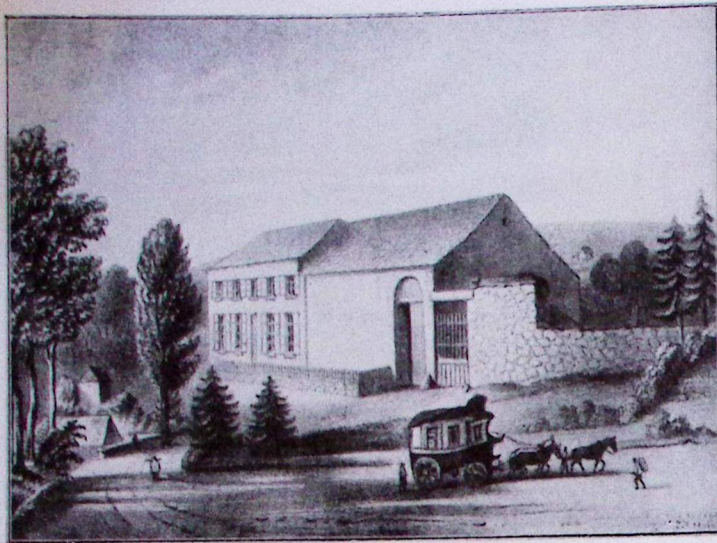
aides de camp transmettaient les ordres... Devant l'âtre flambant, Napoléon méditait le plan de cette bataille rangée qui devait être la dernière de l'épopée et qui allait sceller son tragique destin. Dès l'aube, c'est le branle-bas du combat. Dans la salle à manger, devant les cartes étalées, entouré du prince Jérôme, de Sault, de Ney, des généraux Drouot et Reille, Napoléon indique les

manœuvres qui, proclame-t-il, lui assureront la victoire. Les dés sont jetés. « Nous avons quatre-vingt-dix chances pour nous... ». Il monte à cheval. L'armée l'acclame. Le canon tonne vers Hougoumont...

Dans l'après-midi, pendant que la bataille fait rage, une colonne prussienne venue de Plancenoit attaque le Caillou. Elle est repoussée, tandis que les équipages impériaux sont entraînés vers

Genappe dans la cohue des premiers fuyards. Au crépuscule, alors que le dernier carré de la Garde agonise sur le plateau de la Belle-Alliance, Napoléon, entouré de quelques généraux, s'arrête devant le seuil du Caillou, sans descendre de cheval, donne l'ordre aux Chasseurs à pied de battre en retraite, et s'éloigne sur la route où déferle le flot de la Grande Armée en déroute. Le lendemain, les Prussiens apprenant





Le Caillou en 1820 d'après une lithographie de l'époque.

que le Caillou avait servi de quartier impérial mirent le feu à la ferme. Des blessés français furent brûlés vifs dans la grange. L'incendie ne détruisit que l'aile droite et s'arrêta à la limite de logis qui avait abrité Napoléon.

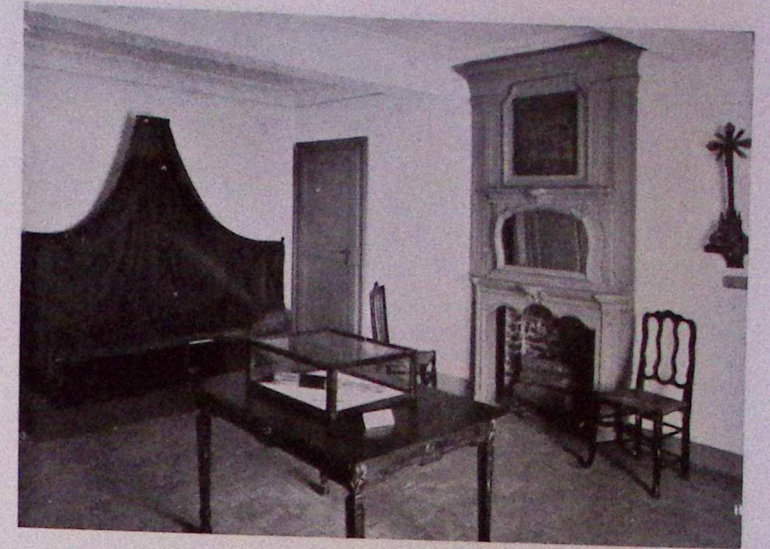
Pendant de longues années le Caillou connut des fortunes diverses. Il changea plusieurs fois de propriétaire et fut converti tour à tour en cabaret, en relais de diligence et en habitation. A partir de 1905, l'historien Lucien Laudy l'occupa, s'appliquant pieusement à lui conserver son antique caractère et à y réunir des collections de documents et de souvenirs de la bataille. Quand il décéda en 1948, le sort de l'ancien quartier impérial inquiéta tous les fervents de l'Histoire. C'est dans le but de le sauver que fut fondée la « Société Belge d'Etudes Napoléoniennes ». Elle put

faire en 1951 l'acquisition du domaine qui fut classé monument historique (1). Ainsi était définitivement sauvé l'un des plus émouvants vestiges de Waterloo, le dernier quartier général de l'époque napoléonienne; ainsi se trouvait enrichi le patrimoine historique et touristique de la Belgique.

Il fallut créer de nouvelles collections, Lucien Laudy ayant légué les siennes au Musée de l'Armée. Très rapidement un imposant et précieux ensemble fut constitué. Dans la première salle sont réunis des armes et des boulets trouvés sur le champ de bataille, entourant la plaque de marbre commémorant la rencontre de Wellington et de Blücher le soir du 18 juin et qui avait été apposée à l'époque sur la façade de la Belle-Alliance.

Dans la salle à manger se dresse la

maquette de la célèbre statue de Napoléon, œuvre du sculpteur Seurre, qui surmonta jadis la colonne Vendôme et qui, à présent, domine la cour d'honneur des Invalides. En outre de cette pièce unique, on peut voir le buste de Bonaparte Premier Consul (par Corbet) et le buste de l'Empereur en costume du Sacre qui décora la préfecture de Liège. Trois tables faisant partie du mobilier du Caillou en 1815 et qui, réunies, servirent à étaler les cartes lors de la conférence du matin du 18 juin ont repris leur place, près des vitrines dans lesquelles sont exposés le chapeau porté par le prince Jérôme à l'attaque d'Hougoumont, le sabre du général Cambronne, celui du duc de Brunswick, tué aux Quatre-Bras, une lorgnette de poche et une bague prises par les Prussiens dans les voitures impériales pillées à Genappe, un petit coffret de cris-



La chambre de l'Empereur.

tal contenant des cheveux de Napoléon, rapporté de Sainte-Hélène par son médecin Antommarchi, la collection complète des pièces de 5 francs en argent frappées de 1805 à 1815... Sur les murs, des estampes anciennes évoquent les différents sites du champ de bataille. Dominant cet ensemble, étendant son aile blessée, les serres crispées sur des lambeaux d'un drapeau, l'aigle de bronze sculpté par Gérôme et qui sert de modèle pour le monument français érigé en 1904 sur l'emplacement du dernier carré... La célèbre tableau du peintre Flameng, « La charge de Ney à Waterloo » se trouve dans la salle annexe, entouré d'une fort belle collection d'armes et de reliques d'Hougoumont. Dans les vitrines et sur les murs sont groupés des autographes, des journaux, des affiches de l'époque, des plans de la ba-

taille. De cette salle, on a vue sur le vaste verger où s'érige un sobre monument rappelant la présence et les fastes du bataillon de chasseurs à pied de la Garde Impériale. Près du verger dans le jardin où subsiste le puits de 1815, a été construit en 1912 un modeste ossuaire dans lequel sont déposés des ossements découverts dans la « morne plaine », et sur lequel s'inscrit la noble devise: **Pro Imperator Scæpe, Pro Patria Semper** « Pour l'Empereur souvent, pour la Patrie toujours. » Le visiteur qui pénètre dans la chambre qui fut celle de Napoléon ne peut rester insensible à ce décor rustique qui recèle tant de souvenirs. Murs blancs, carrelage rouge, ainsi était-elle quand le cavalier harassé y pénétra le soir du 17 juin. Comme ce soir-là, table et chaises du fermier Boucquéau sont rangées devant l'âtre, le lit de camp est

dressé, entouré de rideaux verts. C'est l'un des deux lits ayant servi au captif de Sainte-Hélène, ramené en France par le Grand Maréchal Bertrand, conservé aux Invalides et confié en dépôt au Musée du Caillou par l'Etat Français. Le chapeau de Napoléon, lui aussi ramené de Sainte-Hélène et faisant partie des collections du Prince Napoléon voisine avec la lunette de guerre et la fameuse lettre par laquelle, le 14 juin, l'Empereur annonça l'entrée en campagne à son frère le Prince Joseph: « ...Demain 15, je me porterai sur Charleroi où est l'armée prussienne, ce qui donnera lieu à une bataille ou à la retraite de l'ennemi... ». Autre souvenir émouvant: une flamme de trompette de l'escorte impériale marquée de l'aigle et de l'N brodés d'or, ramassée dans la soirée sur le champ de bataille par le général Drouot.

# IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

## Le Prix du Brabant 1967 a été attribué à Joseph Delmelle

Le Prix de littérature française de la Province de Brabant, réservé en 1967 à l'essai, a été attribué à notre éminent collaborateur Joseph Delmelle pour une étude intitulée: « Prospection littéraire du Brabant Wallon ».

Le Jury, placé sous la Présidence de M. René Haegdorens, membre de la Députation Permanente, était composé des membres de la Commission provinciale de Littérature ainsi que de M. Marcel Lobet, représentant désigné par les concurrents.

Une manifestation en l'honneur du lauréat sera organisée incessamment, comportant quelque deux cents pages dactylographiées, l'essai de Joseph Delmelle procède à un inventaire exhaustif et commenté du patrimoine littéraire du Roman Pays de Brabant, depuis Rebecq-Rognon jusqu'à Perwez en passant, notamment, par Nivelles, le haut-lieu du Romantisme universel d'est Waterloo, la vallée de la Lasne où hain, Genval et La Hulpe ont attiré jadis trois fois de nombreux écrivains, Watteau et Jodoigne.

## Le Château de Bois-Seigneur-Isaac sera ouvert au public les 23 et 30 juin 1968

Le site de Bois-Seigneur-Isaac, constitué par le château et son parc, ainsi que par l'abbaye et la chapelle dédiée à Saint-Sang, qui jouxte les bâtiments conventuels, figure parmi les hauts lieux touristiques, culturels et religieux du Brabant wallon. Ce site a d'ailleurs bénéficié d'un arrêté de classement en raison de son exceptionnelle valeur. Les pèlerins et les excursionnistes connaissent de longue date la Chapelle de Saint-Sang, ancienne construction de la fin du XVIe siècle, qui abrite un

splendide reliquaire où est gardé le fameux corporal imbibé du sang miraculeux qui, du 5 au 9 juin 1405, coula d'une hostie consacrée, en revanche, ils ne gardent en général qu'un souvenir imprécis du château dont ils n'ont pu que deviner à travers les luxuriantes frondaisons l'élégante silhouette. L'accès du castel est en effet normalement interdit au public.

Renouvelant cette année l'heureuse initiative prise en 1965, le Baron Snoy et d'Oppuers ouvrira exceptionnellement son château aux touristes les *dimanches 23 et 30 juin prochain*, de 14 à 19 h. Toutes les visites prévues à cette occasion seront guidées. Rappelons que le château, d'origine médiévale, est formé d'un majestueux corps de logis, surmonté d'un sobre fronton, et de deux ailes, en angle obtus. Cet ensemble, d'une grande pureté de lignes, date de 1720 environ et est très représentatif du courant architectural de l'époque. Toutefois, la tour ronde (côté parc), isolée aujourd'hui du bâtiment principal, est beaucoup plus ancienne; il s'agit d'une des tours d'enceinte qui défendaient la forteresse primitive.

En outre, l'intérieur du château sert de réceptacle à un bel éventail d'œuvres d'art, avec comme pièces maîtresses un excellent portrait de l'Infante Isabelle, sorti de l'atelier d'Antoine Van Dyck, la maquette, en terre cuite, de la Mise au Tombeau, composition de Laurent Delvaux, ornant le maître-autel de la Chapelle du Saint-Sang, une statue, en bois de tilleul, du même Delvaux, intitulée « La Marchande d'Amours », une cheminée monumentale du XVIIe siècle, une intéressante suite de tableaux (portraits, paysages, etc...) ainsi que de précieux meubles de styles Louis XIV, Louis XV et Empire.

Situé aux portes de Nivelles, à 26 km seulement de Bruxelles, le château de Bois-Seigneur-Isaac est prêt à accueillir, les 23 et 30 juin prochain, les nombreux amateurs d'art et amants du passé, qui ne voudront pas manquer l'occasion de prendre contact « de visu » avec un des témoins les plus représentatifs de notre prestigieux patrimoine culturel. Signalons, in fine, qu'un droit d'entrée sera perçu lors des visites et utilisé à des fins philanthropiques.

## Le Concours de littérature 1968 de la Province de Brabant est réservé à la Poésie

Le concours est ouvert aux écrivains belges, originaires du Brabant ou ayant dans cette Province leur domicile effectif à la date du 31 décembre 1967. Le concours de 1968 est réservé à la poésie.

Les concours ultérieurs seront respectivement réservés à la littérature dramatique (1969), à la prose: romans et nouvelles (1970) et aux essais (1971).

Les œuvres, écrites en langue française ou en langue néerlandaise, ne peuvent avoir été primées antérieurement à un concours littéraire d'une importance égale ou supérieure à celui du Brabant. Elles peuvent émaner d'une collaboration et avoir été publiées, sans toutefois porter un millésime antérieur à 1964. Chaque concurrent ne peut présenter **qu'une seule œuvre**.

Les écrivains ayant déjà obtenu antérieurement le Prix Littéraire du Brabant sont admis à concourir à condition qu'ils aient été couronnés à une date antérieure au 1er janvier 1964.

Le concours vise à l'attribution de deux prix littéraires dénommés « Prix du Brabant », affectés respectivement à une œuvre écrite en langue française et une œuvre en langue néerlandaise.

Ces prix d'un montant de 20.000 F chacun, ne sont pas divisibles.

Dans le cas où aucune œuvre présentée ne justifierait l'attribution des prix ou de l'un d'eux, la somme disponible ne pourra être utilisée à d'autres fins.

Les manuscrits dactylographiés ainsi que les œuvres publiées doivent être adressés en **triple exemplaire** avant le 1er juin 1968, à Monsieur le Gouverneur de la Province de Brabant, Secrétariat de la Commission provinciale de littérature, 22, rue du Chêne, Bruxelles. Ils portent le nom de l'auteur et sont accompagnés des pièces établissant la qualité de Belge et les conditions de naissance ou de domicile. Le concurrent joindra un certificat de bonnes vie et mœurs.

L'envoi doit porter la suscription: « Province de Brabant - Concours de Littérature 1968 ».

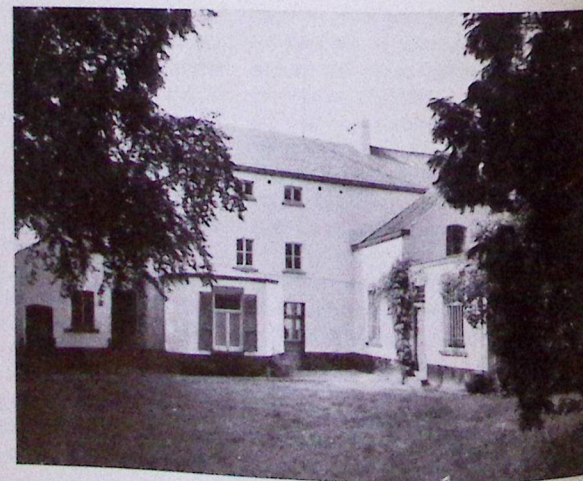
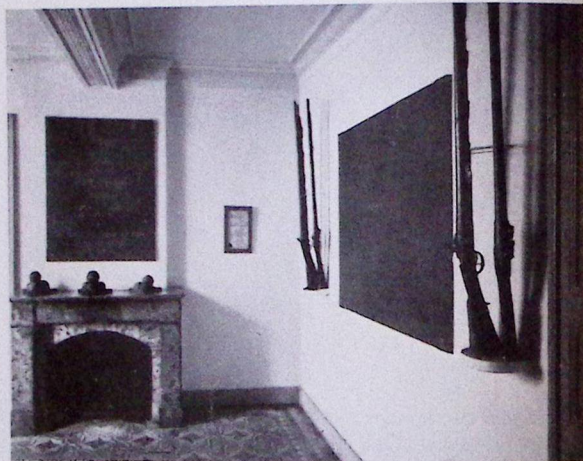
Musée du Caillou. La salle des aides de camp.

La cour intérieure du Caillou.

Ainsi, reliques, documents, souvenirs, ressuscitent pour le visiteur les heures tragiques de la bataille de Waterloo. Dans l'enceinte de ses blanches murailles, le Caillou semble garder l'écho de la voix impérieuse qui dicta l'ordre du jour du 18 juin 1815, et retenir prisonnières les ombres invisibles de ceux qui participèrent à cette ultime tragédie. C'est ce pouvoir d'évocation, ce témoignage éloquent du passé qui fait du Musée du Caillou un haut lieu de l'Histoire dont le Brabant s'enorgueillit et dont le renom s'est imposé au-delà des frontières.

(1) Cette acquisition fut rendue possible grâce à une souscription publique et à la généreuse intervention du Comte de Launoit. La Société qui bénéficie actuellement des cotisations de ses membres et de l'appui de la province du Brabant est administrée par un Conseil présidé depuis 1963 par M. Maurice-Alfred Duwaerts.

Le Musée du Caillou est situé à 20 km de Bruxelles, (trajet 40' en autobus, départ: Place de la Constitution, Gare du Midi), à 4 km du Lion, près du hameau de Maison-du-Roi, sur la route de Bruxelles à Charleroi. - Ouvert tous les jours, de 9 à 19 heures. Entrée: 15 fr. Groupes: 10 fr. Enfants: 5 fr. Parking gratuit.



## Tous nos itinéraires touristiques viennent d'être édités en format de poche

A la demande de nombreux touristes désireux de faire plus ample connaissance avec les richesses naturelles et artistiques de notre province, nous avons pris l'initiative, à l'aube de l'année 1966, de procéder, à l'aide d'itinéraires patiemment étudiés, au dépouillement méthodique du patrimoine touristique du Brabant.

Nous sommes heureux d'informer nos lecteurs que ces itinéraires, qui paraissent périodiquement dans notre Revue, sont ultérieurement réédités sous forme de brochures de poche, d'une teneur de 32 à 40 pages, éclectiquement illustrées et enrichies d'une carte-repère.

Ces brochures, d'un format très pratique, sont particulièrement appréciées par les excursionnistes et vacanciers. Elles sont vendues, en nos bureaux, 2, rue Saint-Jean, à Bruxelles 1, au prix dérisoire de 5 F l'exemplaire. En cas de virements à notre C.C.P. 3857.76, prière d'acquitter le montant de 7 F par itinéraire (5 F pour la brochure + 2 F pour frais d'expédition) et de bien spécifier le fascicule souhaité de manière à prévenir tout mécompte.

### Pour gouverner, sont déjà sortis de presse les itinéraires ci-après:

1. Wemmel-Meuse-Grimbergen-Laeken.
2. Nivelles, capitale du Roman Pays de Brabant
3. Tervuren
4. Au fil de la Voer (Tervuren-Louvain)
5. Louvain
6. Heverlee et les Eaux-Douces
7. Entre Senne et Sennette (Hal-Rebecq-Rognon - Plan incliné de Ronquières - Ittre - Braine-le-Château)

### A paraître incessamment:

8. Au cœur du Hageland (Kessel-Lo - Rhode-Saint-Pierre - Wezemaal - Aarschot)
9. Une visite à Léau

### A l'étude:

10. Le long de la 430 (Bruxelles - Villers-la-Ville)
11. Une journée à Tirlemont

Le tirage de ces brochures étant strictement limité, nous invitons nos membres à commander dès à présent les fascicules qui les intéressent plus particulièrement.

## Une exposition évoquant l'histoire de la Gendarmerie aura lieu en juin à l'Hôtel de Ville de Bruxelles

L'histoire de la Gendarmerie plonge ses racines dans un passé très lointain. En effet, créée dans la seconde moitié du XI<sup>ème</sup> siècle, c'est après une longue maturation dans la vieille France que la Maréchaussée se transforma, à la Révolution Française, en Gendarmerie et fut introduite dans nos provinces où elle remplaça les compagnies des Grands Drossards, Baillis et Prévôts qui y assuraient, depuis le Moyen Age, la police des campagnes et des grands-routes. Maintenu par le régime hollandais sous la dénomination de Maréchaussée, elle franchit sans encombre la Révolution de 1830, après laquelle elle se retrouva Gendarmerie. C'est dire à quel point son passé est lié à celui de la Belgique.

Par ailleurs, cette année est celle du trentième anniversaire de la création de l'Escorte Royale. C'est en effet par une dépêche ministérielle du 6 août 1938 que la mission d'escorter les Souverains fut confiée à la Gendarmerie et qu'un uniforme d'apparat fut attribué à ses cavaliers.

En commémoration de cet anniversaire, la Gendarmerie organise, en collaboration avec les Archives Générales du Royaume, une exposition historique « Gendarmerie, des siècles d'histoire, trente ans d'Escorte Royale » à laquelle S.M. le Roi a bien voulu accorder son Haut Patronage.

Cette rétrospective historique, pour laquelle de nombreux documents, estampes, tableaux et pièces d'équipement provenant de collections belges et étrangères ont été rassemblés, se tiendra du 13 au 26 juin en la Salle des

Milices de l'Hôtel de Ville de Bruxelles. Un catalogue illustré sera vendu au profit des œuvres sociales de la Gendarmerie.

## Le Répertoire 1968 des Musées du Brabant est sorti de presse

Lors de la première « Opération Musées », lancée en 1959, notre Fédération avait édité un petit guide des musées brabançons. Présenté en format de poche, ce répertoire connu, à l'époque de sa parution, un succès foudroyant, à telle enseigne que quelques semaines après sa sortie de presse ce vade-mecum du touriste averti était devenu « une denrée rare » sinon introuvable.

A l'occasion de la seconde Campagne Internationale en faveur de nos musées, dont le programme, placé sous le thème « Les musées vous accueillent », s'étalera sur toute l'année 1968, notre Comité de Direction, assuré en cela de répondre au vœu unanime des membres de notre association et de tous ceux pour qui la sauvegarde et la révalorisation de notre patrimoine culturel et artistique représentent autre chose qu'une simple vue de l'esprit, a pris l'heureuse initiative de rééditer le répertoire des musées du Brabant.

Entièrement refondu et mis à jour, cet inventaire, fournissant par ailleurs en renseignements pratiques, contient la description sommaire de tous les musées brabançons ouverts régulièrement ou occasionnellement au public.

D'une présentation très agréable et d'une teneur de 128 pages, ce petit recueil, au demeurant abondamment illustré, peut être acquis à notre bureau d'accueil, 2, rue Saint-Jean, à Bruxelles 1, au prix modique de 15 F, l'exemplaire. Nos lecteurs peuvent également obtenir cet ouvrage en virant le dit montant au C.C.P. 3857.76 de la Fédération Touristique du Brabant.

MAI 1968

- 1 BRUXELLES: Au Jardin Botanique National de Belgique, 236, rue Royale: Exposition d'aquarelles et de dessins à la plume, réalisés par les dessinateurs du Jardin; cette exposition tout à fait exceptionnelle est ouverte du lundi au vendredi, de 9 à 17 heures, jusqu'au 31 mai inclus — Aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire, Parc du Cinquantenaire: Exposition de sculptures romaines du Musée de Bordeaux, sur le thème: « Bordeaux, capitale de l'Aquitaine, un exemple de romanisation en Gaule » avec présentation d'une cinquantaine d'œuvres prêtées par le Musée d'Aquitaine de Bordeaux (chapiteaux de pilastres, corniches décorées, autels, stèles, têtes, statues, etc...); l'exposition restera ouverte jusqu'au 2 juin inclus — Au Musée Instrumental, 17, Petit-Sablon: Exposition d'instruments de musique folkloriques de la Belgique (jusqu'au 30 septembre.) GRIMBERGEN: En l'église Saint-Servais (Abbaye de Grimbergen), concert de carillon, de 17 à 18 heures; carillonneur: Père Feyen. D'autres concerts auront lieu, aux mêmes heures, les 5, 12, 19, 23 (Ascension) et 26 mai.
- JODOIGNE: Exposition Victor Tonglet, à l'Institut Reine de la Paix (jusqu'au 26 mai inclus).
- 4 BRUXELLES: A la Bibliothèque Royale de Belgique: Produits de la « Spiral Press » (exposition typographique) jusqu'au 2 juin inclus.
- 11 GAASBEEK: Au Château de Gaasbeek: exposition des œuvres de Pedro Bas (jusqu'au 26 mai).
- AARSCHOT: Foire commerciale européenne (jusqu'au 26 mai).
- BRUXELLES: Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: Exposition consacrée au « Patrimoine artistique de la Province » (jusqu'au 1er juin) — Au Palais des Beaux Arts: « L'expressionnisme flamand » (jusqu'au 23 juin).
- 18 NIVELLES: Foire commerciale du Printemps. — Concerts (jusqu'au 27 mai).
- BRUXELLES: Aux Palais du Centenaire (Heyssel): Exposition canine royale Saint-Hubert.
- BRUXELLES: Concours musical international Reine Elisabeth pour piano. Epreuve finale au Palais des Beaux-Arts (jusqu'au 25 mai).
- BRUXELLES: Au Musée Royal de l'Armée et d'Histoire Militaire, Palais du Cinquantenaire: Exposition des dessins et estampes sur la bataille de Waterloo, faisant partie de la collection de Maître Logie (jusqu'au 10 juin).
- ANDERLECHT: 12<sup>e</sup> Exposition Biennale de « La Sculpture de Plein Air de Belgique » (dans les jardins de la Maison d'Erasmus). L'exposition restera ouverte jusqu'au 31 août.
- NIVELLES: Grande Braderie (Chambre de Commerce) — Ascension d'un ballon.
- LONDERZEEL: Au Quartier Saint-Joseph: Marché annuel réservé aux chevaux et bêtes à cornes (30.000 F de prix).
- LOUVAIN: A 19.30 h, cortège dans les principaux quartiers de la ville, avec la participation des princes et des princesses de la bière, ainsi que de nombreux corps de musique. A 20 h, au Manège: grand show et élection du Roi et de la Reine de la Bière.

JUIN 1968

- 1 GAASBEEK: Au Château de Gaasbeek: « Art Sacré du Payottenland », exposition organisée par le Cercle culturel Masius de Lennik-Saint-Quentin (jusqu'au 14 juillet).
- LOUVAIN: Festival de la Bière (manifestations dans tous les quartiers de la ville).
- 2 GRIMBERGEN: En l'église Saint-Servais (Abbaye de Grimbergen): concert de carillon de 17 à 18 heures. Carillonneur: Père Feyen. D'autres concerts auront lieu aux mêmes heures les 3 (lundi de Pentecôte), 9, 16, 23 et 30 juin.
- HAL: Grand cortège historique de Notre-Dame de Hal, avec la participation de la statue miraculeuse de la célèbre Vierge noire (dans l'après-midi).
- LOUVAIN: Festival de la Bière. A 15 h, cortège folklorique; à 20 h, réjouissances breugheliennes.
- WAVRE: Exposition florale à l'Hôtel de Ville.
- LOUVAIN: Festival de la Bière. A 16 h, cortège publicitaire, suivi de réjouissances populaires et d'un feu d'artifice.
- NIVELLES: Concours national agricole (bovidés-porcins-ovidés-chevaux) et exposition de matériel agricole (Chambre de Commerce).

TERVUREN: Grande procession annuelle.

ZAVENTEM: Marché annuel.

6 Tervuren: Marché annuel.

7 BRUXELLES: Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: Exposition sur le thème « Art et Tourisme en Brabant » (jusqu'au 22 juin inclusivement) La salle est ouverte tous les jours de 10 à 12 h et de 13 à 18 h; les samedis, de 14 à 18 h. Fermée les dimanches — Aux Palais du Centenaire (Heyssel): 2<sup>e</sup> Salon International de l'Emballage Propack comportant des machines, matériaux, articles semi-finis et finis d'emballage et de conditionnement représentant plus de 300 marques mondiales (jusqu'au 13 juin inclusivement).

8 GRAND-BIGARD: Grandes fêtes au château. A 21 heures: dans les salons du château, l'ensemble Alarius. Les festivités se poursuivront le 9 juin, dans le cadre du château et de son parc.

VILVORDE: Foire commerciale et industrielle (jusqu'au 16 juin inclus).

9 LOUVAIN: Grand Show automobile (avenue des Alliés).

11 KESSEL-LO: Exposition commerciale (jusqu'au 18 juin).

13 BRUXELLES: 5<sup>e</sup> Exposition « Les Arts en Europe » en la Salle Descartes du Centre International Rogier (jusqu'au 26 juin). — Exposition historique « Gendarmerie, des siècles d'histoire, trente ans d'Escorte Royale », en la Salle des Milices de l'Hôtel de Ville de Bruxelles (jusqu'au 26 juin).

16 LOUVAIN: Grand meeting international d'athlétisme (à 15 h).

18 BRUXELLES: Au Musée Royal de l'Armée et d'Histoire Militaire (Palais du Cinquantenaire): conférence rehaussée de diapositives et de fonds sonores sur la campagne de 1815 en Belgique, vue à travers le site actuel de Waterloo.

22 BRUXELLES: A la Bibliothèque Royale de Belgique (Mont des Arts): La bande dessinée en Belgique (jusqu'au 25 août inclusivement).

LOUVAIN: A l'Académie des Beaux-Arts: Exposition des œuvres des élèves (jusqu'au 27 juin).

OTTIGNIES: Fêtes communales (également les 23 et 24 juin).

23 BOIS-SEIGNEUR-ISAAC: Dans l'après-midi (de 14 à 19 heures), visites guidées du Château de Bois-Seigneur-Isaac.

DILBEEK: Grand pèlerinage à Sainte Alène.

LOUVAIN: Championnat de billard anglais, 6, rue de Savoye (de 10 à 19 heures).

25 MACHELEN: Grand prix de Machelen pour coureurs cyclistes professionnels.

28 GAASBEEK: Représentation théâtrale en néerlandais dans la cour intérieure du Château à l'occasion du 400<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Lamoral d'Egmont. Au programme: « La mort d'Egmont » de F. van Geert, par la Chambre Royale de Rhétorique de Zottegem.

29 FOREST: Arrivée à l'avenue du Globe de l'étape Arlon-Forest du Tour de France pour coureurs cyclistes professionnels.

WAVRE: Procession de Noville-sur-Méhaigne avec cortège folklorique jusqu'à l'église Notre-Dame de Basse-Wavre — Brillant feu d'artifice à la place de l'Hôtel de Ville.

30 BOIS-SEIGNEUR-ISAAC: Dans l'après-midi (de 14 à 19 heures), visites guidées du Château de Bois-Seigneur-Isaac.

FOREST: Demi-étape contre la montre (en circuit fermé) dans le cadre du Tour de France pour coureurs cyclistes professionnels, suivie du départ de la seconde demi-étape Forest-Roubaix.

LOUVAIN: En l'église Saint-Michel à 11.15 h, service solennel à la mémoire des membres du K.T.V. De Margriet-De Morgendster.

WAVRE: Grand Tour de Notre-Dame avec la participation de nombreux pèlerins escortant la chasse miraculeuse.

JUILLET 1968

3 WAVRE: Grande Foire des Camelots — 30<sup>e</sup> Grand Prix de la Ville de Wavre pour coureurs cyclistes professionnels.

4 GRIMBERGEN: En l'église Saint-Servais (abbaye): concert de carillon (de 17 à 18 heures). Carillonneur: Père Feyen. D'autres concerts auront lieu, aux mêmes heures, les 7, 11, 14, 18, 20, 21 et 28 juillet.

6 ZAVENTEM: Foire annuelle à l'Athénée Royal, 50 Hoogstraat (également les 7 et 8 juillet).

7 BRUXELLES: Sialom du Marathon (auto).

9 BRUXELLES: Au Musée Royal de l'Armée et d'Histoire Militaire (jusqu'au 4 août inclus): exposition de modèles réduits et de dioramas sur le thème « L'aviation militaire belge 1910-1968 ».

